



UNIVERSITÀ  
DEGLI STUDI  
DI PADOVA

## Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in  
Lingue Moderne per la Comunicazione e la Cooperazione Internazionale  
Classe LM-38

Tesi di Laurea

*Le passé familial et historique:  
les rapports entre générations chez les  
Jardin*

Relatore  
Prof. Anna Bettoni

Laureanda  
Ilaria Dezuani  
n° matr.1104600 / LMLCC

Anno Accademico 2015 / 2016



## Table des matières

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>5</b>
<b>CHAPITRE 1. LE RÉGIME DE VICHY, OU L'ÉTAT FRANÇAIS.....</b>	<b>7</b>
1. La Seconde Guerre Mondiale et la défaite de la France.....	7
2. L'État français .....	8
3. La formation d'un régime autoritaire .....	9
4. La collaboration.....	10
4.1. Une stratégie géopolitique.....	11
4.2. Une idéologie commune.....	11
5. L'antisémitisme dans l'État français .....	12
5.1. Être un « divers » dans l'État français.....	13
5.2. Le prélude : l'antisémitisme aux années Trente.....	13
5.3. Les mesures antisémites .....	14
5.4. Vers la solution finale .....	15
5.5. La responsabilité de l'État français .....	17
<b>CHAPITRE 2. JEAN JARDIN, L'HOMME DE L'OMBRE .....</b>	<b>19</b>
1. Biographie .....	20
2. Qui est-ce Jean Jardin ? .....	25
2.1. La famille .....	26
2.2. La jeunesse .....	26
2.3. Les années de la guerre .....	28
2.4. Après la Libération.....	30
2.5. La IV <sup>ème</sup> et la V <sup>ème</sup> République .....	31
2.6. Un personnage contradictoire ?.....	32
<b>CHAPITRE 3. JEAN JARDIN CÔTÉ PRIVÉ : LE POINT DE VUE DE PASCAL JARDIN .....</b>	<b>35</b>
1. Pascal Jardin : une personnalité troublée.....	35
2. Jean Jardin aux yeux de Pascal Jardin .....	38
2.1. Le Nain Jaune.....	38
2.2. Quel est le portrait de Jean Jardin ?.....	39
2.2.1. Le tempérament : violence et altruisme .....	39
2.2.2. La famille et la femme .....	39
2.2.3. Le côté publique.....	40
2.2.4. Des moments de tendresse... ..	42
2.2.5. ...et des épisodes drôles.....	42

2.3. Le rapport entre père et fils .....	43
3. La réaction de Jean Jardin à <i>La guerre à neuf ans</i> .....	45
<b>CHAPITRE 4. ALEXANDRE JARDIN ET SA FAMILLE TRÈS PARTICULIÈRE .....</b>	<b>47</b>
1. Le Zubial : une vie hors du réel .....	47
1.1. Un père qui n'a jamais quitté d'être un fils .....	48
1.2. Le rapport de filiation entre Pascal et Alexandre .....	49
1.3. L'héritage du Zubial .....	50
2. La famille Jardin .....	51
2.1. Vérité ou fiction ? .....	53
2.2. « Un manifeste en faveur des Jardin » .....	56
2.3. Alexandre et Vichy .....	57
3. L'équation dangereuse .....	59
<b>CHAPITRE 5. LA RAFLE DU VELODROME D'HIVER .....</b>	<b>61</b>
1. La préparation .....	62
2. Le Jeudi noir .....	64
3. Quelques chiffres .....	65
4. Les réactions .....	66
4.1. La solidarité française .....	66
4.2. L'opinion publique .....	67
5. Les responsabilités .....	68
<b>CHAPITRE 6. LA PRISE DE CONSCIENCE D'ALEXANDRE JARDIN .....</b>	<b>71</b>
1. <i>Des gens très bien</i> : le « journal de bord de ma lucidité » .....	71
1.1. La découverte du passé de Jean Jardin .....	74
1.2. La responsabilité de Jean Jardin à Vichy .....	75
1.3. Une complicité de masse .....	76
2. La renaissance .....	79
3. L'engagement politique et social .....	81
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>85</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>89</b>
<b>SITOGRAFIE .....</b>	<b>89</b>
<b>FILMOGRAPHIE .....</b>	<b>93</b>
<b>RIASSUNTO .....</b>	<b>95</b>





## INTRODUCTION

L'histoire est toujours écrite par les vainqueurs. Et pourtant, il y a des événements que les livres d'histoire non plus ne mentionnent pas. C'est le cas de la rafle du Vélodrome d'Hiver, la plus vaste rafle de Juifs que la France ait jamais vu, qui a eu lieu le 16 et 17 juillet 1942. La France ne parle pas volontiers de l'occupation allemande qui a conduit à l'instauration du régime collaborationniste de Vichy ; elle a eu également du mal à admettre la responsabilité de cet horreur. Il y a aussi des hommes que l'histoire ne mentionne pas, des hommes qui n'étaient pas en première ligne lors des décisions mais dont l'opinion a influencé le cours de l'histoire. Jean Jardin est un de ces hommes. Né en 1904, il était un personnage qui est toujours resté dans l'ombre, une « éminence grise », un homme aux grandes capacités relationnelles qui a connu les personnalités politiques les plus influentes de son époque, de toutes les orientations. En particulier, il a eu un rôle important dans le régime de Vichy car, du 20 avril 1942 au 30 octobre 1943, il a été le chef de cabinet de Pierre Laval, le chef du gouvernement de l'État français. Pour Laval, il était plus qu'un simple collaborateur : Jean Jardin l'écoutait, il le conseillait, il est donc fort probable qu'il ait influencé certaines décisions du chef du gouvernement de Vichy. Et pourtant, son nom ne figure pas dans les archives.

Il est difficile de savoir s'il était au courant des barbaries commises par le régime, d'autant plus qu'il a toujours refusé d'écrire sa propre biographie. Il est sorti de la période de la guerre de façon claire : le rôle administratif qu'il a couvert dans le régime et ses connaissances lui ont évité toute poursuite judiciaire. Le nom des Jardin est donc sauf, leur respectabilité reste intacte. Tandis que son fils Pascal n'enquête pas sur la responsabilité de son père, son grand-fils Alexandre s'interroge sur le passé familial.

Ce mémoire tourne donc autour l'histoire de la famille Jardin à travers trois générations, pour analyser les rapports entre les pères et leurs enfants, jusqu'à arriver à une réflexion plus générale sur le passé de Jean Jardin et sa responsabilité.

Nous allons commencer par une introduction historique, afin de localiser la période du régime de Vichy (chapitre 1). Ensuite, nous verrons le portrait que le journaliste Pierre Assouline fait de cet homme mystérieux (chapitre 2). Nous prendrons puis en considération les romans *La guerre à neuf ans* et *Le Nain Jaune*, écrits par Pascal Jardin, d'où émerge le rapport contradictoire qu'il a avec son père, avec lequel il

remarque également des ressemblances (chapitre 3). À son tour, Alexandre, fils de Pascal, dédie deux romans à sa famille : *Le Zubial*, entièrement consacré à son père, duquel il porte l'héritage, et *Le Roman des Jardin*, où il parle de toute la famille (chapitre 4). En tout cas, à un certain moment de sa vie, Alexandre sent la nécessité de prendre les distances de son père, qui a toujours caché le réel, et de son grand-père, qui n'a jamais admis ses responsabilités. Par ailleurs, il est effrayé par sa propre ressemblance à Pascal, qui ressemble à Jean : cela paraît signifier alors qu'Alexandre aussi, il ressemble à Jean. Ce qu'il veut absolument éviter, depuis la découverte du passé collaborationniste de son grand-père. En 2011, il fait publier *Des gens très bien*, une réflexion sur la culpabilité de Jean à propos de la rafle du Vélodrome d'Hiver. Après une brève explication de cet événement historique (chapitre 5), nous passerons donc à analyser la prise de conscience d'Alexandre, qui réalise que son grand-père n'était pas l'homme bien que tout le monde croyait.

Nous verrons donc les rapports entre générations chez la famille Jardin, et nous essayerons comprendre jusqu'à quel point les enfants portent la responsabilité des gestes des parents et des grands-parents.



# **CHAPITRE 1. LE RÉGIME DE VICHY, OU L'ÉTAT FRANÇAIS**

## **1. La Seconde Guerre Mondiale et la défaite de la France**

Le deuxième conflit mondial, qui se déroule de 1939 à 1945, voit la contraposition de deux blocs : l'Axe (Allemagne, Italie et Japon) et les Alliés (Grande-Bretagne, France et Chine, auxquelles s'ajoutent, en 1941, URSS et États-Unis).

À la suite de l'invasion de la Pologne par l'armée allemande, la France et la Grande-Bretagne réagissent en lui déclarant guerre. Les premiers mois se passent sans rien d'étonnant sur le front occidental. Mais, en mai 1940, l'Allemagne attaque les Pays Bas, la Belgique, et la France aussi. En mai et juin 1940, c'est la défaite pour la France : l'essentiel des armées françaises est détruit.

Or, la France vaincue a deux options : soit la capitulation, soit l'armistice. La capitulation est la solution visée par ceux qui, comme Georges Mandel et Charles de Gaulle, souhaitent la continuation de la guerre en comptant sur l'appui des colonies de l'Afrique du nord. Il s'agit donc d'un choix qui n'implique pas la fin des hostilités : c'est un acte militaire par lequel l'armée admet la défaite. Par contre, l'armistice est un acte politique souscrit par le gouvernement qui fait cesser les hostilités.

Bien que l'accord entre France et Grande-Bretagne, signé le 28 mars 1940, empêche une paix séparée, la France choisit l'armistice.

L'armistice entre France et Allemagne, signé le 22 juin 1940, a comme conséquence la division du territoire français en deux parties (zone occupée et zone non occupée) et la naissance de l'État français, plus connu comme « régime de Vichy » ou « gouvernement de Vichy ».



[http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/gouvernement\\_de\\_Vichy/148768](http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/gouvernement_de_Vichy/148768)

## 2. L'État français

L'État français s'instaure en zone non occupée, ou bien dans cette zone qui couvre la partie sud du pays, à l'exception de la côte atlantique, qui reste contrôlée par les allemands, et Grenoble, qui fait partie de la zone d'occupation italienne.

Dans la zone occupée, l'Allemagne exerce ses droits de puissance occupante et elle exige également la collaboration de l'administration française, alors qu'en zone non occupée les vaincus conservent un marge d'action. Mais cela n'est qu'une conquête illusoire pour les français : ils croient conserver leur souveraineté, mais ils sont en fait privés de leur destin, soumis à un occupant qui leur a accordé un semblant d'autonomie pour répondre à sa propre exigence de mieux gérer un territoire si vaste.

Le chef du gouvernement de l'État français est le maréchal Philippe Pétain. Ancien combattant pendant la Première Guerre Mondiale, en 1940 il a désormais 84 ans. En tout cas, il est l'homme idéal pour les français de l'époque : il est considéré hostile aux Allemands et à la guerre, il méprise les politiciens, il croit dans la

révolution. Lorsque, en mai 1940, pendant les dernières batailles qui décréteront la défaite de la France, il est nommé vice-président du Conseil, le gouvernement de Paul Reynaud pense reprendre grâce à lui la lutte et résister à l'ennemi. Cela ne se révélera pas vrai : après la démission de Reynaud, le 16 juin 1940, le président Albert Lebrun lui confie la formation d'un nouveau gouvernement mais, faute de résister à l'ennemi, Pétain collabore avec lui. En effet, dans l'esprit politique, la collaboration est la meilleure stratégie pour garder la paix et préparer la place de la France dans l'Europe future, qui se préfigure allemande.

### **3. La formation d'un régime autoritaire**

Le nouvel exécutif s'installe à Vichy, ville choisie pour sa proximité à la ligne de démarcation et pour les excellents réseaux routiers avec Paris, mais aussi parce qu'elle est proche aux propriétés de Châteldon de Pierre Laval. Pierre Laval, nommé vice-président du Conseil le lendemain de l'armistice, est hostile à la guerre et il pense que la défaite représente l'occasion pour rapprocher France et Allemagne et garantir la paix en Europe. Il propose donc de changer la Constitution pour donner plus de pouvoir à Pétain et atteindre ce résultat.

En juillet 1940, la possibilité de révision des lois constitutionnelles de 1875 est approuvée et Pétain obtient les pleins pouvoirs pour promulguer une nouvelle Constitution. C'est la fin de la Troisième République : le maréchal instaure un régime dans lequel il a le pouvoir législatif, exécutif et judiciaire.

Cependant, il ne serait pas correct de définir l'État français un régime totalitaire : en effet, il s'agit d'un régime autoritaire, où le chef du gouvernement a tout les pouvoirs concentrés dans ses mains, mais ce régime se fonde sur l'adhésion des Français, qui voient en Pétain un chef charismatique à admirer et à suivre.

La nouvelle forme d'état n'est pas imposé par l'occupant: Hitler n'est intéressé qu'à l'ordre et au paiement des impôts de guerre, tant qu'il laissera que le régime administre tout le territoire français ; la collaboration elle aussi, elle est quelque chose qui vient de la France.

#### 4. La collaboration

Dès qu'il est nommé vice-président du Conseil, avant de l'instauration de l'État français, Pétain est censé résister à l'ennemi ; par contre, quand il devient président, il collabore avec lui. En août, Pétain annonce qu' « aucune neutralité n'est possible ». Le 24 octobre 1940 le maréchal et le Führer se rencontrent dans la petite gare de Montoire-sur-le-Loir : la photo de la poignée de mains entre les deux chefs d'états est le symbole de la collaboration qui va commencer, une collaboration rendue officielle le 30 octobre par Pétain même à la radio :

*« C'est dans l'honneur et pour maintenir l'unité française, une unité de dix siècles, dans le cadre d'une activité constructive du nouvel ordre européen, que j'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration (...). Cette collaboration doit être sincère... »<sup>1</sup>.*



<https://www.herodote.net/Images/Montoiremaxi.jpg>

Cette collaboration paraît une contradiction, en considération de l'hostilité que le maréchal est censé avoir vers les Allemands. En tout cas, elle n'est pas le résultat d'une volonté personnelle de Pétain : elle est déterminée par des raisons géopolitiques et par une idéologie commune.

---

<sup>1</sup> « Rencontre de Montoire », [https://www.herodote.net/24\\_octobre\\_1940-evenement-19401024.php](https://www.herodote.net/24_octobre_1940-evenement-19401024.php)

#### **4.1. Une stratégie géopolitique**

Les conditions que l'Allemagne a imposées avec l'armistice du 22 juin sont humiliantes : la France voit sa zone nord occupée par l'ennemi, qui exige aussi des indemnités d'occupation exorbitantes. En outre, pas seulement l'Allemagne obtient la remise des exilés allemands et autrichiens, elle se réserve aussi de garder les prisonniers de guerre français jusqu'à la signature du traité de paix. Si la France veut donc atténuer les effets de l'armistice, si elle prétend à obtenir la restitution des prisonniers, la collaboration semble la seule voie possible.

En outre, comme il a déjà été mentionné, la France vise à obtenir une bonne place dans l'Europe de l'après-guerre, qui se préfigure allemande. Mais Vichy ne veut pas entrer en guerre à côté de l'Allemagne contre les Alliés, car son objectif est aussi le maintien de la paix. La collaboration sert donc à s'assurer un futur, en gardant la paix et en pouvant retenir des relations avec tous les belligérants (à l'exception de la Grande-Bretagne).

Pour terminer, la France est gênée par l'occupation militaire allemande. Cette occupation pourrait se terminer seulement par un traité de paix, que l'Allemagne n'est disposée à concéder que si la France accepte d'entrer en guerre à ses côtés contre la Grande-Bretagne. Mais cela n'est pas admissible, lorsque l'un des objectifs est le maintien de la paix. Pour obtenir la souveraineté perdue, il faut donc accepter la collaboration.

La France se trouve donc presque obligée à collaborer : si elle ne le fait pas, il serait presque impossible d'obtenir le retour des prisonniers, la souveraineté territoriale et la garantie d'un futur. Ce n'est donc pas l'Allemagne qui impose ses conditions, au contraire, c'est la France qui fait des propositions, et cela répond à l'exigence de mieux gérer la partie occupée.

#### **4.2. Une idéologie commune**

Le slogan de la nation change : de *Liberté, Égalité, Fraternité* à *Travail, Famille, Patrie*. Il y a donc un retour aux valeurs traditionnelles et nationales, que la Troisième République est accusée d'avoir négligées. La doctrine de l'État français, qui prend le nom de Révolution nationale (RN), est tributaire en particulier des valeurs de l'Action française et du fascisme.

L'Action française, mouvement nationaliste et royaliste, se caractérise pour son antiparlementarisme, anti-démocratie, antisémitisme, xénophobie et ethnocentrisme.

Le fascisme, de son côté, a une dynamique révolutionnaire, il a la capacité d'impliquer et convaincre les masses, et il donne importance à la figure d'un chef charismatique.

L'idéologie de Vichy est le résultat du mélange entre les deux : le pouvoir est concentré dans les mains d'un seul homme, le maréchal Pétain, qui a renvoyé les deux Chambres (formellement, il ne les supprime pas, mais en pratique il le fait), et dont la personnalité est célébrée (tant que la chanson *Maréchal, nous voilà*, où Pétain est dessiné comme « sauveur de la France » et celui qui a « redonné l'espérance », devient l'hymne national officieux), la nation de la France est exaltée, et tous ceux qui n'en font pas partie, comme les Juifs et les étrangers sont persécutés. En tout cas, l'anti-modernisme de l'État français est un peu plus du traditionalisme de l'Action française, car il est voué à la recherche d'un nouveau ordre politique, économique, social et spirituel.

Il s'agit donc de valeurs qui ne sont pas loin du nazisme ; cette proximité est bien évidente si un aspect particulier est considéré : l'antisémitisme.

## **5. L'antisémitisme dans l'État français**

L'antisémitisme est bien connu en France : l'affaire Dreyfus, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, en avait donné la preuve. Après cette affaire, les choses semblent changer : au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le procès d'intégration des Juifs reprend son cours. Cette intégration poursuit au cours de la Première Guerre Mondiale, quand les Juifs français montrent leur affection pour la nation, et les étrangers volontaires entrent y faire partie. Mais la fin de la guerre emmène des bouleversements d'ordre économique, politique et social, comme le communisme, la crise du capitalisme et les guerres mondiales, dont les Juifs sont considérés comme les responsables.

Dans la période entre les deux guerres, de 175.000 à 200.000 Juifs immigrent en France ; ils arrivent principalement de l'Europe orientale et des Balkans, il n'y a qu'une petite partie qui émigre de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de

l'Afrique du Nord<sup>2</sup>. Mais les Juifs en France ne constituent pas une communauté homogène : la distinction entre Juifs français et Juifs étrangers est constante, il s'agit de deux communautés qui ont peu de contacts et d'échanges. Les étrangers sont moins intégrés, ils ont des styles de vie et des coutumes considérées comme arriérées, et ils travaillent comme colporteurs ou salariés dans le secteur du textile ; par contre, les Juifs français se dédient au commerce. La pratique de la religion aussi, elle est différente chez les deux communautés : pour les Juifs français elle est désormais une pratique privée. Cette distinction contribue à marquer la différence entre l'antisémitisme nazi et l'antisémitisme français : bien qu'ils aient les mêmes bases, Vichy sépare les Juifs français, qu'il veut priver de la citoyenneté, des Juifs étrangers, qu'il veut déporter.

### **5.1. Être un « divers » dans l'État français**

L'État français est un État policier qui lutte contre n'importe quelle opposition, caractérisé par une idéologie fondée sur le nationalisme qui a comme objectif l'homogénéité ethnique. Pas de tolérance, donc, pour la diversité.

Les étrangers sont les réfugiés juifs fuis de la Pologne, Russie, Roumanie, Allemagne ; les réfugiés espagnols, fuis après la chute des armées républicaines au cours de la guerre civile espagnole ; les réfugiés antifascistes allemands et autrichiens ; des apatrides qui ont perdu la citoyenneté après la révision des lois sur la naturalisation. Les étrangers perdent beaucoup de droits, ils sont des suspectés : communistes, étrangers, immigrés, tous sont considérés les responsables de la décadence de la nation. Et tous sont reconduits sous la figure du Juif, le véritable bouc émissaire de la haine de l'époque.

### **5.2. Le prélude : l'antisémitisme aux années Trente**

Comme il a déjà été remarqué, l'antisémitisme croit dans la période pendant les deux guerres. En particulier, des revues antisémites, comme *Action française* et *Je suis partout*, voient le jour, ainsi que de nombreux pamphlets.

L'antisémitisme est renforcé aussi par la diffusion des Protocoles des Sages de Sion, un document qui reproduit les verbaux de 24 réunions entre les délégués du

---

<sup>2</sup> Galimi V., *L'antisemitismo in azione, Pratiche antiebraiche nella Francia degli anni Trenta*, Unicopli, 2006

congrès sioniste tenu à Bâle en 1897. Ce document, qui diffuse les théories du complot juif mondial, connaît un véritable succès car il permet de reconduire le bouleversement de l'époque à la figure du Juif. Pas seulement il est considéré comme la panacée de tous les maux, les événements internationaux sont aussi considérés la conséquence de l'action des Sages.

Quand, en 1936, le Juif Léon Blum est élu président du Conseil, l'antisémitisme politique atteint son point culminant. Blum est accusé d'avoir démarré le procès de conquête juive de la République, en assignant les meilleures charges à des coreligionnaires ; il est également attaqué pour des faits personnels.

La promulgation du décret Marchandeu, le 21 avril 1939, qui interdit la diffamation juive par la presse, est le dernier acte de protection des Juifs qui, à partir de l'année suivante, seront persécutés.

### **5.3. Les mesures antisémites**

Dans l'été 1940, il y a 700.000 Juifs, dont 370.000 en Afrique du Nord, et 330.000 en France métropolitaine. De ces derniers, 200.000 sont citoyens français, 130.000 sont étrangers. Parmi les Israélites français, un peu moins de la moitié est résident depuis beaucoup de temps, les autres ont été naturalisés grâce à la loi de 1927, ou ils sont nés en France de parents étrangers (ils sont donc bénéficiaires du droit du sol). Parmi les étrangers, 90.000 sont polonais, russes, allemands, autrichiens et roumains, les autres 40.000 sont belges, luxembourgeois et hollandais arrivés en France après le 10 juin 1940<sup>3</sup>. Les Juifs en France constituent donc une minorité hétérogène.

Dès son installation, le gouvernement de Vichy prend des mesures contre cette minorité : le 22 juillet 1940 la loi sur les naturalisations de 1927 est révisée, en causant la perte de la citoyenneté pour 8.000 Juifs (et pour autres 7.000 personnes). Le mois suivant, le décret Marchandeu est aboli. Au début du mois d'octobre, il y a une ultérieure perte de droits pour eux : une loi établit que tous les Juifs étrangers peuvent être internés par une simple décision du préfet. Le 17 octobre, un communiqué déclare que les Israélites sont un problème, et leur influence est mauvaise.

Le jour suivant, le premier « statut des Juifs » est publié, dont l'article 1 donne une définition de Juif : « personne ayant trois grands-parents Juifs ou deux grands-parents de

---

<sup>3</sup> Rousso H., *La Francia di Vichy*, Il Mulino, 2010



la même race si le conjoint même est Juif ». En force de ce statut, les Juifs sont exclus des bureaux publics et des médias. Le 27 septembre 1940 il y avait déjà eu une première ordonnance contre eux ; elle ne s'appliquait que dans la zone occupée et définissait le Juif sur base religieuse. Le statut du 18 octobre, par contre, est en vigueur dans les deux zones. En tout cas, il est promulgué après l'ordonnance allemande pour mettre au clair que l'initiative était allemande.

Un deuxième « statut des Juifs » est promulgué le 2 juin 1941 : ici, la définition de Juif considère aussi la dimension religieuse ; en outre, il y a une limitation dans l'accès aux universités et à plusieurs professions. Dans la même année, sous pression allemande, le Commissariat Général aux Questions Juives (CGQJ) est créé. Dirigé par Xavier Vallat, il poursuit des objectifs allemands à travers des mesures françaises. Le 1941 voit aussi la naissance de l'Union Générale des Israélites de France (UGIF) ; dans l'esprit de ceux qui en font partie, elle sert à aider justement les Israélites, mais en fait il paraît qu'elle est utilisée par les Allemands pour faciliter leur esclavage et leur élimination.

#### **5.4. Vers la solution finale**

En 1941, les premières déportations de Juifs commencent. En outre, des camps d'internement sont ouverts dans la zone nord : il s'agit de Pithiviers, Beaune-la-Rolande et Drancy, tous sous la responsabilité directe de Vichy. Des camps avaient déjà été ouverts à partir de 1939 ; ils étaient des camps destinés aux réfugiés espagnols, et des camps d'internement pour des « étrangers indésirables » et ennemis. Ces camps avaient été installés pour faire face à l'arrivée des espagnols et pour mieux gérer la nation en temps de guerre : ils s'insèrent donc dans un contexte provisoire et exceptionnel. Par contre, à partir de 1942, ils deviendront une étape vers la déportation dans les camps de l'est.

En avril 1942 le gouvernement de Darlan (devenu le nouveau dauphin de Pétain en décembre 1940, nommé aussi Premier Ministre) est en crise ; Pétain alors rappelle Laval au pouvoir. Laval se montre plus collaborationniste que jamais : le 22 juin il déclare qu'il souhaite la victoire de l'Allemagne pour éviter la diffusion du bolchevisme. Il s'agit peut-être d'une stratégie politique, plus que d'une véritable conviction, mais cette déclaration montre que Laval est à côté des Allemands.

Quelques mois auparavant, en janvier 1942, la conférence de Wannsee, tenue à Berlin, avait élaboré la « solution finale », celle de l'anéantissement total des Juifs européens. En effet, ils sont devenus trop nombreux afin qu'ils puissent simplement être éloignés. Le gouvernement de Vichy y joue un rôle important et, bien que la responsabilité ne reste qu'allemande, des milliers et des milliers d'Israélites sont déportés par les autorités françaises.

À partir de 1942, la persécution des Juifs devient plus forte par volonté allemande. Les Juifs français aussi commencent à être déportés, alors que jusqu'à ce moment-là le gouvernement de Vichy avait séparé les Israélites français des Israélites étrangers, dans l'objectif de ne déporter que ces derniers. Par ailleurs, Pétain et Laval hésitent à effectuer en première personne des grandes rafles contre les Juifs français, car ils craignent des réactions négatives de l'opinion publique et des conséquences sur le plan international. La déportation des Juifs français est de quelque sorte procrastinée lorsque, en juillet 1942, Bousquet, nouveau secrétaire général de la police, obtient d'Oberg, général allemand ayant pleins pouvoirs en matière de police, que dans un premier moment seuls les Juifs étrangers des deux zones soient arrêtés. Vichy obtient également plus d'autorité sur la police de la zone nord, ce qui témoigne que l'État français a des compétences sur l'ensemble du territoire français.

Cependant, les nazis n'exigent pas les enfants, mais Vichy les livre : c'est Laval même qui, en juillet 1942, demande l'arrestation des mineurs de 16 ans dans la zone non occupée, tandis que le sort des enfants qui resteraient dans la zone occupée ne l'intéresse pas. Il justifie ce choix en prétendant que l'opinion serait bouleversée par la séparation des enfants des parents. La volonté d'arrêter les enfants choque les Allemands, qui ne savent pas comment réagir à cette requête barbare ; après avoir demandé des instructions à Berlin, elle est acceptée, mais la longueur du temps d'attente de la réponse témoigne que la question a été soumise à d'hauts bureaux, donc ce n'était pas une décision peu importante.

L'été 1942 voit de grandes rafles, comme celle du Vélodrome d'Hiver à Paris, et d'autres à Bordeaux, Rennes, Le Mans et Angers. Elles suscitent de très mauvaises réactions chez l'opinion publique, notamment chez les évêques. Dans la deuxième moitié de 1943 la collaboration est moins forte : Vichy refuse de promulguer une loi qui

enlèverait la citoyenneté aux naturalisés après 1927, ce qui causerait la déportation de 50.000 personnes. Mais les déportations reprennent leur cours en 1944, et poursuivent jusqu'à la Libération.

D'après Serge Klarsfeld, 76.000 Juifs ont été déportés de France : parmi eux, 24.700 Juifs français et 51.300 Juifs étrangers. Les survivants ne sont que 2.600<sup>4</sup>. Les Juifs français ont été moins touchés car Vichy a toujours essayé faire arrêter les étrangers. Les déportés constituent 23% des Juifs de France ; il s'agit d'un pourcentage peu élevé par rapport au reste d'Europe, où la moitié ou les trois quarts des Juifs ont été exterminés. Cela se passe pour des raisons géographiques (le pays est vaste), chronologiques (l'occupation est terminée tôt), sociales (protection de la partie des Français) et politiques (beaucoup de personnalités importantes qui conditionnent la politique du régime)<sup>5</sup>. Le gouvernement de Vichy collabore donc avec les nazis mais, dans un esprit nationaliste, il essaye aussi sauver ses compatriotes.

### **5.5. La responsabilité de l'État français**

L'historiographie de l'époque attribue aux Allemands la responsabilité des mesures contre les Juifs ; les premières reconstructions sur la Shoah ont également sous-estimé le rôle de Vichy dans le cadre de la « solution finale ». Par contre, une étude de 1981 montre que l'antisémitisme français naît en France et, en fait, il est partie intégrante du régime. Cette recherche, *Vichy et les Juifs*, menée par Paxton et Marrus, montre que l'antisémitisme ne concerne pas seulement le gouvernement, il est partagé aussi par la communauté<sup>6</sup>. En outre, ils prouvent qu'il n'a pas été importé de l'Allemagne, mais c'est un phénomène français lié à l'arrivée en France des exilés Juifs de l'Allemagne et de l'Europe orientale.

En ce qui concerne la connaissance du destin des Juifs, en 1942, à l'époque des grandes rafles, le gouvernement sait que les Juifs vont subir violence. Il connaît les conditions dans lesquelles ils sont transportés. Il est au courant des massacres qui se passent en Europe orientale. Il sait à quoi il les condamne. Il ne sait pas que les Juifs

---

<sup>4</sup> Rousso H., *La Francia di Vichy*, Il Mulino, 2010

<sup>5</sup> Rousso H., *La Francia di Vichy*, Il Mulino, 2010

<sup>6</sup> Galimi V., *L'antisemitismo in azione, Pratiche antiebraiche nella Francia degli anni Trenta*, Unicopli, 2006

sont gazés à leur arrivée dans les camps ou qu'en tout cas ils sont destinés à mourir rapidement, mais il connaît toutes les souffrances. Pas de justification, donc, pour ceux qui ont contribué à alimenter cette machine bestiale, pas de prétexte que la responsabilité était allemande. Ils ont condamné des innocents à des souffrances incroyables et à une mort certaine. Et ils le savaient.

## CHAPITRE 2. JEAN JARDIN, L'HOMME DE L'OMBRE<sup>1</sup>

Personnage mystérieux et énigmatique, Jean Jardin a toujours refusé d'écrire ses propres mémoires. Plusieurs éditeurs le lui demandent, parmi lesquels Laudenbach, de Fallois, Bourquin, Flammarion, Grasset. Mais cela ne sert à rien : il n'écrira jamais une œuvre sur sa vie. À vrai dire, en 1945, son ami Henri Flammarion réussit à lui faire signer un contrat d'édition pour la rédaction de ses *Mémoires*. Avant ce contrat, il avait déjà l'idée d'écrire un livre au titre *De robe et d'épée*, concernant l'histoire de la Monarchie jusqu'à la fin de la III<sup>ème</sup> République et centré sur le concept que servir l'Etat est une noblesse, pas quelque chose faite pour l'honneur ou l'argent. Ce projet n'aboutit pas mais, après l'accord avec Flammarion, Jean Jardin est plus motivé, et il ébauche la table des matières de cette œuvre, qu'il veut publier sous le titre de *Un seul jeu*. Il se propose de parler de la SNCF, de Paris, de Berne et de son exil. Ensuite il veut changer le titre : *Au service de l'État français : Paris-Vichy-Berne*. Il rédige aussi un canevas, il veut écrire 200 pages à peu près, mais il n'en écrira que l'introduction, et le projet ne sera plus repris.

Les informations concernant sa vie, sur lesquelles nous travaillons ici, viennent donc de la biographie écrite par Pierre Assouline, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)* (1986) et les témoignages de son fils Pascal dans *La guerre à neuf ans* (1971) et, surtout, *Le Nain Jaune* (1978), vainqueur du Grand Prix du roman de l'Académie française.

L'œuvre de Pierre Assouline se base sur les témoignages de gens qui ont vécu à cette époque-là et sur des archives publiques et privés. Une contribution importante a été donnée par la famille Jardin : la veuve Simone Jardin, sa collaboratrice Zouzou, son fils Gabriel, ses petits-fils Stéphane, Alexandre et Frédéric. Il s'agit d'une biographie très détaillée, définie, par Philippe Burrin, « un récit aussi plaisant qu'informé ». D'après Burrin, la reconstitution est « plus emphatique que documentaire », car Assouline attribue à son personnage des mobiles et des états d'âme<sup>2</sup>. À mon avis, bien que les événements soient reportés par des gens proches à Jean Jardin, dont certains

---

<sup>1</sup> Comme il existe très peu d'informations sur la biographie de Jean Jardin et sur ses caractéristiques, la plupart des informations présentes dans ce chapitre vient de l'œuvre de Pierre Assouline :

Assouline P, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, éd. Balland, 1986

<sup>2</sup> Burrin P, « Assouline Pierre, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)* », dans: *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°14, avril-juin 1987. Dossier : Masses et individus. [http://www.persee.fr/doc/xxs\\_0294-1759\\_1987\\_num\\_14\\_1\\_1874\\_t1\\_0125\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1987_num_14_1_1874_t1_0125_0000_2)

avaient sans aucun doute des sentiments vers lui, ils sont filtrés par l'œil « journaliste » de Pierre Assouline. Il s'agit donc d'un portrait plus objectif par rapport à celui qu'il est possible de lire dans les pages de Pascal Jardin.

## **1. Biographie**

Jean Jardin naît le 30 octobre 1904 à Bernay, dans le département de l'Eure, en Normandie, d'une famille monarchique et catholique. Pendant son enfance, qu'il passe en harmonie à Bernay, il a un caractère aimable et sociable, mais il n'aime pas nécessairement s'entourer de ceux de son âge. Le soir, la maison de sa famille est toujours peuplée et animée, il y règne une atmosphère de tendresse et d'affection : les femmes tricotent tandis que les hommes lisent ou jouent de la musique. À cette phase de sa vie se place l'origine d'une passion qui durera le long de sa vie : la passion pour les trains. En effet, les soirs d'été, il va avec son père regarder le train qui vient de la Manche. Au fur et à mesure qu'il grandit, Jean devient un adolescent gai, brillant, doué pour les relations humaines ; il a tellement d'aisance à parler que tout le monde pense qu'il deviendra avocat. En 1916, à l'âge de 12, il va étudier au lycée d'Évreux.

Dans les années 1920 il est à Paris, où il étudie Sciences Politiques. En 1927, il se diplôme et il commence à fréquenter plusieurs groupes, faisant preuve d'un sens inné pour le contact. Le premier cercle de ses relations est celui de Sciences-po. Les relations de travail ou d'amitié de cette période vont durer : il les retrouvera à Vichy ou Alger, puis dans les cabinets de la IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> République. Le deuxième cercle, auquel il est invité pour son charme et sa capacité d'entretenir des relations, est un groupe informel qui comprend des peintres, des écrivains ou des comédiens. Parmi eux, il y a Paul Morand, Jean Giraudoux, Jean Charles Petiot (qui signe Daniel-Rops) et Jean Driesbach (dit Dries). Cependant, il renonce à sa carrière diplomate, car il sait qu'elle est difficile si l'on n'a pas un nom ou un titre. Il cherche un emploi stable, d'autant plus qu'il va former une famille. En 1930, il épousera son amie d'enfance Simone Duchesne, qui lui donnera trois fils : Simon (1932), Pascal (1934), Gabriel (1947). En 1929, il est donc employé par le service des études de la Banque Dupont mais, comme il s'agit d'un travail de routine, ennuyeux, il le quitte vite. Il ne reste pas longtemps au chômage, en

effet, grâce à ses relations, il trouve des travaux qui lui permettent d'écrire : il travaille pour Morand, il publie des articles, il fait des traductions.

Dans les années 1930, Jean Jardin est embarqué par son ami Daniel-Rops dans le mouvement de l'Ordre Nouveau. L'ambition de ce mouvement est de renouveler la politique française et proposer un nouveau destin aux jeunes, l'objectif est de mettre les institutions au service de la personnalité et subordonner l'État à l'homme, comme il est évident du programme qui paraît dans le premier numéro, en mai 1933 : « Contre le désordre capitaliste et l'oppression communiste, contre le nationalisme homicide et l'impérialisme impuissant, contre le parlementarisme et le fascisme, l'Ordre Nouveau met les institutions au service de la personnalité, subordonne l'État à l'homme »<sup>3</sup>.

En 1933, Jean Jardin devient secrétaire de Raoul Dautry, directeur du réseau « Ouest-État » des chemins de fer (à cette époque-là, les chemins de fer sont divisés en sept grands réseaux ; la SNCF ne sera créée qu'en 1937). En tant que secrétaire, Jean s'occupe de l'information et des relations publiques : le train a besoin de publicité, et il est l'homme le plus indiqué pour le faire, d'autant plus que Dautry n'y est pas doué. Il a donc la possibilité de travailler dans un secteur qui l'a toujours fasciné. En tout cas, comme Dautry se méfie de la politique, il demande à son secrétaire de s'engager moins dans l'Ordre Nouveau. Par conséquent, Jean y écrira de moins en moins, en signant Dominique Ardouint. Cela ne signifie pas qu'il n'écrit plus : au contraire, lorsque, en 1936, Dautry demande au polytechnicien Jules Antonini d'écrire à sa place un livre sur les transports, ce dernier se tourne vers Jardin. C'est donc Jardin qui l'écrit, à l'insu de Dautry qui lui demande d'en écrire la préface. Il aidera aussi l'écriture de *Métier d'homme*, livre de Dautry consacré au métier d'ingénieur.

En 1937 Jardin participe à la revue *Les Nouveaux Cahiers*, à l'origine un groupe de discussion ayant pour but le refus de tout dogmatisme. Dans la même année, il est nommé inspecteur principal au secrétariat général de la SNCF, où il s'occupe des relations extérieures. Il s'agit d'une bonne position pour Jean Jardin, mais il doit se séparer de Raoul Dautry : ce dernier, qui avait combattu la création de la SNCF, s'en va. En 1939, Dautry est nommé Ministre de l'Armement et, dans un premier temps, Jardin le suit, mais quand il voit qu'il ne sert à rien, il revient à la SNCF. Ils ne travaillent donc

---

<sup>3</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.48

plus ensemble, mais Dautry continuera à être un point fixe, un havre pour Jean Jardin dans les périodes de crise : lorsque, en 1942, Vichy collabore de plus en plus avec l'Allemagne en renforçant, par exemple, les mesures anti-juives, c'est vers Dautry que Jardin se tourne, en quête d'approbation. Approbation que Dautry ne peut pas accorder, car il s'est toujours opposé à Vichy. En fait, il ne sera pas à même de tranquilliser son vieil ami car plus tard, en 1943, il lui dira : « Mon petit Jardin, vous serez pendu ! »<sup>4</sup>

Reformé pour insuffisance thoracique au début de la guerre, Jardin n'y participe pas. Depuis janvier 1941 à avril 1942, il est nommé chef de cabinet adjoint du ministre des Finances Yves Bouthillier. Dans Paris occupée par les Allemands, il s'occupe des rapports avec l'extérieur : agenda, calendrier, courrier, presse, voyages à l'étranger, déplacements en France. En d'autres mots, il coordonne les questions non techniques. Pas seulement il s'occupe de présenter les idées, les réalisations et les décisions du ministère à l'extérieur, mais il a un rôle actif, car il y participe. C'est grâce à cet emploi qu'il a la possibilité de connaître Pierre Laval, futur chef du gouvernement. En effet, Jardin, qui s'occupe des rationnements, est chargé de lui apporter ses cigarettes (deux paquets par jour), en dépit des quantités concédées aux français (deux paquets par mois). Dans cette période, il connaît des gens, parmi lesquels Maurice Couve de Murville, qu'il aidera à fuir pour Alger en 1943.

En 1942, l'amiral Darlan démissionne et Pierre Laval est nommé chef du gouvernement. C'est une période d'or pour Jardin, car tout le monde le veut : pas seulement Robert Gibrat, nouveau secrétaire d'État aux communications, duquel il devient directeur de cabinet dans un premier moment, mais le ministre de l'Agriculture et Pierre Laval aussi le réclament. Bien que ses proches, comme Jean Filippi, ancien directeur général de la SNCF et puis directeur de cabinet d'Yves Bouthillier, essayent de lui faire changer d'avis, Jardin choisit de travailler pour Pierre Laval.

C'est ainsi que, du 20 avril 1942 au 30 octobre 1943, Jean Jardin fait partie de l'équipe de Pierre Laval. Cependant, son nom n'apparaît pas dans les archives. En effet, Pierre Laval déteste les administrations, et il ne veut pas nommer un cabinet traditionnel. À sa place, il nomme un secrétariat général à la Présidence du Conseil pour

---

<sup>4</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.132



suivre l'application des décisions gouvernementales. Jacques Guérard est le secrétaire général : c'est son nom, donc, qui figure dans les documents officiels. En parallèle, Laval constitue un cabinet composé de conseillers intimes, dont Jean Jardin est le directeur. Le gouvernement Laval est donc divisé en deux parties : d'un côté il y a la Direction des services administratifs, suivie par Guérard, de l'autre part le Cabinet, dirigé par Jean Jardin, aux fonctions plus floues, comme la gestion du courrier personnel de Laval, la réception des visiteurs, l'étude des réclamations venant du public, les recommandations, les demandes d'exemption et la gestion des fonds secrets. Malgré son rôle ne soit pas officiel, il est fort probable qu'il connaisse quand-même ce qui se passe dans le bureau de Laval<sup>5</sup>. Les fonds secrets gérés par le Cabinet sont utilisés pour des différentes raisons : Laval finance partis, mouvements et personnalités collaborationnistes, alors que Jean Jardin aide des résistants. Dans cette période, il rend des services à tout le monde : pas seulement à des Résistants, mais aussi à des Juifs (il cache son ami Robert Aron dans sa maison de Charmeil) et à des personnalités politiques de la III<sup>ème</sup> République. Sa résidence de Charmeil devient le lieu où il reçoit beaucoup de monde : anciens ministres de la Troisième République, futurs ministres de la collaboration, inspecteurs de finances, diplomates, hauts fonctionnaires, créateurs, intellectuels, acteurs.

Le lendemain du débarquement allié en Afrique du Nord, en novembre 1942, il ne quitte pas Vichy, mais il continue à aider plusieurs amis à rejoindre Alger. En 1943 Vichy a failli, la zone sud est désormais occupée, et la France n'est plus un pays sûr pour Jardin : les Allemands se méfient de lui, les Français savent que son bureau et sa résidence sont fréquentés par des Juifs. Laval décide donc de l'envoyer à l'étranger, à Berne. Pas seulement la Suisse est un pays neutre, l'idéal, donc, pour un exil tranquille, mais c'est un véritable « nid d'espions », un pays où il est très facile d'entrer en contact avec des résistants et des alliés, ce dont Laval a justement besoin car il se voit le négociateur d'une éventuelle paix de compromis.

Jean Jardin devient donc Premier conseiller de l'ambassade française en Suisse. Au début, les choses ne sont pas simples pour lui : le personnel diplomatique français

---

<sup>5</sup> Lanez E., « Robert O. Paxton : “Jean Jardin, un lavaliste convaincu qui aidait ses amis” », dans *Le Point.fr*, 06.01.2011, [http://www.lepoint.fr/societe/robert-o-paxton-jean-jardin-un-lavaliste-convaincu-qui-aidait-ses-amis-06-01-2011-127359\\_23.php](http://www.lepoint.fr/societe/robert-o-paxton-jean-jardin-un-lavaliste-convaincu-qui-aidait-ses-amis-06-01-2011-127359_23.php)

l'évite, car il est considéré l'homme de Laval. Mais ensuite son exceptionnel esprit relationnel lui permet de travailler pour Laval, collaborer au même-temps avec les allemands et entrer en contact avec la Résistance française. Cependant, à Vichy et à Paris, l'activité mystérieuse de Jean Jardin à l'ambassade de Berne est toujours plus suspecte : bien qu'il essaye agir discrètement, il ne passe pas inaperçu.

À la fin du mois de mars de l'année 1944, l'ambassadeur de France à Berne meurt. Jean Jardin est proposé comme ambassadeur ad intérim et il accepte. Il s'agit d'une fonction de plus en plus dure : après le 6 juin, le « jour j », jour du débarquement de Normandie, il est impossible de communiquer avec Vichy. C'est la fin de la guerre, la fin de l'Allemagne, la fin de l'Occupation. En août, tandis que Pétain et Laval quittent Vichy, Jardin n'attend pas l'ordre du Ministère des Etrangers français et il transmet ses pouvoirs à son successeur, Jean Vergé. Entre le 31 août et le 1<sup>er</sup> septembre, il lui laisse la comptabilité, les archives, le mobilier, 4.200 francs suisses et son essence, jusqu'aux fonds spéciaux de Vichy. C'est ainsi que, le 1<sup>er</sup> septembre 1944, Jean Jardin n'est rien de plus qu'un français exilé en Suisse, sans pouvoir et sans argent non plus. Quelque jours plus tard, il est officiellement révoqué des Affaires Etrangères sans pension ni indemnité ; il ne sera réintégré qu'en 1955.

Pendant sa vie, il est toujours resté dans l'ombre : c'est cela qui lui permet d'éviter la poursuite judiciaire. Après la Libération, des collaborateurs sont exécutés, mais Jean Jardin n'est pas touché par cette préoccupation : en premier lieu, il n'a qu'obéi à des ordres, en outre, il serait bizarre de persécuter une personnalité mineure comme Jardin avant d'avoir jugé Laval et Pétain. En raison de son âge, la condamnation à mort du maréchal Pétain est commutée en détention à perpétuité alors que Laval est fusillé le 15 octobre 1945 au bout d'un procès illégal, duré à peine dix jours.

Privé de son pouvoir, exilé en Suisse, Jardin commence à travailler pour un important homme d'affaires catalan et il déménage dans la région de Vevey. Sur les rives du lac Léman, entre Lausanne et Montreux, il trouve une maison extraordinaire, nommée « la Mandragore » et il s'y établit avec sa famille. Les activités auxquelles il se dédie sont nombreuses : il écrit, en particulier des notes et des synthèses à usage privé ;

il est chargé de l'organisation du projet et de la création d'un bureau d'études pour le projet de « Syndicat de reconstruction européenne » ; il obtient d'importantes recommandations auprès de personnalités suisses, des milieux d'affaires et des milieux politiques ; il devient une sorte d'entrepreneur (il monte une société anonyme, *Tuboplast*), il travaille pour *STEIC* (Société technique d'études industrielles et commerciales) comme homme du contact, des réseaux, des relations et de la négociation, il collabore aussi avec *Transaco*, compagnie française de transactions internationales.

Entre 1945 et 1947, il devient un point de référence pour les émigrés en Suisse puis, pendant la IV<sup>ème</sup> République, il rentre en France où il joue un rôle clé, en favorisant des discussions, des combinaisons : il est toujours l'homme des relations. En 1952, Antoine Pinay devient Président du Conseil, et Jean Jardin est l'un de ses conseillers ; en 1958, ensuite, son intervention entre Pinay et le Général De Gaulle, qui vient de prendre le pouvoir, permet à Pinay de faire partie du nouveau gouvernement. Dans la V<sup>ème</sup> République, il continue être le conseiller de Pinay et il cultive ses amitiés, notamment celle avec Maurice Couve de Murville, qui deviendra Premier Ministre en 1968.

À la fin des années 1960, il travaille dans des milieux politiques et dans des milieux d'affaires : par exemple, il organise le groupement des capitaux français à la suite du projet de François Genoud de grouper des capitaux allemands, suisses, français et éventuellement arabes pour financer des affaires marocaines. Officiellement, il est conseiller auprès de différentes grosses entreprises et, surtout, il va vendre le métro français à l'étranger. Les chefs d'entreprise s'adressent à lui car il n'a pas seulement des connaissances techniques, mais aussi des connaissances politiques : en somme, il a une vision d'ensemble.

Il continue donc à travailler jusqu'à sa mort, survenue le 9 novembre 1976 à Neuilly-Sur-Seine, à cause d'un cancer au rectum et de septicémie.

## **2. Qui est-ce Jean Jardin ?**

Pierre Assouline en parle comme une « éminence grise ». *Expressio.fr* définit une « éminence grise » comme « une personne qui influence discrètement les décisions

prises publiquement par d'autres ». Au XVII<sup>ème</sup> siècle, « Éminence » est un titre réservé aux cardinaux, ensuite il passe à indiquer tout simplement un porteur de robe rouge. Historiquement, le roi Louis XIII avait un conseiller très fidèle, son Éminence le cardinal Richelieu. À son tour, Richelieu s'appuyait sur un vieil ami, François Leclerc du Tremblay, moine capucin connu comme « le père Joseph ». Ce moine, qui portait une robe de bure grise, a influencé les décisions de Richelieu en matière de relations diplomatiques de la France ; il est arrivé jusqu'à créer un réseau de moines qui informaient le cardinal sur tout ce qui se passait dans le royaume et aux alentours. Il agissait donc dans l'ombre, il donnait son avis et procurait des informations, tout en restant au dehors de la politique officielle<sup>6</sup>. Par conséquent, l'expression « éminence grise », qui originellement se référait au père Joseph, est passée à indiquer toutes les personnalités qui, comme lui, ont le pouvoir d'influencer un homme public, mais restent cachées, et souvent pas mentionnées par les livres d'histoire.

C'est justement ce qui se passe avec Jean Jardin : homme très actif, très doué pour les relations, il n'a jamais voulu que son nom soit cité.

Comprendre sa personnalité n'est pas facile : il a eu plusieurs travaux, couvert différentes fonctions, participé à plusieurs mouvements. Il apparaît, sans aucun doute, un personnage contradictoire.

## **2.1. La famille**

Jean Jardin est issu d'une famille monarchique et catholique. Son père Georges est très connu dans la ville de Bernay, il est un homme engagé : il est, par exemple, adjoint du maire et juge au tribunal de commerce. Il est également bien informé, car il lit tous les jours des journaux de différents partis. Il semble, donc, qu'il y ait une prédisposition génétique à l'engagement et aux contacts, même s'il y a des grosses différences : le père le fait dans un milieu provincial et, surtout, il le fait explicitement, sans se cacher.

## **2.2. La jeunesse**

À vingt ans, dans la période où il étudie à l'école de Sciences Politiques, « pressé par les uns et les autres de se définir, il se dit plus volontiers barrésien que

---

<sup>6</sup> <http://www.expressio.fr/expressions/une-eminence-grise.php>

maurrassien »<sup>7</sup>. Ce « pressé par les uns et les autres » fait comprendre qu'il n'aime pas être encadré dans un mouvement ou une courant, et qu'il le fait seulement s'il y est obligé. Représentant du nationalisme français, Maurice Barrès est le porte-parole d'un nationalisme traditionaliste, fondé sur le culte de la terre et des morts, mais plus lyrique et moins théorique que celui de Maurras<sup>8</sup>. Cependant, Jardin précise que cette orientation est seulement philosophique et morale, pas politique. Il ne prend pas une position nette : il a compris que cela lui convient, du moment que les royalistes sont la majorité.

Cette réticence aux définitions est confirmée par le fait que, dans la période de l'entre-deux-guerres, Jean Jardin se définit un individualiste<sup>9</sup>. Il se méfie des partis, il préfère les mouvements car, comme le dit le mot même, ils ne sont pas figés. Comme la plupart des jeunes intellectuels de son époque, il se pose au dehors des partis traditionnels, mais il veut au même temps renouveler la politique française et proposer un nouveau destin aux jeunes. En tout cas, il ne cherche pas de bonheur matériel mais une raison de vivre : c'est cela l'esprit avec lequel il rejoint le groupe de l'Ordre Nouveau. Cependant, au fur et à mesure que ce groupe devient plus rigoureux, Jardin s'y éloigne. Refus d'être encadré, individualisme, engagement motivé par un désir personnel de changer les choses : c'est le portrait qui émerge des pages de Pierre Assouline. Des gens qui l'ont connu pendant sa jeunesse, comme Pierre Francfort, se souviennent de lui comme un jeune très gai, pas très ambitieux, qui aime connaître des gens et lui rendre service pour le plaisir, comme si c'était une seconde nature<sup>10</sup>.

En 1933 il commence à travailler pour Raoul Dautry ; grâce à cet emploi, il commence à avoir des contacts avec des technocrates, des techniciens qui souhaitent un gouvernement des élites. Presque tous sont polytechniciens, tous sont anticommunistes. Assouline a donc bien raison d'affirmer que Jardin, à l'âge de trente ans, est un joueur, un homme qui aime rapprocher et rassembler des hommes très différents, et cela pour le seul plaisir<sup>11</sup>. Un homme charismatique, qui plait, qui sait comment se rapporter aux gens et comment les entretenir, un homme qui attire la confession des autres mais qui,

---

<sup>7</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.26

<sup>8</sup> Académie française, « Maurice Barrès », <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/maurice-barres>

<sup>9</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.43

<sup>10</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.38

<sup>11</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.59

par contre, ne se confie pas. Il est partout, il sait beaucoup de choses, il connaît beaucoup de monde, mais personne ne sait rien de lui.

### 2.3. Les années de la guerre

Après les émeutes du 6 février 1934, Jean Jardin, conscient de la décadence de son pays, souhaite une France décentralisée, un retour à la terre et aux corporations. Comme beaucoup de gens de sa génération, il refuse le capitalisme de son époque, un capitalisme aux abois, et il est contre toute dictature, soit elle de gauche ou de droite<sup>12</sup>. Il est profondément pacifiste et, en 1938, il se dit favorable aux accords de Munich, qui éviteraient la catastrophe générale. Des enquêtes lui permettent de connaître la politique et la mentalité allemande, grâce à des nombreux contacts avec des Allemands mais aussi avec des Français, notamment avec Giraudoux, qu'il a connu dans les années 1920, et Ernst Achenbach, qui a fait ses études de droit à Paris avec lui.

Après l'installation du gouvernement de Vichy, sa famille et les gens proches à lui tous les jours remarquent qu'il a changé : il est plus pessimiste, plus angoissé, plus inquiet<sup>13</sup>. En tout cas, il veut servir son pays : il veut compenser, peut-être, le fait qu'il n'a pas pu combattre. Il est ambitieux et il peut s'appuyer sur un grand réseau de connaissances personnelles ; c'est grâce à cela qu'il peut entrer, en 1941, dans l'équipe d'Yves Bouthillier. C'est une période de grands changements en France : des nouvelles mesures sont prises, comme l'aryanisation de l'administration, la dissolution des sociétés secrètes, le statut des Juifs. À Paris et en province, des Juifs sont raflés et ensuite déportés, des communistes sont exécutés. Assouline est très indulgent et compréhensif sur ce fait : il soutient que les fonctionnaires, parmi lesquels Jardin, sont indifférents à ces mesures. En 1940-1941, tout le monde est préoccupé par le souci du rationnement et par la question des prisonniers de guerre<sup>14</sup>. Par ailleurs, ce dernier est un problème très délicat à l'époque, la restitution des prisonniers étant une des raisons qui ont poussé le régime de Vichy à collaborer (voir chapitre 1).

La grande occasion pour Jean Jardin arrive en 1942, quand Pierre Laval le nomme chef de son cabinet. Ils s'entendent très bien : Jardin fait preuve d'être un homme loyal,

---

<sup>12</sup> Gaston-Breton T., « Jean Jardin, de Vichy à la quatrième République », dans *Les Echos.fr*, 06.08.2009, [http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013\\_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm](http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm)

<sup>13</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.87

<sup>14</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.89

fidèle aux principes, discrète, qui a beaucoup de contacts ; il sera défini par un des secrétaires de Laval un « prestidigitateur habile pour tous les découpages, souple et discret dans la négociation, sûr et fidèle dans l'amitié »<sup>15</sup>. Il défend le chef du gouvernement, même quand il a des doutes sur sa conduite : la déclaration « Je souhaite la victoire de l'Allemagne parce que, sans elle, le bolchevisme, demain, s'installerait partout » le laisse perplexe, mais il comprend qu'il s'agit d'une stratégie pour avoir Hitler de son côté et assurer un futur à la France, et il essaye de l'expliquer aux autres collaborateurs.

Chef d'un cabinet de gouvernement collaborationniste, Jean Jardin ne suit pas toujours sa ligne : responsable des fonds secrets de Vichy, il en destine aussi à des opposants. En outre, bien que le gouvernement collaborationniste soit manifestement antijuif, Jardin rend beaucoup de services à ceux qui essayent d'échapper aux nazis, tant que Laval le surnomme « L'Armée du Salut » et « La ligue des droits de l'homme »<sup>16</sup>. Il compte aussi, parmi ses amitiés, des Juifs, comme Robert Aron, connu dans le mouvement de l'Ordre Nouveau, qu'il cache dans sa résidence de Charmeil. Dans cette propriété, il reçoit beaucoup de monde, de toutes les orientations politiques, des officiers allemands aux résistants demandant son aide pour passer en Afrique du Nord, jusqu'aux créateurs, intellectuels, acteurs qui animent son salon le samedi après midi. Assouline affirme que les mesures adoptées par le gouvernement le laissent inquiet : l'obligation pour tous les Juifs de porter l'étoile jaune, les rafles de Paris (dont la pire a été sans aucun doute la rafle du Vélodrome d'Hiver, au cours de laquelle presque 13.000 Juifs ont été arrêtés) le laissent bouleversé. Il n'exprime pas l'état d'âme où il se trouve ; il se tourne vers Dautry pour obtenir son approbation, mais ensuite il continue de servir le cabinet de Laval. Il lui reste fidèle jusqu'à la fin : en août 1942, il a déjà compris que l'occupant fait ce qu'il veut. Après le débarquement allié en Afrique du Nord, et la réaction hitlérienne consistant dans l'invasion de la zone libre française, Jardin reste, et il aide des amis résistants à rejoindre Alger. De son mission à Berne, de 1943 à 1944, il garde des contacts avec des agents gaullistes en Suisse et des résistants, notamment avec Allen Dulles, chef d'antenne de l'OSS (Office of Strategic Service, ancêtre de la CIA) : cela pour servir, encore une fois, Pierre Laval, qui veut se sauver

---

<sup>15</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.110

<sup>16</sup> Gaston-Breton T., « Jean Jardin, de Vichy à la quatrième République », dans *Les Echos.fr*, 06.08.2009, [http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013\\_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm](http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm)

même en cas de défaite allemande. Au même temps, il a des contacts avec des Allemands.

#### **2.4. Après la Libération**

Fidèle à Laval jusqu'à la fin, même s'il croit que Laval, à la fin de la guerre, essayait sauver ce qui ne pouvait plus être sauvé, Jean Jardin quitte son poste d'ambassadeur le 1<sup>er</sup> septembre 1944. Isolé et nerveux, il écrit une lettre à un ami où il fait un bilan de son rôle dans les quatre années du régime de Vichy : il est convaincu, plus que jamais, d'avoir agi pour défendre les intérêts permanents de la France, et il affirme de rien renier de son action. En plus, il est gêné par le fait que les gens puissent penser qu'il a fait le double jeu<sup>17</sup>.

Les procès qui punissent ceux qui ont collaboré avec les nazis ne touchent pas Jean Jardin : d'après Gaston-Breton, c'est grâce à son rôle, toujours dans l'ombre, jamais dans la lumière. Paxton observe que les états major n'ont jamais été punis si sévèrement ; Jardin non plus, dans un premier moment ne s'y préoccupe pas, car Pétain et Laval n'ont pas encore été condamnés. En tout cas, Paxton remarque surtout le fait que Jardin a des amis qui l'aident. Il est donc possible de dire que ce qui lui a permis de se sauver c'est son talent inné pour les relations humaines : il a toujours eu des amis dans tous les milieux et il leur a rendu plusieurs services, maintenant c'est lui qui est aidé par eux.

Il fait preuve encore une fois d'être doué pour les relations entre 1945 et 1947, quand il est le « consul des émigrés » en Suisse, ou bien celui vers lequel se tournent les exilés, pour lesquels il est indispensable, tant que le journaliste Alfred Fabre-Luce écrit qu'il est « le centre de cette petite société française en attente » : il a presque toujours des nouvelles à raconter et, quand il n'en a pas, il en imagine, pour aider les exilés tromper l'ennui<sup>18</sup>.

La résidence des Jardin à Vevey est toujours un lieu de rencontre pour ce qui se trouvent là, et le salon continue être fréquenté par les gens les plus différentes : des revanchards, des esthètes, des intellectuels, des écrivains, des collaborateurs non

---

<sup>17</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.216

<sup>18</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.266



repentis et des futurs gaullistes. Malgré cela, l'orientation est à droite : pas de place, donc, pour les communistes<sup>19</sup>.

## 2.5. La IV<sup>ème</sup> et la V<sup>ème</sup> République

Le grand retour de Jean Jardin se passe en 1947. La IV<sup>ème</sup> République vient de naître ; il s'agit d'une République parlementaire, au pouvoir divisé, qui favorise « les combinaisons d'appareils, les discussions de couloirs, les pressions plus ou moins amicales et les discrets conseils entre amis »<sup>20</sup> : l'éminence grise va avoir une place dans ce système. Ses connaissances professionnelles et personnelles lui permettent d'être l'un des hommes les mieux informés de la IV<sup>ème</sup> République. Encore une fois, il est celui auquel tout le monde se confie, mais qui ne se confie pas. Installé donc à l'hôtel Lapérouse, dans le XVI<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, que jusqu'à sa mort il considère sa seconde résidence, il se renseigne et ensuite il renseigne les hommes politiques, les ministres, les députés, les chefs d'entreprise. En même temps, il continue à fréquenter les anciens de Vichy.

À cette époque-là, le collaborateur le plus proche à Jean Jardin est un personnage autant énigmatique que lui. Vladimir Sokolowsky, dit Soko, est né en Russie en 1904. Il se dit communiste mais, au même temps, il est fasciné par tout ce qui ressortit à l'aristocratie, comme le nom, les titres et les privilèges. Dès 1940, Soko est dans l'entourage de Pierre Laval, qui à l'époque est vice-président du conseil. Le 13 décembre 1940, lorsque Laval est éloigné du pouvoir, Soko est arrêté ; il adorait le président Laval, qui écoutait volontiers ses avis. Cependant, il faut rappeler les idées politiques des deux : Soko se dit bolchevik, tandis que Laval a souhaité la victoire de l'Allemagne.

La relation entre Jardin et Soko, très forte dans les années 1950, a en fait origine à l'époque de Vichy : ils se sont connus en 1941 quand Jardin travaillait avec Yves Boutheiller, et ils se sont revus en 1942 à Vichy. En commun, ils ont le culte de Laval, le sens de l'humour et le goût de l'influence, même si Soko est plus désinvolte et plus provocateur. En tout cas, cela pourrait être une relation qui étonne : Soko est un

---

<sup>19</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.277

<sup>20</sup> Gaston-Breton T., « Jean Jardin, de Vichy à la quatrième République », dans *Les Echos.fr*, 06.08.2009, [http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013\\_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm](http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm)

communiste, alors que l'orientation politique de Jardin est plus vers droite. En outre, il y a une autre contradiction avec cette orientation : Jardin participe à la rédaction d'un quotidien, *Le Temps de Paris*, qui sera ensuite jugé trop à gauche pour les milieux d'affaires.

Conseiller d'Antoine Pinay, Président du conseil depuis 1952, Jardin favorise une entrevue entre celui-ci et le Général De Gaulle, qui vient de prendre le pouvoir, permettant ainsi à Pinay de rester dans le gouvernement comme Ministre des Finances et des Affaires économiques. La mort de la IV<sup>ème</sup> République signifie aussi la décadence des éminences grises : dans une République semi-présidentielle, où le pouvoir est concentré dans les mains du Président, il n'y a plus de place pour les combinaisons et les intermédiaires. Ces personnalités, qui pourtant ne disparaissent pas, n'ont plus la même capacité d'influence. Exception faite pour Jean Jardin, dont la discrétion et le sang froid lui permettent de continuer à jouer le rôle de conseiller pour Pinay.

## **2.6. Un personnage contradictoire ?**

Jean Jardin apparaît un personnage contradictoire : issu d'une famille catholique de droite, il souhaite un retour aux valeurs traditionnelles. Il a envie de changer sa société, mais il ne s'engage jamais en première personne, il reste toujours dans l'ombre. En tout cas, il est très motivé, et il paraît agir animé par une volonté personnelle, pas pour tirer profit des situations. Désireux de servir sa patrie, il accepte de diriger le cabinet de Pierre Laval. Le gouvernement de Vichy collabore avec les Allemands ; l'une de ses caractéristiques principales est l'antijudaïsme.

Alors, comment expliquer la conduite de Jean Jardin, fidèle à Pierre Laval, et en même temps ami de Juifs et de résistants ? Le même Jean Jardin qui, à Berne, est en contact avec Allemands et résistants ? Comment justifier son amitié avec des communistes, sa participation à des journaux qui ne suivent pas ses convictions politiques ?

D'après Assouline, les mesures du gouvernement de Vichy ne le laissent pas indifférent : il laisse donc transparaître que Jean Jardin a une âme. Gaston-Breton affirme que ce n'est pas vraiment d'opportunisme : il aide tout le monde car il ne partageait pas toutes les orientations du régime, et il croît dans l'amitié. L'historien et écrivain Robert Paxton le définit « Un lavaliste convaincu qui aimait aider des amis ».

Jardin a toujours été favorable à un gouvernement des élites et il a souhaité un retour aux valeurs traditionnelles : il semble être en ligne avec la politique du maréchal. Il est aussi vrai que son talent inné pour les relations lui a permis de connaître plusieurs gens, de toutes les orientations. Il est un ami très fidèle, il est donc impossible de le classer dans une seule catégorie (lavaliste ou résistant)<sup>21</sup>. Il doit donc faire face à des liens contradictoires, raison pour laquelle il ne faut pas s'étonner de trouver, parmi ses amitiés, des hommes de toutes opinions politiques.

En ce qui concerne les rapports bernois, il ne pense pas faire du double jeu : il fait « un seul jeu, celui de la défense française sur tous les fronts »<sup>22</sup>. Il est convaincu qu'il existe des valeurs permanents, et il est disponible à tout faire pour les sauver. En faisant cela, il se rapproche aux chefs de demain. Mais cette conduite, pourrait-elle être interprétée comme une stratégie ?

Les opinions sur Jean Jardin sont les plus variées : il y a ceux qui le défendent, ceux qui se méfient de lui. En tout cas, pour avoir un portrait complet de Jean Jardin, il faut considérer aussi les témoignages de ceux qui ont connu, plus que son côté politique, son côté personnel : son fils Pascal Jardin et son grand-fils Alexandre Jardin.

---

<sup>21</sup> Lanez E., « Robert O. Paxton : “Jean Jardin, un lavaliste convaincu qui aidait ses amis” », dans *Le Point.fr*, 06.01.2011, [http://www.lepoint.fr/societe/robert-o-paxton-jean-jardin-un-lavaliste-convaincu-qui-aidait-ses-amis-06-01-2011-127359\\_23.php](http://www.lepoint.fr/societe/robert-o-paxton-jean-jardin-un-lavaliste-convaincu-qui-aidait-ses-amis-06-01-2011-127359_23.php)

<sup>22</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.176



## CHAPITRE 3. JEAN JARDIN CÔTÉ PRIVÉ : LE POINT DE VUE DE PASCAL JARDIN

Le portrait fait pas Pierre Assouline est objectif, en effet il présente Jean Jardin d'un point de vue public. En tout cas, pour connaître à fond cette personnalité compliquée, il faut compléter ce portrait par la description de son côté humain.

Comme il a été remarqué dans le chapitre précédent, Jean Jardin n'a jamais écrit une œuvre concernant sa vie mais, malgré lui, sa biographie peut être tirée des livres de son fils Pascal, qui a écrit *La guerre à neuf ans* (1971), *Toupie la rage* (1972), *Guerre après guerre* (1973), *Le Nain Jaune* (1978) et *La bête à bon Dieu* (1980). Les œuvres qui seront prises en considération ici sont *La guerre à neuf ans*, qui a pu être lue et jugée par Jean Jardin aussi, et *Le Nain Jaune*, où il trace le portrait de son père. À travers les yeux de son fils, il émerge un Jean Jardin plus humain : un homme qui cherche toujours à protéger sa famille, qui aime ses enfants, qui a lui aussi ses craintes et ses bizarreries. Les récits prennent un ton tendre lorsque Pascal évoque les souvenirs de son enfance avec son père, mais il y a une place aussi pour des épisodes drôles.

### 1. Pascal Jardin : une personnalité troublée

Né le 14 mai 1934, Pascal Jardin est le deuxième fils de Jean Jardin et de Simone Duchesne. Il n'a que cinq ans quand la guerre éclate, huit ans quand son père est nommé chef de cabinet de Pierre Laval. Il passe donc son enfance en déménageant d'une ville à l'autre, en assistant à des événements qu'il ne comprend pas vraiment, en voyant les allers-retours des nombreux gens qui fréquentent le salon de sa résidence. Il n'est qu'un enfant et il ne se rend pas compte de ce qui se passe : les événements racontés dans *La guerre à neuf ans* sont donc filtrés par les yeux innocents d'un enfant. Par exemple, le 20 juin 1940, lorsqu'il se trouve sur la plage de Saint-Jean-des-Monts, il assiste à l'occupation allemande, et au bruit qui découle.

« Cinq heures du soir. J'entends des cris. Je vois une femme courir, son bébé dans les bras. Trois motos débouchent sur la plage. Elles sont pilotées par des types bottés, casqués, sanglés dans des uniformes de drap vert. [...] La ville est maintenant pleine de bruit. Les chars font leur entrée. Ils sont énormes, ventrus, gris sale. Ils impriment dans le goudron chaud la marque de leur chenille. Ils sont tous armés de canons dont l'extrémité est enfermée dans un fourreau de cuir. Les Français regardent sans rien dire. De la tourelle de chaque char, un Allemand émerge, torse nu. Ils sont souvent blonds, tous sont jeunes. [...] l'un d'eux me donne une plaque de chocolat. Un monsieur me l'arrache des mains et la jette dans le ruisseau. Après le dîner, les Allemands défilent

en rangs, au pas cadencé, en chantant *Aie-i Aie-O, Aia*. Je dis à mon frère que cette chanson est gaie. Une dame me gifle sèchement »<sup>1</sup>

Pascal ne se perd pas dans des explications de son état d'âme, le paragraphe se conclût ici, mais le style concis et les phrases brèves suffisent à montrer sa désorientation. Dans ce désordre, il essaye toujours de comprendre : il écoute la radio, il pose des questions à sa mère, mais les explications qu'elle lui donne sont schématiques et elles paraissent banales<sup>2</sup>.

La guerre a un impact très fort sur la personnalité de Pascal, qui est obligé à faire face à des sujets très sérieux, par exemple la mort. Dans *La guerre à neuf ans*, il raconte le bombardement du Havre, le 14 mai 1940, le jour de son sixième anniversaire. Un incendie éclate ; il durera huit jours et huit nuits. Le petit Pascal regarde ce triste spectacle, et il affirme être hanté par l'idée de la mort. Cependant, il paraît ne pas comprendre ce qu'elle signifie, car il n'est pas angoissé : au contraire, il pose à sa mère des questions sur les anges, il prépare une valise pour aller au ciel. C'est une image tendre, celle de l'attitude naïve de cet enfant vers la mort, événement qui devrait être loin de la vie et de l'esprit d'un enfant de six ans. Et pourtant la guerre le fait grandir vite, tant qu'il affirme :

« Grâce à la guerre j'ai débuté dans la vie très petit. [...] J'avais six ans au moment de la tragédie de Mers el-Kébir, neuf ans lors de la bataille de Stalingrad et au moins cinquante ans quand j'en atteignis onze à la fin de la guerre. Heureusement, depuis, je rajeunis »<sup>3</sup>.

Après la déclaration de guerre, la famille Jardin replie dans plusieurs villes : d'abord à Bernay, ville natale de Jean, ensuite à Beaumont-en-Auge, à 20 kilomètres de Trouville, où Jean doit loger 5.000 fonctionnaires des Chemins de fer français avec leurs familles, des machines à écrire et des appareils comptables qu'il faut protéger des Allemands. Au bout de quelques semaines, c'est le départ pour Blonville, puis pour Trouville et Borgeauville, qui sont toutes des villes normandes. Quand Jean reçoit l'ordre de replier avec ses cheminots sur la Vendée, ils bougent sur la côte atlantique, à Saint-Jean-des-Monts. En novembre 1940, le risque du bombardement de Paris semble être loin, et ils s'y établissent mais les alertes continues en 1941 poussent Jean à revenir avec la famille à Bernay. Après une courte parenthèse à Paris, en avril 1942, ils

---

<sup>1</sup> Jardin P., *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, éd. Grasset, 2005, rééd de 1971, p.52-53

<sup>2</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.73

<sup>3</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.28

déménagent à Charmeil et à la fin, après la guerre, à Vevey, en Suisse. Une vie très mouvementé, mais pas la vie idéale pour un enfant, qui aurait besoin de stabilité.

Cette enfance difficile marque profondément son caractère. Bouleversé par la guerre, il souffre aussi l'absence de son père. De 1940 à 1942 il vit à Paris. De temps en temps, ses parents quittent la ville pour quelque jour, et il reste avec son frère aîné Simon et sa gouvernante, une femme de trente ans à laquelle il donne le nom inventé de Florence. Pendant le jour, Simon va à l'école ; Pascal et Florence restent donc seuls. En 1942, en quelque semaine, une relation bizarre, parfois perverse, s'établit entre les deux : elle le traite comme son serveur, le gifle sans raison, puis l'embrasse. Il assiste aux rendez-vous de Florence et de son fiancé, où il n'y a pas de sexe mais, plutôt, quelque chose de sadique : il lui rend des cadeaux, et elle le gifle ou lui donne un coup de pied, en se jouant être observée par le petit Pascal. Ce dernier, qui n'a pas encore huit ans, est fasciné par elle, qui sera sa référence sexuelle. Elle porte des bottes, qui seront le symbole de la sensualité féminine pour Pascal pour toute sa vie, tant que le refus de sa première femme de porter des bottes est l'une des raisons qui l'a fait s'éloigner d'elle. Cette bizarre relation, qu'il ne raconte à personne, se termine au bout de quelques semaines car, après la nomination de Jean Jardin au cabinet de Laval, toute la famille déménage à Charmeil, près de Vichy. Ici, Pascal se sent plus seul que jamais, en effet il ne voit pas son père, qui travaille toujours, et il avoue se sentir « moralement privé de parents »<sup>4</sup>. Cette solitude, cette manque de discipline accentue des caractères de rébellion déjà présents en lui.

Réfractaire à l'enseignement scolaire ordinaire, il ne fait pas d'études. Il apprend à lire à l'âge de 15 ans, quand ses parents, désespérés, le confient à l'enseignement de Raymond Abellio. Jusqu'à ce moment-là, il refuse les écoles, il s'y oppose et il les conteste. Cependant, il en fréquente plusieurs : un jardin d'enfance privé, une institution religieuse, une école communale, une pension suisse. Peut-être que nous ne les avons pas mentionnées toutes ici, mais l'important est de souligner le dénominateur commun de ces écoles : Pascal ne sait pas s'intégrer, et il n'est pas compris par les enseignants. En effet, il est dyslexique, mais il ne le sait pas, et son sens d'impuissance augmente sa frustration, en le poussant à des gestes de contestation comme frapper ses camarades ou

---

<sup>4</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.71

uriner sur le tableau noir. Il déteste l'ordre établi, il veut une « vie en marge »<sup>5</sup>, il ne veut pas une vie encadré. Sa mère seulement le comprend, elle est son seul refuge. Ses mauvaises manières se manifestent hors de l'école aussi, tant que les gens s'en aperçoivent. En tout cas, son insolence et ses gestes extrêmes, qui caractérisent sa vie adulte aussi, tout est fait car il cherche à comprendre, mais peut-être il n'y a rien à comprendre :

« [...] je continue à chercher la même chose qu'il y a 25 ans. La même chose que Paul Morand qui a quatre-vingt-quatre ans et qui m'a dit récemment, avec au fond de ses yeux de Mongol toute la détresse du monde : « Je ne veux pas mourir sans comprendre. » Comprendre quoi ? Saisir quoi ? Toucher quoi ? »<sup>6</sup>

## 2. Jean Jardin aux yeux de Pascal Jardin

La vie de Pascal Jardin est influencée par la guerre, mais par son père aussi. Homme travailleur et autoritaire dans sa profession, Jean Jardin suscite sur son fils un sentiment qui pourrait être défini une véritable crainte révérencielle. Souvent absent à cause de son travail, Pascal en souffre ; cependant, il développe des traits de caractère très similaires à ceux de son père. Jean Jardin apparait comme un homme sérieux qu'il faut respecter, mais Pascal conserve aussi des souvenirs drôles et d'autres tendres.

### 2.1. Le Nain Jaune

Le Nain Jaune est le sobriquet donné à Jean Jardin, quasi sûrement à son insu. Il l'identifie tellement, que Pascal Jardin donne ce titre-ci à l'œuvre consacrée à son père, où il décrit son caractère et son rapport avec lui.

Mais qu'est-ce que c'est le Nain Jaune ? Le Nain Jaune est un jeu de société aujourd'hui désuète. il prend son nom du Nain Jaune, la carte maitresse, un 7 de carreaux. Il est curieux d'observer que cette carte est historiquement la plus faible, à cause de sa valeur et de sa couleur, et pouvait donc représenter une personne que tout le monde haïssait, alors que dans ce jeu elle est la plus importante, celle qui permette de gagner le plus de jetons<sup>7 8</sup>. Le Nain Jaune permet donc de vaincre le mauvais sort, de

---

<sup>5</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.59

<sup>6</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.72

<sup>7</sup> Site 123 jouons, « Le Nain Jaune », <http://www.123jouons.com/regle-jeu-Nain-Jaune>

<sup>8</sup> Wikipédia, « Nain jaune », [https://fr.wikipedia.org/wiki/Nain\\_jaune](https://fr.wikipedia.org/wiki/Nain_jaune)



sortir d'une situation compliquée, de se relever quand tout semble perdu<sup>9</sup>. Quel appellatif pourrait mieux décrire cet homme qui était toujours prêt à aider ses amis, à les sauver et à les tirer des problèmes ?

## **2.2. Quel est le portrait de Jean Jardin ?**

Dans les œuvres de Pascal Jardin, Jean est raconté du côté de la vie privée. Par conséquent, il est possible de lire des épisodes et des particularités que Pierre Assouline ne registre pas dans la biographie.

### **2.2.1. Le tempérament : violence et altruisme**

Le premier de ces épisodes, raconté dans *Le Nain Jaune*, concerne l'enfance de Jean Jardin. Dans cette période de sa vie, il contracte la grippe espagnole. Il n'est pas soigné, mais il survit, et il portera les conséquences de cette maladie pour toute sa vie : os décalcifiés, cage thoracique tordue, colonne vertébrale pliée, problèmes de respiration. Il perd 10 centimètres de hauteur, il apparaît donc un homme petit et faible. D'après Pascal, cette infériorité est à l'origine de deux traits de son caractère : la violence et l'altruisme. Jean Jardin révèle avoir du sang chaud. Par exemple, à la gare d'Evreux en 1934, il a une dispute avec un chef de gare ; il se fâche avec un gendarme qui l'arrête lorsqu'il conduit; en 1955, à la gare de Lyon, il frappe un homme qui avait maltraité son chien. La rage monte aussi quand il comprend que, s'il avait été soigné à l'époque, il pourrait avoir un aspect physique normal. En tout cas, cette rage ne débouche pas sur la violence, mais sur l'altruisme : c'est un moyen pour donner aux autres ce qu'il n'a pas, ou peut-être un moyen pour canaliser sa colère et sa frustration, ou encore, un moyen pour se faire aimer.

### **2.2.2. La famille et la femme**

Les témoignages de Pascal Jardin permettent aussi de voir l'aptitude de Jean Jardin vers sa famille. Sans aucune doute, il l'aime : quand, en 1939, il y a la mobilisation générale, il se préoccupe toujours de la mettre en sécurité. Son amour pour la famille est témoigné par Jean-même : dans le post-scriptum d'une lettre écrite à Berne le 19 avril 1944, où il fait une réflexion politique, il avoue que tous les rôles qu'il a joué

---

<sup>9</sup> Jardin P., *Le Nain Jaune*, éd. Julliard, 1978, p.16

(financier, cheminot, politique) n'étaient que des beaux rôles, son seul intérêt étant la vie affective.

« Seuls la vie affective, le monde des sentiments auront été réglés sur l'intime battement de mon cœur. »<sup>10</sup>

Il aime la famille, à un tel point qu'il est jaloux de ses enfants et surtout de sa femme, vers laquelle la jalousie a quelque chose « d'aride et de désespérant »<sup>11</sup> : il arrive jusqu'à sauter de la fenêtre de sa chambre quand il voit sa femme trop prise d'une conversation avec un voisin. Jean Jardin a 10 ans quand il connaît Simone Duchesne, fille d'un chirurgien. Il l'épouse en 1930 et il reste avec elle jusqu'à la mort. Cependant, ses rapports avec les femmes sont contradictoires : pendant son enfance, il a l'idée que la femme représente la pureté, qu'elle s'identifie avec « la maison, la passion, la vraie richesse, le refuge »<sup>12</sup>. En tout cas, pendant sa jeunesse, quelque chose, qui Pascal n'est pas à même de comprendre, le fait changer d'avis, et il prend à distinguer les femmes en saintes et putes. Il est fasciné par la belle-mère de son fils Pascal, il dit qu'il aime les duchesses et les femmes de ménage: il semble donc un joueur, un homme à femmes. En fait, il aime plutôt l'idée qu'il a de ces femmes, tout comme il aime l'idée de sa femme<sup>13</sup>. Il se montre impatient vers elle, il critique tout ce qu'elle dit, mais il ne peut pas rester une heure sans elle. Cela est un mystère, « le mystère indéchiffrable et enchevêtré de leur attirance commune, de leur répulsion, de leur tendresse souterraine, et de leur union secrète ». Et pourtant, ce mariage est très importante pour Jean car il l'aide à supporter la guerre<sup>14</sup>. Simone comprend qu'il ne l'aime pas pour elle-même mais pour une série de valeurs abstraites, elle en souffre, tant que, après vingt ans de mariage, elle cherche l'attention d'autres hommes. Souvent en dispute, ils restent dix ans sans se parler, mais la vieillesse les rapproche. Il s'agit donc d'un amour fou et irrationnel, contredit par les gestes de critique et d'impatience de Jean, mais de toute façon un amour sincère.

### 2.2.3. Le côté publique

Avec ses yeux d'enfant, Pascal enregistre tout ce qui se passe autour de son père. Son ingénuité lui empêche de comprendre qu'il est très bizarre d'y rencontrer des Juifs,

---

<sup>10</sup> *Le Nain Jaune*, p.178

<sup>11</sup> *Le Nain Jaune*, p.109

<sup>12</sup> *Le Nain Jaune*, p.109

<sup>13</sup> *Le Nain Jaune*, p.110

<sup>14</sup> *Le Nain Jaune*, p.144-145

des résistants et des Allemands ; il ne comprend non plus pourquoi les Juifs sont persécutés<sup>15</sup>. Jean Jardin apparaît donc comme un homme prêt à tout pour aider les amis, un homme qui risque aussi sa vie. Pascal le décrit comme un homme « écartelé entre les nécessités pragmatiques, et puis ses propres rêveries »<sup>16</sup>. Il dit également :

« Chez lui, l'esprit de liberté est sans cesse contré par la morale. Il y a ce qui convient de faire. Le chemin passe tout droit. À gauche on se noie, à droite on se perd. »<sup>17</sup>

Un homme, donc, qui a le sens du devoir, mais qui a un cœur aussi. Sa bonté de cœur apparaît d'autant plus forte que Pascal admet qu'il travaille toujours dans l'ombre<sup>18</sup> et qu'il ne cherche pas la gloire<sup>19</sup>.

En tout cas, son altruisme n'est pas toujours un geste de générosité : Pascal affirme qu'il aime avoir du pouvoir sur les gens, il aime exercer une certaine séduction<sup>20</sup>. Il est donc un homme qui aime avoir du pouvoir, qui veut tout contrôler ; Pascal le remarque dans la vie privée aussi, et il s'en souvient dans un épisode de *Le Nain Jaune* : à la mer, à Deauville, son père avait ses habitudes et ses exactitudes pendant les derniers années de sa vie.

Jean est très fier de son nom, mais il est fier surtout de s'être anobli tout seul. Très orgueilleux, il ne supporte pas d'être second à son fils : il est gêné par le fait qu'un soir, au restaurant, le président Edgar Faure reconnaît le fils avant de reconnaître le père<sup>21</sup>.

Bien qu'il soit toujours au milieu d'événements importants, il ne prend que très peu de choses pour tragiques, mais dans les rapports familiaux il rit, il est gai<sup>22</sup>.

Pascal le décrit comme un grand travailleur, presque un stakhanoviste : pendant le voyage en train qui doit le conduire en Suisse avec ses fils pour le Noël, il veut vérifier les problèmes qui a la machine et, bien qu'il fasse froid, il descend pour voir<sup>23</sup>. Il est toujours actif et, quand il perd sa place à la banque Dupont, il ne s'abat pas : au contraire, il se met au travail et il se dédie à la traduction littéraire en publiant les premiers essais de Keyserling ; en outre, il écrit des articles en polonais pour une revue

---

<sup>15</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.90-91

<sup>16</sup> *Le Nain Jaune*, p.130-131

<sup>17</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.70-71

<sup>18</sup> *Le Nain Jaune*, p.179

<sup>19</sup> *Le Nain Jaune*, p.131

<sup>20</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.266

<sup>21</sup> *Le Nain Jaune*, p.127-128

<sup>22</sup> *Le Nain Jaune*, p.180

<sup>23</sup> *Le Nain Jaune*, p.87-89

de Varsovie, même s'il ne connaît que le français<sup>24</sup>. Il donne ainsi preuve d'être un homme plein de ressources. Il dédie beaucoup de temps à la profession, mais en tout cas il y a de la place pour des épisodes tendres avec sa famille.

#### **2.2.4. Des moments de tendresse...**

Malgré son enfance difficile, Pascal conserve aussi des souvenirs positifs. Dans *La guerre à neuf ans*, par exemple, il raconte qu'il voit très peu son père mais, quand ils se rencontrent, Jean serre Pascal entre ses genoux et le peigne avec un petit peigne d'écaïlle, par des gestes qui sont tendres mais brutaux aussi. Curieusement, cela se passe 30 ans plus tard aussi.

Il a un bon souvenir des voyages en voiture avec lui, où Jean est gai et il lui montre les lieux de son enfance, comme par exemple le pensionnat où il a contracté la grippe espagnole<sup>25</sup>. Jean Jardin est une figure paternelle pendant les voyages en train aussi, où il enseigne à son fils des nouvelles choses à propos de la traction vapeur et de l'électrique<sup>26</sup>. Pas seulement il est un maître pour lui, mais il est aussi un sorte d'ami avec lequel il peut s'amuser : lorsqu'ils se trouvent dans les toilettes de Mme Schlumberger en France, ils plaisantent et ils rient ensemble<sup>27</sup>.

#### **2.2.5. ...et des épisodes drôles**

Contrairement au profil autoritaire et impeccable que Pierre Assouline trace, dans *Le Nain Jaune* Pascal narre des épisodes qui font sourire, où Jean Jardin apparaît comme un homme tout à fait humain. Il raconte, par exemple, de sa peur de mourir suffoqué par une arête de poisson, et des cris qu'il jette à un dîner en présence de gens illustres : il croît en avoir une dans la gorge et il s'agite, il commence tousser, hurler, il va aux toilettes, d'où les hôtes entendent des bruits peu convenables à un homme d'une telle envergure, et après il revient à la table comme si rien ne s'était passé. Dans une autre occasion, Pascal décrit la peur irrationnelle que son père a eu avant d'une opération à la prostate. Bien que les médecins l'aient beaucoup rassuré, il est sûr qu'il va mourir, et il donne lieu à des scènes comiques : il exige avoir toujours sa femme à

---

<sup>24</sup> *Le Nain Jaune*, p.139

<sup>25</sup> *Le Nain Jaune*, p.43

<sup>26</sup> *Le Nain Jaune*, p.91

<sup>27</sup> *Le Nain Jaune*, p.164-168

coté de lui, il refuse l'interdiction de fumer à l'hôpital, il boit avant l'opération même si le chirurgien le lui a déconseillé, tant que le chirurgien déclare de se refuser d'opérer, en futur, un autre membre de cette famille.

Jean Jardin apparaît donc comme un homme autoritaire dans la profession, mais aussi très attaché à la famille, tant qu'il fait n'importe quoi pour la protéger et il est jaloux d'elle. Sa famille le considère un point de référence : quand il meurt, sa nièce affirme qu'il a été son vrai père. Il est aimé par les gens aussi, tant que beaucoup de gens participent à ses funérailles. Il n'est pas donc l'homme froid et impeccable décrit par Assouline, car il a un côté humain ; Pascal en souligne les bizarreries aussi.

### 2.3. Le rapport entre père et fils

« Le Nain Jaune venait de partir. Je venais de perdre ma protection, mon oppression, mes racines »<sup>28</sup>

« Il fut ma première haine, ma première passion »<sup>29</sup>

Le rapport de Pascal Jardin avec son père est contradictoire : pour lui, il représente à la fois une protection et une oppression. Protection, car il a des souvenirs tendres de lui, après tout il est son père ; oppression, car il n'est pas facile d'avoir comme père un homme d'une telle envergure.

Pascal l'admire, il comprend qu'il est un homme brillant dans son travail :

« Mon père s'entendait parfaitement à ce travail, à priori impossible, où s'élaboraient les bases occultes d'un avenir politique pour moi incompréhensible. »<sup>30</sup>

Il n'apprécie pas simplement ses habilités professionnelles, mais sa vie en générale, sa capacité de la gérer d'une façon si surprenante :

« Inventeur, destructeur, conteur prodigieux d'une vie qui n'était extraordinaire que parce qu'elle était la sienne, et qu'il savait la reprendre au bond et la transfigurer, la faire rebondir et la réinventer, mon père était un génie que j'imagine souvent une balle à la main. »<sup>31</sup>

Ce ne sont pas seulement les mots de Pascal qui témoignent son admiration, mais le style aussi, comme il est possible de comprendre par l'anaphore « Pour lui... pour lui... pour lui... »<sup>32</sup>.

---

<sup>28</sup> *Le Nain Jaune*, p.35

<sup>29</sup> *Le Nain Jaune*, p.106

<sup>30</sup> *Le Nain Jaune*, p.107

<sup>31</sup> *Le Nain Jaune*, p.217

<sup>32</sup> *Le Nain Jaune*, p.14

Nous avons déjà vu que le sobriquet donné à Jean, Nain Jaune, exalte ses habilités, et le fait que le titre attribué par Pascal à l'œuvre consacrée à son père est justement *Le Nain Jaune* témoigne qu'il partage l'enthousiasme vers ce personnage. Pas seulement sa fascination est représentée par le titre de ce livre, mais aussi par le titre *La bête à bon Dieu*. Qu'est-ce la « bête à bon Dieu » ? C'est le nom donné à la coccinelle, en vertu d'une légende médiévale. Cette légende raconte qu'une coccinelle se posa sur le cou d'un condamné à mort – qui soutenait d'être innocent – lorsque le bourreau allait le justicier. Le bourreau l'éloigna, mais elle revint ; le roi ordonna alors de suspendre l'exécution, car la présence de la coccinelle avait été interprété comme un signal divin. Quelque jour après, le vrai coupable fut en fait retrouvé. Dès lors, la coccinelle est considérée comme un porte-bonheur<sup>33</sup>. Il est donc fort probable que Pascal titre ce livre de cette façon-là parce qu'il attribue à son père les caractéristiques de ce petit animal.

Cependant, il y des disputes entre les deux : par exemple, Jean n'accepte pas le métier de son fils, car il a toujours haï le cinématographe. Jean déteste aussi la femme de son fils. Fille d'une femme appréciée par Jean, elle est très similaire à sa mère au fur et à mesure qu'elle grandit mais, paradoxalement, il ne la supporte pas. La haine est réciproque, car cette femme se méfie du charme de son beau-père.

Pascal souffre à cause de ce rapport contradictoire avec son père, de sa tendresse alternée à son absence pendant son enfance, de ses disputes et de ses plaintes plus tard. Et pourtant il affirme, à plusieurs reprises, d'être devenu un second Jean Jardin :

« Ses acrobaties intellectuelles m'on exaspéré très tard, jusqu'au jour où je me suis rendu compte être devenu une sorte de second lui-même, usant des mêmes trucs, l'esprit toujours en éveil, tendu non vers les autres mais vers ce qui peut m'amuser et me fasciner chez eux, rejetant le geste sans vergogne »<sup>34</sup>

« Le Nain Jaune, je l'aime malgré nos folles disputes passées ou bien à cause d'elles. Je l'aime et à chaque instant je me dis : où est-il ? où boit-il ? où tousse-t-il ? où fume-t-il ? où dort-il aujourd'hui qu'il a déserté son apparence ? où son regard se porte-t-il ? sur quel objet ? quel paysage ? nulle part ? même pas sur moi, son fils, l'autre lui-même, son frère de rage et d'espérance, d'ambition, de tabagie et de folie ? »<sup>35</sup>

Ce ne sont que deux exemples, mais il est possible de lire beaucoup de passages où Pascal Jardin remarque la similarité avec son père. Ils se ressemblent sous plusieurs

---

<sup>33</sup> Wikipédia, « Bête à bon Dieu », [https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%AAte\\_%C3%A0\\_bon\\_Dieu](https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%AAte_%C3%A0_bon_Dieu)

<sup>34</sup> *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, p.38

<sup>35</sup> *Le Nain Jaune*, p.19

aspects, bien qu'il y ait des différences : en ce qui concerne les rapports avec les femmes, par exemple, Jean catalogue les femmes en saintes et putes ; Pascal a la même aptitude mais, tandis que le père n'aime que sa femme et reste toute la vie avec elle, le fils en aime plusieurs. Pascal ne semble pas fier d'être comme son père : son ton laisse transparaître impuissance, résignation, un sens d'étouffement. Il admet que Jean a été une figure prédominante dans sa vie, qu'il a tout fait « pour ou contre lui »<sup>36</sup>. Bien qu'il ait compris très jeune que, pour se remettre d'un père d'une telle envergure, il faut qu'il se n'aille et donc il quitte sa maison à l'âge de 14 ans, il continue à subir l'influence et la fascination de son père pour toute sa vie. Sa mort le pousse donc à des réflexions : *Le Nain Jaune*, du reste, ne suit pas l'ordre chronologique, il part justement de la mort de Jean, et Pascal déclare d'écrire « pour rompre, et puis pour renouer, et me retrouver tel qu'en mes espérances de vingt ans »<sup>37</sup>. La mort de Jean est l'occasion pour essayer de se libérer de son ombre, même si les rapports compliqués lui empêchent d'avoir une vision d'ensemble : il possède des informations comme des pièces d'un puzzle, mais il lui manquent des pièces qu'il ne pourra jamais avoir. En conclusion, le rapport de Pascal et de son père est synthétisé parfaitement par Assouline quand il parle de Jean comme d'un « père adulé, révééré et haï »<sup>38</sup>.

### **3. La réaction de Jean Jardin à *La guerre à neuf ans***

Comme il a déjà été remarqué, Jean Jardin n'a jamais voulu écrire une œuvre concernant sa vie. Cependant, sa volonté n'est pas respectée, car son portrait est peint dans *La guerre à neuf ans*, paru en 1971. En tout cas, il s'oppose à la publication de ce livre, tant qu'il arrive à menacer Bernard de Fallois, qui à cette époque-là est le directeur du groupe Hachette, d'intenter une action en justice s'il permet à Grasset, maison qui fait partie du groupe, d'éditer le texte de Pascal. Bernard de Fallois ne se laisse pas intimider et il poursuit ; quant à Pascal, face à la contrariété de son père, il s'échauffe et il demande à l'éditeur de faire publicité au livre à travers un avion trainant un calicot publicitaire sur lequel il est inscrit : *Lisez La guerre à neuf Ans de Pascal Jardin*. Il le fait pour blesser Jean, qui à ce point-là peut seulement le voir et constater

---

<sup>36</sup> *Le Nain Jaune*, p.18

<sup>37</sup> *Le Nain Jaune*, p.9

<sup>38</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.452

qu'il n'a pu rien faire pour empêcher la parution de l'œuvre : c'est ce que rappelle Alexandre dans *In memoriam*, l'introduction qu'il fait à l'édition de 2005 de *La guerre à neuf ans* suivi de *Guerre après guerre*. Assouline semble partager le désaccord de Jean lorsqu'il écrit que « Pascal tourne son père en ridicule, le montre en pantin parfois grotesque et pitoyable »<sup>39</sup>. Et pourtant il affirme, quelque page après, que grâce à cet œuvre il est possible de voir Jean comme un héros romanesque, positif et séduisant.

D'où la question : pourquoi Jean Jardin a si peur d'une œuvre qui raconte sa vie ? Comment justifier une opposition si nette à l'œuvre de son fils ? Son comportement fait penser qu'il a quelque chose à cacher. En tout cas, son fils n'écrit pas pour dénoncer son père. Il se concentre sur le côté humain de son père, il ne va pas loin dans l'enquête de son passé, il ne mentionne Vichy que relativement à sa propre enfance. Il ne saurait même écrire de Jean de façon critique et objective car, comme il a été possible lire dans les pages précédentes, Pascal est suffoqué par sa personnalité, et il n'est pas à même de se libérer de lui ; cela est témoigné par des épisodes comme celui où il parcourt à nouveau les endroits fréquentés par lui, comme la plage de Deauville, et il peut encore percevoir sa présence<sup>40</sup>.

Pascal est donc soumis à son père pour toute sa vie ; son fils Alexandre a lui aussi un rapport très étroit avec son père, mais il sera à même de s'en libérer et de s'affranchir de son passé familial.

---

<sup>39</sup> *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, p.452

<sup>40</sup> *Le Nain Jaune*, p.51



## CHAPITRE 4. ALEXANDRE JARDIN ET SA FAMILLE TRÈS PARTICULIÈRE

L'enfance difficile vécue par Pascal Jardin conditionne sa vie, mais sa façon d'être père aussi. Marié deux fois, il a quatre fils : Nathalie, née de son premier mariage, puis Emmanuel, Alexandre et Frédéric du deuxième. Il n'est pas un père modèle, il ne donne pas une éducation appropriée à ses enfants, comme le témoigne son fils Alexandre dans l'œuvre consacrée à lui, *Le Zubial* (1997).

Alexandre Jardin, né le 14 avril 1965, commence sa carrière littéraire en écrivant des pièces de théâtre, puis il devient romancier et réalisateur de cinéma. Ses premiers romans, *Bille et tête* (1986) et *Le Zèbre* (1988) lui valent respectivement le Prix du Premier Roman et le Prix Femina. Il est donc un auteur très apprécié, et les romans qu'il publie les années suivants, *Fanfan* (1990), *Le Petit Sauvage* (1992), et *L'Île des gauchers* (1995) ont également du succès. Le tournant arrive en 1997 : il quitte ses personnages d'invention pour dédier une œuvre à son père, *Le Zubial*. C'est le début d'une trilogie vouée aux membres de sa famille, qui contemple aussi *Le Roman des Jardin* (2005) et *Chaque femme est un roman* (2008). Dans ce chapitre, nous considérerons *Le Zubial* et *Le Roman des Jardin*, pour analyser le rapport de filiation entre Pascal et Alexandre, et ensuite enquêter l'aptitude de ce dernier face à une famille si bizarre et au nom si lourd.

### 1. Le Zubial : une vie hors du réel

*Le Zubial* est l'œuvre que Alexandre Jardin consacre à son père. À la suite de son père Pascal, qui, en 1978, avait dédié *Le Nain Jaune* à Jean, il parle de la personnalité extravagante de son père et de son rapport avec lui. En tout cas, l'auteur-même avertit qu'il ne s'agit pas d'un portrait réel, au contraire il soutient peindre son père « tel qu'il se rêvait », tout comme Pascal, dans *Le Nain Jaune*, a transfiguré son père. Encore, Alexandre affirme : « À vingt ans d'écart, nous avons tous deux affirmé que notre vérité d'écrivain méritait de détrôner *le réel*, globalement si déloyal... »<sup>1</sup>. Pas d'objectivité donc, mais une description filtré par les yeux et les émotions des narrateurs.

---

<sup>1</sup>Jardin A., *Le Roman des Jardin*, Grasset & Fasquelle, 2005, p.244

Par ailleurs, « réalité » et « Zubial » semblent deux oxymores, tant le Zubial mène une vie hors du réel. Il avoue à Alexandre sa douleur d'être un fils de collabo, et Alexandre peut bien comprendre que son comportement, sa façon de risquer dans tous les domaines, est motivée par la nécessité de survivre<sup>2</sup>. Le Zubial vit véritablement en toute liberté : il signe des chèques en blanc qu'il laisse dans des cabines téléphoniques au milieu de la campagne, en jouissant du risque d'être ruiné si quelqu'un le trouve ; il joue tout son argent au casino, sauf faire don de la somme gagnée à la Croix Rouge, car il ne supporte pas la richesse et il ne peut pas bien vivre sans stress financière ; il aime plusieurs femmes, mais il ne peut pas se passer de celle qu'il a marié.

### **1.1. Un père qui n'a jamais quitté d'être un fils**

« Le Zubial était de son enfance comme on est d'une province ; jamais il ne perdit l'accent. »<sup>3</sup>

Cette affirmation se prête à une double interprétation : d'un côté, il est possible de la reconduire au fait que son enfance a marqué toute sa vie ; de l'autre, elle pourrait signifier que Pascal n'a jamais quitté d'être un enfant<sup>4</sup>. En effet, il semble être plus un ami pour Alexandre qu'un père : il l'éveille dans la nuit pour aller chercher son amant au Paradis Latin, où elle danse couverte de plumes d'autruche ; il l'emmène à la découverte nocturne d'un château, en préparation d'une fuite d'amour qu'il y fera avec sa maîtresse ; ils jouent ensemble des blagues téléphoniques à des ministres. Conformément à la liberté qui domine sa vie, il ne pose jamais de limites aux désires de ses fils : quand Alexandre lui avoue ses aspirations de devenir Président, il ne cherche pas à les redimensionner, au contraire, il le soutient, il respecte ses désirs. Cependant, la limite de ce père réside justement dans le fait qu'il ne sait pas faire de distinction entre réel et imaginaire, il ne sait pas intégrer son fils dans le monde réel.

Le Zubial n'apparaît donc pas comme une bonne figure paternelle, et cela est visible aussi dans *Le Nain Jaune* : à la mort de Jean, la fille aînée de Pascal affirme que « C'est mon vrai père qui vient de mourir »<sup>5</sup>, en soulignant le fait que le grand-père était un point de référence pour toute la famille. Que peut-il donc avoir enseigné à ses enfants ?

---

<sup>2</sup> Jardin A., *Le Zubial*, Gallimard, 1997, pp.125-126

<sup>3</sup> *Le Zubial*, p.84

<sup>4</sup> *Le Zubial*, p.38

<sup>5</sup> *Le Nain Jaune*, p.33

## 1.2. Le rapport de filiation entre Pascal et Alexandre

Le Zubial est un homme incompris, libre, subversif, contradictoire, c'est un homme qui « avait le talent de vivre l'invivable »<sup>6</sup>. Il vit une vie presque invraisemblable, tant elle est loin des limites que le genre humain se pose. Il la pousse à l'excès car son impératif est justement celui de ne pas se laisser gouverner par ses propres peurs ; il ne vit pas seulement sa vie, mais aussi celle que les autres n'ont pas le courage de vivre. Quand il meurt, Alexandre se sent très seul : il n'a que 15 ans, et il se trouve plongé dans un monde normal, alors que son père lui a toujours enseigné à vivre hors du réel. Le Zubial aussi, à la mort de Jean, avait éprouvé ce sens d'égarement. Par ailleurs, il est possible de remarquer des parallélismes entre les relations Jean-Pascal et Pascal-Alexandre<sup>7</sup>. Il a déjà été observé le caractère contradictoire de la relation entre Jean et Pascal, de la fascination mais aussi du sens d'oppression éprouvés par ce-dernier. Dans le rapport de filiation entre Pascal et Alexandre, il y a des caractéristiques similaires :

« [...] il me fatiguait et il me révoltait, je le confesse. Mais dans le même temps je l'ai trouvé si séduisant, si follement jeune, si gorgé de vitalité qu'il m'a semblé le plus enchanteur des pères »<sup>8</sup>

Alexandre donc l'admire, mais il ne s'agit pas de pure admiration. Il se sent aussi écrasé par une personnalité si extravagante et originelle, et il a peur de ne jamais pouvoir rivaliser avec lui : c'est la même angoisse éprouvée par le Zubial devant le Nain Jaune :

« [...] ce petit garçon qui, à Verdelot, était paniqué à l'idée de ne jamais pouvoir rivaliser avec ce père trop magique [...] Le Zubial, lui aussi, avait connu cette angoisse devant son propre père, ce Nain Jaune qui subjuguait ses interlocuteurs »<sup>9</sup>

En 1997, à 32 ans, Alexandre se demande ce que demeure en lui du Zubial. Son père lui a enseigné à vivre sa vie à l'infini, à aimer éperdument. En tout cas, Alexandre est loin d'être la copie de son père. Bien que la fascination subie soit très forte, il comprend le risque que cela comporte : son frère aîné Emmanuel, en essayant de suivre les traces du Zubial, est devenu fou et il s'est tiré une balle dans la tête.

Comme il a déjà été remarqué, le Zubial n'a jamais su se libérer de l'ombre de son père, en fait, il est devenu une seule chose avec lui<sup>10</sup>, tant qu'il déclare : « Aujourd'hui, je

---

<sup>6</sup> *Le Zubial*, p.16

<sup>7</sup> Jadouille V., *L'Amour dans l'œuvre d'Alexandre Jardin*, éd. Paradigme, 2004, p.33

<sup>8</sup> *Le Zubial*, p.46

<sup>9</sup> *Le Zubial*, p.96

suis l'autre Nain Jaune. Je suis devenu son double »<sup>11</sup>. Par contre, Alexandre peut se sauver pour des différentes raisons. En premier lieu, il n'a que 15 ans quand son père meurt, il est donc assez jeune pour revenir à la réalité sans trop de traumatismes<sup>12</sup>. En outre, alors que son père l'a toujours emmené à confondre ses envies et le réel, sa mère lui a donné une éducation sévère, ce qui l'a aidé à mieux supporter le retour au réel à l'âge de 15 ans. Mais surtout, ce qui lui a permis de ne pas succomber est justement la mort de son père : « Ma souffrance fut ma chance »<sup>13</sup>. Cet événement-là lui a en effet permis de sortir de sa bulle imaginaire, de s'affranchir de son rôle de fils. Il a ainsi pu s'affirmer et prendre sa place comme écrivain ; si cela ne s'était pas passé, il aurait toujours demeuré un fils et la découverte de n'être rien d'autre que lui l'aurait, peut-être, poussé au suicide.

### 1.3. L'héritage du Zubial

Selon Jadouille<sup>14</sup>, Alexandre interprète la mort de son père comme le résultat de son extravagance, de ses tendances à satisfaire toutes ses envies, au défi du péril : « J'eus l'horrible sensation qu'il était mort non d'un vulgaire cancer mais d'avoir été lui-même avec cette intensité-là ; et cela me désespérait »<sup>15</sup>. Alexandre cherche donc à s'en éloigner, il refuse de vivre une vie comme la sienne. En tout cas, il sait sublimer dans ses romans tout ce qu'il réprime en lui. Pendant qu'il apprend à apprivoiser ses sentiments et à les vivre à sa façon, il construit un autre monde dans ses livres, un monde où l'imaginaire règne sur la réalité.

« [...] Depuis, il me semble que je lutte désespérément pour reconstituer le monde tel qu'il était quand il existait encore, par mes livres ou par l'image de mes films, en prêtant à mes héros un peu de la fantaisie du Zubial, en réinventant le réel comme il le faisait jadis, avec sa rage. »<sup>16</sup>

Il a donc le sentiment qu' « il s'en est allé pour que je vive à ma mesure, après avoir juste pris le temps de me verser dans l'esprit assez de rêves pour que je lui ressemble »<sup>17</sup>.

L'écriture sert à Alexandre pour s'éloigner du tempérament excessif de son père, pour se « dézubialiser », mais il lui sert aussi pour se rapprocher à lui. Dans une lettre

---

<sup>10</sup> Bacholle-Bošković M., « Des pères et des fils: les récits de filiation d'Eric Fottorino, Alexandre Jardin et Jean-Louis Fournier », dans *The French Review*, Vol. 87, No. 2, December 2013

<sup>11</sup> *Le Nain Jaune*, p.149

<sup>12</sup> *L'Amour dans l'œuvre d'Alexandre Jardin*, p.39

<sup>13</sup> *Le Zubial*, p.191

<sup>14</sup> *L'Amour dans l'œuvre d'Alexandre Jardin*, p.42

<sup>15</sup> *Le Zubial*, p.25

<sup>16</sup> *Le Zubial*, p.152

<sup>17</sup> *Le Zubial*, p.153

écrite à son père le 24 mai 1997 (naturellement jamais envoyée), Alexandre avoue que, du moment de la mort du Zubial, il a essayé d'effacer tous les traits qu'ils avaient en commun, de renier sa paternité : « Avec brutalité, je me suis interdit d'être Jardin, j'ai tenté de me rectifier, de me délester de cet excédent de folie que tu m'avais légué »<sup>18</sup>. Mais, dix-sept ans après sa mort, il sort d'une longue parenthèse et il écrit ce livre pour « rendre réelle notre filiation qui, toujours, me sembla un songe »<sup>19</sup>. Il reconnaît ainsi sa paternité, et pour le faire il a besoin de l'écriture, la littérature étant le lieu que pour Alexandre contient plus de vérité que le monde sensible. À l'âge de trente-deux ans, donc, les deux se réunissent idéalement.

À vrai dire, pendant ces dix-sept ans, Alexandre n'a jamais réussi à s'éloigner de son sang : dans un épisode du *Roman des Jardin*, par exemple, il raconte comme il exprime dans ses romans l'amour pur et monogame qu'il voudrait réserver à sa femme, mais dans la réalité il finit pour la trahir. Il conclut donc : « Trentenaire, je ne guérissais pas d'être Jardin et d'espérer ma part d'infini »<sup>20</sup>. Ou encore, dans *Le Zubial*, il parle des lettres qu'un personnage féminin de son roman *Le Zèbre* reçoit de son défunt mari ; la mère d'Alexandre est étonnée car la même chose se passe avec elle et elle pense que les lettres soient envoyées par son fils. Cependant, Alexandre n'en sait rien, mais il comprendra plus tard que « le Zubial écrivait alors en moi, à moins que ce ne fut moi qui fusse devenu lui, l'espace d'un roman »<sup>21</sup>.

Alexandre n'est pas devenu un double de son père, il a réussi à s'affranchir et à sortir de son ombre mais, à travers l'écriture, Pascal demeure encore en lui. *Le Zubial* concerne donc son père et montre la difficulté d'être le fils d'un personnage si original ; *Le Roman des Jardin*, publié 8 ans plus tard, montre la difficulté d'être un membre de cette famille et de vivre avec ce nom.

## 2. La famille Jardin

Comme suggère le titre, *Le Roman des Jardin* concerne la famille Jardin. Le portrait qu'Alexandre en fait a le ton de la comédie, les épisodes racontés provoquent le

---

<sup>18</sup> *Le Zubial*, p.201

<sup>19</sup> *Le Zubial*, p.104

<sup>20</sup> *Le Roman des Jardin*, p.195

<sup>21</sup> *Le Zubial*, p.70

souris et parfois l'étonnement. Le Zubial, le Nain Jaune, Merlin et l'Arquebuse sont les membres dont Alexandre raconte les gestes les plus fous.

L'Arquebuse n'est personne d'autre que Simone Duchesne, femme de Jean et mère de Pascal, si nommée à cause de son tempérament explosif. Vus la description donnée ici par Alexandre et les épisodes qui la concernent, il est difficile de croire que l'Arquebuse est la même femme qui apparaît comme une femme souffrante et soumise dans *La Guerre à neuf ans* et *Le Nain Jaune*. Cependant, son petit-fils raconte les bizarreries de cette dame qui vit au delà des limites. Partisane de l'amour, elle favorise les rencontres d'amour clandestins, qu'elle loge dans un petit cabanon au fond du jardin ; en outre, elle dort chaque nuit toutes fenêtres ouvertes, au cas où un homme veuille adoucir sa nuit comme quand elle était jeune. Contrairement à son mari, travailleur infatigable, elle n'aime pas le travail, coupable, selon elle, d'éloigner les hommes des femmes. Son père lui a donné une enfance heureuse, en lui cachant les horreurs de la Première guerre mondiale, qu'elle ne découvre qu'en 1916, et en l'éduquant à travers la littérature. Elle grandit ainsi hors du réel, en se préoccupant de frivolités : lorsqu'elle connaît Allen Dulles, elle ne s'intéresse pas à son travail, mais elle est fascinée par sa passion pour Rilke. Elle ne comprend non plus la gravité des événements de la Seconde guerre mondiale car, au cours d'un dîner avec Pétain et Laval, elle tombe endormie sur la soupière, en justifiant cette conduite par le fait que ses commensales, qui ne sont pas intéressés à la littérature, sont ennuyeux. Il est possible de citer ici d'autres extravagances, comme le ver solitaire qui demeurait dans le ventre de Zouzou et qu'elle obtient de transporter dans son ventre, ou le perroquet de son amant Paul Morand qu'elle veut inhumer dans le caveau des Jardin. Beaucoup d'autres anecdotes pourraient être racontés ici, mais il n'est pas nécessaire : il suffit de souligner que le dénominateur commun de ses expériences de vie est son habitude de « retoucher le réel »<sup>22</sup> ; après un mensonge à propos d'un rendez-vous avec un vieil amant qu'elle raconte à Alexandre – mensonge qui est par ailleurs découvert – il comprend que « ma grand-mère me dit ainsi que seul la fiction peut sauver de l'affreuse déception d'être né »<sup>23</sup>.

Merlin est Simon, le frère de Pascal, fils aîné de Jean. Lui aussi, il est un personnage extravagant : il ne s'engage jamais dans un travail sérieux, il se lance dans

---

<sup>22</sup> *Le Roman des Jardin*, p.21

<sup>23</sup> *Le Roman des Jardin*, p.76

des missions impossibles, comme la recherche du yéti, il couche avec les femmes qui avaient été amantes de son père. Mais sa vie se termine de façon tragique : il se pend.

Dans le désordre de cette famille, l'exception est représentée par Zouzou, une jeune femme qui « avait la singularité d'être exceptionnellement normale »<sup>24</sup>. À la différence de la plupart des membres de la famille Jardin, elle est convaincue qu'il faut travailler pour vivre. Elle entre donc à la Mandragore pour la première fois en 1969 pour solliciter un poste de nurse et, une fois obtenu, elle ne s'en va plus ; elle devient aussi collaboratrice de Jean. Femme aux pieds sur terre, elle est celui vers laquelle Alexandre « se [me] tournait [tournais] [...] pour distinguer le fictif du véridique, le scandaleux du rigolo, le trop glissant du tolérable »<sup>25</sup>. Point de référence de l'auteur, il n'est pas un cas que les chapitres du roman soient entrecoupés de chapitres au titre « Zouzou m'a dit », où il se confronte avec cette femme qui le ramène à la réalité.

Le binôme vérité-fiction est un thème fondamental; il doit faire face aussi à l'action judiciaire intentée par des membres de la famille, qui ne tolèrent pas qu'il affirme dire la vérité.

## 2.1. Vérité ou fiction ?

*Le Roman des Jardin* parle de la famille Jardin. Et pourtant, pourquoi « roman » ? Voici la définition que le TLFi donne de « roman » :

Œuvre littéraire en prose d'une certaine longueur, mêlant le réel et l'imaginaire, et qui, dans sa forme la plus traditionnelle, cherche à susciter l'intérêt, le plaisir du lecteur en racontant le destin d'un héros principal, une intrigue entre plusieurs personnages, présentés dans leur psychologie, leurs passions, leurs aventures, leur milieu social, sur un arrière-fond moral, métaphysique; genre littéraire regroupant toutes les variétés de ces œuvres, particulièrement florissant au XIX<sup>e</sup>.<sup>26</sup>

S'il s'agit d'une œuvre concernant la famille Jardin, pourquoi Alexandre Jardin choisit d'écrire un roman, qui est un genre « mêlant le réel et l'imaginaire » ? Raconte-t-il des choses qui ne sont pas complètement vraies ? Donne-t-il de l'espace à la fantaisie ? En fait, dans l'avant-propos, il explique lui-même :

« Tout, dans ce livre, mérite d'être vrai. Pour évoquer les miens – qui eurent toujours un pied dans la fiction – je ne pouvais écrire qu'un roman. »<sup>27</sup>

---

<sup>24</sup> *Le Roman des Jardin*, p.34

<sup>25</sup> *Le Roman des Jardin*, p.37

<sup>26</sup> Trésor de la langue française informatisé, « Roman », <http://www.cnrtl.fr/definition/roman>

<sup>27</sup> *Le Roman des Jardin*, avant-propos

Le livre est divisé en trois parties, intitulées respectivement *La comédie*, *L'addition* et *Survivre*. *La comédie* montre justement que l'existence de nombreux membres de la famille Jardin est romanesque, comme Alexandre avoue : « [...] quoi qu'ils fissent, les Jardin emportaient toujours la comédie avec eux »<sup>28</sup>.

Alexandre est tributaire à sa famille : tous ses romans sont un geste de gratitude vers elle. Cependant, ils étaient des romans, des histoires inventées ; il n'a jamais voulu parler de sa famille par peur de ne pas réussir à s'en éloigner. « Mon sang me terrifiait, car il me plaisait trop »<sup>29</sup> affirme-t-il. Étudiant en Sciences Politiques, il envisage plusieurs carrières, mais il ne veut pas devenir un Jardin. En tout cas, à l'âge de 40 ans, il sent devoir payer son addition, régler ses comptes avec cette famille bizarre et au passé sombre, et il le fait dans cet œuvre.

L'origine de ce roman est, peut-être, un billet envoyé par Zouzou à Alexandre. Dans *Le Zubial*, Alexandre avait raconté l'épisode de la messe que, chaque 30 juillet, anniversaire de la mort de son père, ses amantes faisaient célébrer à l'église Sainte-Clotilde. En lisant cela, les amantes se sont fâchées avec Alexandre, coupable d'avoir dévoilé leur piété. La seule à ne pas avoir cette réaction est Zouzou, qui, en fait, lui écrit :

« Il faut guérir un jour d'avoir trop connu les Jardin. Je ne vois pas d'autre remède que la vérité. [...] Déverrouille-toi intégralement, et libère-nous ».<sup>30</sup>

Il affirme donc : « Je ne veux plus être le brave petit Alexandre qui gobe les sornettes de chacun »<sup>31</sup>. Il ne supporte plus toutes ces mensonges et il décide dire la vérité ; Zouzou soutient alors que s'il dit la vérité, son œuvre à propos des Jardin ne pourra qu'être un roman. Pourquoi un roman ? À mon avis, Zouzou suggère un roman car la famille Jardin même est romanesque, hors du réel, et le roman est le genre qui mieux permet de narrer ses histoires.

Cependant, il y a des doutes à propos de la vérité des faits racontés. Ces doutes sont soulevés au cours d'un entretien dans un talk show<sup>32</sup>. Après avoir évoqué des épisodes du livre, le présentateur Thierry Ardisson fait remarquer à Alexandre que, à

---

<sup>28</sup> *Le Roman des Jardin*, p.17

<sup>29</sup> *Le Roman des Jardin*, p.30

<sup>30</sup> *Le Roman des Jardin*, p.43

<sup>31</sup> *Le Roman des Jardin*, p.155

<sup>32</sup> « Alexandre Jardin à propos du Roman des Jardin – Archive INA », <https://www.youtube.com/watch?v=XEX0dSLQSc>



propos du suicide de l'oncle Merlin, il y a deux versions : dans une première version, l'auteur affirme que quand il se pend il est travesti en femme, alors que dans une deuxième version il soutient qu'il est équipé d'ailes mécaniques. Alexandre se tait, le présentateur lui fait pression : « Est-il faux ce que je dis ? » L'auteur reste en silence pendant quelque autre seconde, il semble ne pas savoir quoi répondre. Réaction bizarre, vu que, s'il était sur de la vérité qu'il a écrite, il n'aurait pas eu d'hésitation à se justifier. Finalement, il conclut la question : « Non, c'est pas faux. J'ai préféré me défier de ça ». Qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être il y a plusieurs versions à propos de la mort de son oncle, et il n'en a pas accueillie seulement une.

Il y a aussi des membres de sa famille qui se méfient de la vérité prétendue par Alexandre. Tandis que certains s'attendaient à une telle œuvre, par exemple sa mère, d'autres ont été dans le déni. En tout cas, Alexandre les comprend, car pour vingt ans il a été pareil, il a essayé renier son sang Jardin. Parmi les membres les plus acharnés contre lui, il y a son cousin Stéphane, qui intervient dans le talk show en soutenant que tout ce qu'Alexandre a raconté est faux : il n'y a pas de cabanon, pas de perroquet, pas de ver solitaire. Ce qu'il ne peut pas laisser passer n'est pas la description qu'il fait de la famille, quant plutôt la prétention que tout est vrai. Il ne plaisante pas : il affirme qu'une action légale est déjà en cours. Il pense qu'Alexandre n'a pas le droit de transcrire dans un roman certains drames familiaux. À sa défense, l'auteur affirme qu'un roman ne contient pas toujours des choses fausses. En répétant ce qu'il a déjà affirmé dans le livre, un roman est « un mensonge qui dit la vérité ». L'auteur peut colorier l'histoire, il peut ajouter ou enlever des particularités, car « notre vérité d'écrivain méritait de détrôner le réel, globalement si déloyal... [...] Au nom de quoi la réalité des géomètres primerait-elle les vérités qui gouvernent effectivement nos cœurs ? »<sup>33</sup>. Un écrivain filtre donc les événements à travers ses émotions, ce qui rend impossible d'avoir une vérité universelle. Par conséquent, il n'est pas possible de négocier chaque passage d'un livre, car c'est une voix qui contient la vérité de l'auteur, c'est une « affirmation de subjectivité »<sup>34</sup>. Alexandre conclut sa défense télévisée en soutenant qu'une famille n'appartient pas à un individu : il a écrit son *Roman des Jardin*, les autres membres peuvent faire la même chose, et il accepte toute critique.

---

<sup>33</sup> *Le Roman des Jardin*, p.244-245

<sup>34</sup> « Alexandre Jardin à propos du Roman des Jardin – Archive INA », <https://www.youtube.com/watch?v=XEX0dSLQSc>

La vérité créée par Alexandre n'est en effet pas absolue, parfois elle a été démentie par des documents officiels. C'est le cas de la paternité de son frère Frédéric : dans *Le Roman des Jardin* et dans l'entretien aussi, il soutient que le vrai père de Frédéric n'est pas Pascal Jardin, mais le réalisateur Claude Sautet, qui a entretenu une relation à trois avec Pascal et sa femme entre 1964 et 1969. En fait, les tests ADN ont confirmé le contraire : Frédéric n'est pas le fils biologique du réalisateur<sup>35</sup>.

Le point central est donc la question de la subjectivité : il n'a pas de vérité absolue mais de vérité personnelle, qui dépend de sa propre vision de la réalité. Une réalité qu'Alexandre manipule selon ses émotions, une réalité à laquelle parfois il ne veut pas parvenir : il fait enfermer dans un coffre-fort d'une banque suisse le « Registre des Amours des Jardin », un registre où l'Arquebuse notait tous les amours et les histoires de ses fils et petit-fils, parce qu'il a peur de découvrir que tout ce qui est connu et raconté des Jardin ne soit qu'imagination. « À quoi rimerait mes propres livres si je ne les avait écrits que pour et contre une famille réduite à une pure fabrication personnelle ? »<sup>36</sup>. Zouzou aussi affirme : « Le moteur des Jardin, c'est la quantité de rêves que vous produisez autour de votre histoire »<sup>37</sup>. Alexandre ne veut donc pas se priver de la légende, en suivant le conseil d'Alain Delon : entre vérité et légende, il faut toujours choisir la légende. À partir de cela, il construit sa propre vérité, il écrit son *Roman des Jardin*.

## 2.2. « Un manifeste en faveur des Jardin »

« Avec la famille Jardin j'ai un compte d'admiration à solder, mais aussi un compte de colère à régler. »<sup>38</sup>

L'attitude qu'Alexandre a vers sa famille est contradictoire : d'un côté, il est fasciné par elle, il lui a toujours été reconnaissant ; de l'autre côté, il sait que cette famille n'est pas parfaite.

L'admiration est exprimée par l'auteur même : il affirme qu'il s'agit d'un « manifeste en faveur des Jardin »<sup>39</sup>. Cette famille vit avec légèreté, ses membres incitent à vivre plus largement. Ils sont surnommés « les double-rate », à cause de leur attitude au

---

<sup>35</sup>Tomasovitch G., « Il croyait être le fils du réalisateur Claude Sautet », dans *Le Parisien.fr*, 17.03.2008, <http://www.leparisien.fr/faits-divers/il-croyait-etre-le-fils-du-realisateur-claude-sautet-17-03-2008-3296142067.php>

<sup>36</sup> *Le Roman des Jardin*, p.281

<sup>37</sup> *Le Roman des Jardin*, p.315

<sup>38</sup> *Le Roman des Jardin*, p.38

<sup>39</sup> *Le Roman des Jardin*, p.31

rire. Alexandre se demande plusieurs fois s'il est digne d'être un Jardin, s'il aura jamais le courage de réveiller son sang. Cependant, il est difficile d'être un double-rate : trop de liberté, trop d'excès, finissent par être dangereux. Le Zubial meurt en effet à 46 ans, Emmanuel se tire une balle dans la tête, Merlin se pend. Parfois Alexandre est étouffé par ces excès, comme la liberté sexuelle de ses parents, ou le manque d'altruisme de sa grand-mère face aux horreurs de la Seconde guerre mondiale. En outre, il doit régler le compte avec le passé sombre de son grand-père, Jean Jardin, chef de cabinet de Pierre Laval de 1942 à 1943.

Cependant, bien que sa famille soit pleine de contradictions, Alexandre leur doit « la meilleure part de ce que je suis »<sup>40</sup>.

### **2.3. Alexandre et Vichy**

Alexandre est le grand-fils de Jean Jardin, dit Le Nain Jaune. Conscient du rôle qu'il a joué dans le régime de Vichy, il se pose des questions : « Qui était vraiment Jean Jardin ? Qu'est-ce qu'il savait des brutalités commises par le gouvernement de Pétain ? »

Jean est peint comme un grand travailleur qui, à l'hôtel Lapérouse, reçoit les personnalités les plus éminentes de la République, favorise les ententes et s'occupe des affaires de la nation ; le matin, il prend souvent son petit déjeuner avec Soko (qui a été mentionné dans le chapitre concernant Jean Jardin). Il travaille dur pendant la semaine, mais le samedi et le dimanche il rentre en Suisse pour voir la famille, qu'il aime beaucoup.

Aux yeux d'Alexandre, son grand-père s'adapte à n'importe quelle circonstance dans tous les domaines. Il se souvient d'un voyage vers la Suisse qu'il a fait en compagnie de Jean et de Zouzou quand il avait neuf ans. Dans le wagon restaurant, il s'aperçoit que son grand-père utilise la main gauche pour manger, comme Zouzou, qui est gauchère. Au fur et à mesure qu'ils s'approchent à la Suisse, où réside l'Arquebuse (qui, par contre, est droitier), il recommence à utiliser la main droite. Fasciné par Zouzou, Jean donc s'y assimile mais, chez sa femme, il redevient droitier. Cette ambiguïté concerne aussi le domaine politique : à l'hôtel Lapérouse, le petit Alexandre assiste à la livraison de deux valises de billets de banque au frère de Mitterrand,

---

<sup>40</sup> *Le Roman des Jardins*, dernière page

destinées au Parti Socialiste, mais Jean Jardin est un homme de droite. Alexandre a donc bien raison d'affirmer : « Politiquement et affectivement, mon aïeul est ambidextre »<sup>41</sup>.

Pas seulement Jean Jardin, mais le régime de Vichy aussi finançait les opposants : cela étonne Alexandre qui, après la mort de son père, commence à s'intéresser au passé sombre de son grand-père, et trouve dans ses archives des documents sur la gestion des fonds secrets, mais aussi d'autres documents comme des discours de Laval et un rapport des services de renseignement d'Alger. Il est bouleversé par la découverte du double jeu qui jouait son grand-père, mais ce qui le trouble le plus est le drame de la déportation des Juifs : est-ce que Jean savait où se rendaient les Juifs déportés, et le sort qui les attendaient ? Est-ce que le gouvernement connaissait l'existence des camps de travail en Pologne ? Pourquoi ont-ils déporté les vieux et les enfants aussi ?<sup>42</sup> À cause de la honte qui entoure cette page d'histoire, et du silence de la famille Jardin, Alexandre n'obtiendra jamais de réponses précises. En tout cas, Jean était là : bien qu'il ne fût pas un gros bonnet, et qu'il ait toujours conservé un certain patriotisme, « *il y était* »<sup>43</sup>. Pas seulement il y était, il devait aussi tout connaître, comme il n'était pas un personnage secondaire mais le chef de cabinet de Laval. Pour cette raison, le nom de famille est pour Alexandre lourd et très difficile à porter, et il sent sur soi une « culpabilité de petits-fils de vichyste »<sup>44</sup>.

En 1980, après la publication de *La bête à bon Dieu* de son père Pascal, Alexandre paraît être plus tranquille : la préface est signée par François Mitterrand, homme de gauche. Cela semble atténuer les culpabilités vichystes de Jean car, si un homme de gauche loue un ex vichyste, cela signifie qu'il ne s'est pas conduit si mal. En tout cas, Alexandre découvre vite les sympathies vichystes de Mitterrand en jeunesse et son amitié avec Bousquet. Il revient donc au point de départ : il est nausée de porter ce nom.

---

<sup>41</sup> *Le Roman des Jardin*, p.53

<sup>42</sup> *Le Roman des Jardin*, p.178-179

<sup>43</sup> *Le Roman des Jardin*, p.270

<sup>44</sup> *Le Roman des Jardin*, p.183

### 3. L'équation dangereuse

Dans le chapitre précédent, nous avons vu les ressemblances entre Jean et Pascal ou, pour mieux dire, l'identité entre les deux : Pascal affirme être devenu son double<sup>45</sup>, et il remarque à plusieurs reprises ses points en commun avec lui. Alexandre est conscient de l'héritage de Pascal, qui lui a enseigné à vivre hors du réel ; il ne devient pas la copie de son père car il apprend à sublimer ses extravagances dans ses romans, mais il reconnaît qu'une partie du Zubial demeure encore en lui. Cela dit, Bacholle-Bošković avance une équation dangereuse: si Pascal ressemble à Jean et Alexandre ressemble à Pascal, alors Alexandre ressemble à Jean<sup>46</sup>. Alexandre veut donc s'affranchir de cette relation redoutable, d'autant plus que l'âge de 46 ans, âge auquel son père est mort, se rapproche. Il a « peur d'hériter de son cancer, de vouloir ratifier ma filiation en me bricolant une maladie semblable à la sienne »<sup>47</sup>.

*Des gens très bien* est publié justement en 2011, quand il a 46 ans. Roman qui a suscité plusieurs critiques, il se veut comme un « acte de renaissance » et un « acte de reconnaissance »<sup>48</sup>, où l'auteur laisse tomber sa masque et règle ses comptes avec sa famille. Au-delà du plan personnel, le livre offre aussi une occasion pour réfléchir sur l'histoire de la collaboration et des Français qui l'ont soutenue.

Pour mieux comprendre cette œuvre, il faut d'abord quelques précisions sur l'événement historique qui a déclenché la réflexion d'Alexandre : la rafle du Vélodrome d'Hiver.

---

<sup>45</sup> *Le Nain Jaune*, p.149

<sup>46</sup> Bacholle-Bošković M., « Des pères et des fils: les récits de filiation d'Eric Fottorino, Alexandre Jardin et Jean-Louis Fournier », dans *The French Review*, Vol. 87, No. 2, December 2013

<sup>47</sup> *Le Zubial*, p.146

<sup>48</sup> Bacholle-Bošković M., « Des pères et des fils: les récits de filiation d'Eric Fottorino, Alexandre Jardin et Jean-Louis Fournier », dans *The French Review*, Vol. 87, No. 2, December 2013



## CHAPITRE 5. LA RAFLE DU VELODROME D'HIVER<sup>1</sup>

En avril 1942 Pierre Laval est rappelé au pouvoir. Nous avons vu que, à partir de ce moment-là, la collaboration française se renforce, tant que, le 22 juin, il fait la célèbre déclaration « Je souhaite la victoire de l'Allemagne parce que, sans elle, le bolchevisme, demain, s'installerait partout. » Dès son installation, le gouvernement de Vichy a adopté des mesures antisémites, comme par exemple les Statuts des Juifs promulgués en 1940 et en 1941 (voir chapitre 1). Au cours de l'année 1942, l'antisémitisme atteint le maximum. René Bousquet, nouveau secrétaire général de la police française, collabore de plus en plus avec des Allemands tels que Carl-Albrecht Oberg, chef suprême de la SS et de la police allemande, et avec Reinhard Heydrich, chef de l'Office central de sécurité du Reich, pour négocier les respectifs pouvoirs et mieux gérer la question juive. En outre, des nouvelles mesures sont décrétées : à partir du 7 juin 1942 tous les Juifs, français et étrangers, doivent porter l'étoile jaune et les femmes doivent faire les courses entre 15 et 16 heures, heures auxquelles la plupart des magasins est fermée. Peu à peu, les Juifs sont interdits de fréquenter les exercices publics, et ils sont relégués aux marges de la société.

Les premières déportations de Juifs commencent en 1941 mais, dès 1942, la logique change : jusqu'à ce moment-là, les camps de concentration servaient pour éloigner physiquement les « indésirables », ensuite ils deviennent fonctionnels à la réalisation de la « solution finale », ou bien l'élimination des Juifs européens élaborée à Wannsee en janvier 1942. Ainsi, le mois de juillet 1942 est tristement célèbre pour la série tragique des rafles massives et systématiques, qui s'insèrent dans ce projet fou.

La rafle du Vélodrome d'Hiver, autrement dite rafle du Vel d'Hiv, fait partie de l'opération « Vent printanier », qui vise à l'extermination des Juifs de l'Europe occidentale. Il s'agit de la plus vaste rafle que Paris ait connue depuis l'arrestation des Templiers et la Saint-Barthélemy. Commencée le jeudi 16 juillet 1942 à 4 heures du matin et terminée le jour suivant, elle conduit à l'arrestation de 13.000 Israélites étrangers environ : le bilan établi par Röthke le 18 juillet parle de 12.884 Juifs, dont

---

<sup>1</sup> Comme il s'agit d'un épisode peu connu, il n'y a pas de chiffres officiels et il est possible de trouver des versions différentes dans des différents documents. Nous avons donc décidé de prendre en considération, dans ce chapitre, les chiffres qui résultent de l'enquête de Lévy et Tillard : Lévy C., Tillard P., *La Grande Rafle du Vel d'Hiv*, éd. Tallandier, 2010, rééd. de 1967 et 1992

3.031 hommes, 5.082 femmes et 4.051 enfants<sup>2</sup>, alors qu'au 20 juillet le résultat total est de 13.152 arrêtés, dont 3.118 hommes, 5.919 femmes et 4.115 enfants<sup>3</sup>. Les hommes et les femmes adultes et les couples sans enfants sont envoyés au camp de Drancy, alors que les familles sont entassées au Vélodrome d'Hiver avant d'être transférées dans les camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande et ensuite déportées. Cette rafle constitue une nouveauté par rapport aux rafles précédentes car les femmes et les enfants aussi sont arrêtés. En outre, les autorités exercent une brutalité sans précédents : les enfants sont emmenés au Vel d'Hiv et dans les camps français avec leur parents, mais dans ces camps ils sont séparés des familles, de sorte qu'ils seront déportés à Auschwitz-Birkenau tout seuls.

Bien qu'elle se déroule à Paris, donc en zone occupée, c'est le gouvernement de Vichy qui, d'accord avec les autorités allemandes, se charge de l'organisation et de l'exécution : cela témoigne la proximité du régime de Pétain aux occupants, et le fait que ces derniers lui accordent un marge d'action en zone occupée aussi. Il s'agit d'une page sombre de l'histoire française, très peu connue : les livres d'histoire ne la mentionnent pas ou, au cas où ils en parlent, ils n'en soulignent pas l'ampleur et la gravité. En outre, il n'y a pas beaucoup de témoignages directs, à cause du petit nombre de survivants et de la difficulté pour eux d'élaborer un trauma pareil. Pour terminer, les responsables de ce massacre ne payent pas. La rafle du Vélodrome d'Hiver reste ainsi un épisode caché, dont les victimes et les survivants n'obtiennent pas de justice, ni sur le plan historique ni sur le plan légal.

## 1. La préparation

La rafle est le résultat d'une négociation entre les Allemands et la police française. Deux officiels allemands, Theodor Dannecker et Heinz Röthke, préparent avec René Bousquet cette arrestation massive. Les Allemands veulent libérer la France des Juifs, mais le gouvernement de Vichy, qui a toujours distingué les Juifs français des Juifs étrangers, pense que la France n'est pas encore suffisamment antisémite pour tolérer la

---

<sup>2</sup> « Lévy C., Tillard P., *La Grande Rafle du Vel d'Hiv*, p.96

<sup>3</sup> Laffitte M., « La rafle du Vélodrome d'hiver, 16-17 juillet 1942 », <http://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/fr/document/la-rafle-du-va-lodrome-da-hiver-16-17-juillet-1942>

Cette précision a été faite car la chiffre de 13.152 arrêtes est celle qui est aujourd'hui prise généralement en considération lorsque la rafle est évoquée.



déportation en masse des Juifs français<sup>4</sup>. Ainsi, le 2 juillet, Bousquet assure la pleine collaboration de la police française, en échange de l'arrestation, dans un premier moment, que des Juifs étrangers de la zone nord et de la zone sud. La rafle du Vel' d'Hiv, donc, ne va concerner que les Juifs étrangers. D'après le fichier contenant les fiches des Juifs habitant la région parisienne, à Paris il y a 27.388 Israélites qui ne sont pas de nationalité française<sup>5</sup>. Par conséquent, les Allemands s'attendent l'arrestation de 28.000 Juifs étrangers environ<sup>6</sup>. Le 4 juillet Dannecker convoque une réunion chez son bureau, avenue Foch 31, à Paris, où il annonce aux officiers allemands et aux fonctionnaires français que l'exécution de la rafle sera confiée entièrement à la police française. Le soir même, Knochen, adjoint d'Oberg, annonce à Laval les décisions prises. Pas seulement Laval les approuve, il propose aussi d'arrêter les enfants mineurs de 16 ans. Comme nous avons vu (voir chapitre 1), les Allemands sont choqués par cette suggestion, et ils demandent le permis à Berlin. En attendant la réponse, Darquier de Pellepoix, chef du Commissariat Général aux Questions Juives, suggère de placer les enfants dans les Maisons d'enfants gérées par l'UGIF, alors que d'autres policiers français sont favorables à la déportation immédiate. Finalement, ils choisissent ne pas séparer les enfants des parents : ils seront ramenés avec eux au Vel d'Hiv et ensuite dans les camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande ; puis les parents seront transférés à Drancy pour être déportés, et les enfants les suivront, si Berlin accepte la proposition de Laval. Malheureusement, le 29 juillet elle est acceptée, donc les plus de 4.000 enfants sont condamnés à la même sorte des parents. Le 7 juillet, au cours de la première réunion préparatoire, les modalités pratiques de la rafle sont expliquées. Initialement prévue pour le 13-14-15 juillet, les français obtiennent de la remettre, car le 14 juillet est la fête nationale de France. Les dates du 16 et 17 juillet sont donc choisies : tout est prêt pour le déclenchement de l'opération.

---

<sup>4</sup> « La rafle » film de Rose Bosch, 2010

<sup>5</sup> Lévy C., Tillard P., *La Grande Rafle du Vel d'Hiv*, p.18

<sup>6</sup> Cette estimation se base sur le nombre de fichiers des Juifs étrangers, mais d'autres sources, comme le film *La rafle*, qui se base sur des documents historiques, définit l'objectif de ces jours à 24.000 arrestations.

## 2. Le Jeudi noir

Jeudi 16 juillet 1942, à 4 heures du matin, 9.000 fonctionnaires, faisant partie de la gendarmerie, de la garde mobile, de la police judiciaire et des renseignements généraux, sont prêts à prélever les Juifs de leurs habitations. 880 équipes d'arrestation sont prévues, auxquelles il faut ajouter les élèves de l'école de police et des renforts dans les arrondissements les plus peuplés. Les consignes sont claires : ils doivent vérifier l'identité des Juifs qu'ils ont mission d'arrêter sans discuter ni les observation qui pourraient être faites ni l'état de santé, emporter les enfants aussi, fermer les compteurs de l'électricité et du gaz, confier les chats et les chiens aux concierges et ordonner aux arrêtés d'emmener des vivres pour deux jours. Au cas où il y ait quelques absent, les policiers doivent rédiger un rapport où il expliquent pourquoi cette personne n'a pas pu être arrêtée.

La préparation de la rafle n'a pas été faite par la police elle seule : de l'aide a été demandée, par exemple, à l'UGIF, où des auxiliaires ont été chargées de trier les fiches des Juifs, ou de fabriquer des étiquettes en carton auxquelles pend une petite ficelle. Bien qu'il y eut un ordre de silence, des informations pénètrent au dehors. Personne ne s'attend ce qui va suivre, mais les activités confiés à l'UGIF paraissent suspectes. Par conséquent, des hommes se cachent, car normalement les rafles concernent les hommes, l'opinion commune étant que les Juifs étaient prélevés pour aller travailler en Allemagne. Les femmes et les enfants ne s'inquiètent pas : qu'est-ce qu'ils vont faire d'eux, qui ne sont pas aptes au travail ? D'autres pensent que les bruits à propos de cette rafle qui se prépare soient faux. Après tout, la France est le pays de la liberté, des droits de l'homme, beaucoup de Juifs de toute Europe se sont réfugiés en France croyant y trouver protection. Cette ingénuité, ils la payent chère : la cruauté des policiers français n'épargne pas femmes, enfants et malades. Tous sont envoyés aux centres primaires organisés dans des commissariats, des écoles, des gymnases, d'où ils seront ensuite triés vers Drancy ou le Vel d'Hiv.

Le Vélodrome d'Hiver se trouvait dans le XV<sup>ème</sup> arrondissement, près de la Tour Eiffel, entre boulevard de Grenelle et rue Nélaton. Normalement utilisé pour des manifestations ludiques, sportives ou politiques, il devient dans ces jours-là un lieu d'entassement de Juifs. Près de 7.000 hommes, femmes et enfants y vivent pendant huit

jours (d'autres documents parlent de 8.160 personnes<sup>7</sup>) mais, le premier jour, les autorités s'en attendent 12.000. La capacité maximale de cette structure est de 15.000 spectateurs. Il est à noter qu'il s'agit de 15.000 *spectateurs*, qui restent assis sur les travées et sur les gradins pour la durée d'un spectacle. 7.000 personnes est moins de la moitié des personnes qui peut contenir ce vélodrome, mais il s'agit de familles qui doivent y passer des jours. Rien n'a été prévu pour eux, ni de la paille, ni de l'eau. De la dizaine de cabinets présents, la moitié a été fermée parce que les fenêtres donnent sur la rue et peuvent permettre des évasions. Les autres fenêtres aussi, elles ont été fermées pour des questions de sécurité. La pelouse et la piste, seul endroits plans, sont interdits aux prisonniers, qui sont ainsi obligés de rester massés sur les gradins. Pendant huit jours, ils vivent dans leurs excréments, sans eau potable, la seule eau qui y arrive étant pompée de la Seine. Des femmes accouchent, des hommes meurent, des enfants contractent des maladies mortelles, plusieurs gens sont tentés par le suicide. Les Quakers, des bénévoles, interviennent, ainsi que la Croix Rouge et l'UGIF, mais les médecins ne peuvent pas décider d'évacuer des malades. La chaleur est suffocante, l'air irrespirable, le bruit empêche aux habitants du quartier de dormir.

La volonté française de collaborer avec les Allemands permet ainsi que la police française organise cette barbarie. Les Juifs entassés au Vel d'Hiv y passent huit jours dans des conditions inhumaines, avant d'être transférés dans le camps de Pithiviers ou Beaune-la-Rolande, d'où ils seront déportés à l'Europe de l'est.

### 3. Quelques chiffres

Il n'est jamais possible de faire une estimation précise des victimes des déportations : il n'existe pas de registres exacts et les responsables ont toujours intérêt à minimiser les chiffres. Nous avons vu (chapitre 1) que Serge Klarsfeld compte à peu près 76.000 Juifs déportés ; Laffitte, qui reporte le même nombre, soutient que 42.000 d'entre eux furent envoyés à l'Europe de l'est dans la seule année 1942.<sup>8</sup> Le dossier de Lévy et Tillard envisage 75.000 victimes : il est donc possible de voir que, en dépit de la

---

<sup>7</sup> Laffitte M., « La rafle du Vélodrome d'hiver, 16-17 juillet 1942 », <http://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/fr/document/la-rafle-du-va-lodrome-da-hiver-16-17-juillet-1942>

<sup>8</sup> Laffitte M., « La rafle du Vélodrome d'hiver, 16-17 juillet 1942 », <http://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/fr/document/la-rafle-du-va-lodrome-da-hiver-16-17-juillet-1942>

manque d'une version unique, les chiffres ne sont pas très différentes les unes des autres. Lévy et Tillard estiment ensuite que, de ces 75.000 déportés Juifs, seulement 3.000 survivent, dont aucun enfant<sup>9</sup>.

En ce qui concerne la rafle du Vélodrome d'Hiver, elle a fait 13.152 victimes, à savoir, en seul deux jours, près du tiers des déportés de l'année 1942. Les évaluations des survivants ne sont pas univoques : le film « La rafle » de Rose Bosch, basé sur des recherches historiques, compte 25 adultes qui rentrent, alors que Lévy et Tillard en tiennent pour une cinquantaine. En tout cas, il s'agit d'un nombre énorme de victimes, des milliers de vies sacrifiées pour la folie nazie soutenue par le collaborationnisme français.

#### **4. Les réactions**

L'objectif prévu pour la rafle du 16 et 17 juillet est de plus de 20.000 arrestations ; le résultat est de près 13.000. Beaucoup de Juifs réussissent donc à s'échapper, grâce au courage de beaucoup de Parisiens qui cachent des Israélites, et des certains policiers qui désobéissent aux consignes en aidant des arrêtés à s'enfuir. Dans ce contexte infernal, il y a donc une part d'humanité. Après la tragédie, la volonté de faire savoir est très forte, mais les témoignages n'arrivent qu'à partir des années 1960.

##### **4.1. La solidarité française**

Le protagoniste du film *Monsieur Batignole* (2002) est Edmond Batignole, un boucher qui, pendant l'occupation allemande, ne se préoccupe que de ses affaires. Désintéressé à la politique et aux injustices perpétrées par les occupants, il représente le Français moyen de l'époque. Avec son beau-fils Pierre-Jean, il fait arrêter les voisins Juifs, les Bernstein, et il obtient leur appartement comme récompense. Un jour, Simon, le fils des Bernstein, qui a réussi à échapper à la déportation, frappe à la porte de sa vieille maison. Il ne trouve pas sa famille, mais Edmond, qui est au milieu d'un banquet avec des fonctionnaires nazis. Dans un premier moment, il ne veut rien savoir de l'enfant, ensuite il accepte de le cacher. Il a peur d'être découvert, mais il continue de le cacher jusqu'à ce que Pierre-Jean ne le découvre. Edmond alors le tue, et il s'enfuit vers

---

<sup>9</sup> Lévy C., Tillard P., *La Grande Rafle du Vel d'Hiv*, p.229

la Suisse avec Simon, en essayant de faire passer deux cousines Juives de l'enfant aussi. Bien que ce film ne concerne pas directement la rafle du Vel d'Hiv, il dénonce l'attitude de la plupart des Français, aveugles face à tout ce qui ne les concerne pas directement. Au même temps, il montre le côté positif du Français, et de l'homme en général, prêt à aider les voisins quand l'occasion se présente.

Cet altruisme est visible aussi dans le film *La rafle* (2010) : des femmes et des enfants français solidarisent avec les Juifs, qui sont interdits de fréquenter les parcs publics, et ils refusent d'y rester si les Juifs ne peuvent pas ; la concierge promet d'avertir les locataires de l'arrivée des policiers ; lors de l'arrestation, une femme cherche à feindre que l'enfant juif des voisins soit le sien, afin de le sauver.

Le dossier de Lévy et Tillard montre aussi l'humanité de certains policiers vers des arrêtés, surtout femmes et enfants, en leur donnant la possibilité de s'enfuir, ou en leur promettant de revenir pour les sauver. De nombreuses initiatives individuelles sont prises et des réseaux sont organisés afin de recueillir, cacher, faire fuir les enfants.

Grâce à la solidarité des Français, plus de 10.000 Juifs peuvent ainsi être sauvés.

#### **4.2. L'opinion publique**

Les Parisiens assistent à la rafle sans pouvoir rien faire. Cependant, les jours suivants, ils veulent témoigner l'histoire et secouer l'opinion publique. La presse collaborationniste, soumise à la censure allemande, n'en peut pas parler de façon objective, et elle les rafles de l'été 1942 en prétendant que les arrêtés étaient des criminels. Quant à la presse de la Résistance, elle en parle en retard et souvent de façon insuffisante. Par contre, l'Église catholique, qui jusqu'à ce moment-là avait été à l'approbation, ne peut pas fermer les yeux face à telle brutalité, et elle unit sa voix à la protestation de l'Église réformée.

En tout cas, après la Libération, la rafle semble tomber dans l'oubli : le Vélodrome d'Hiver devient un centre de rassemblement de suspects de collaboration puis, à partir de 1947, un lieu de concours hippique. En 1948 il accueille un spectacle de patin à glace puis, à partir de 1952, il se tourne en lieu de cirque puis de parades militaires, avant d'être démoli en 1959. Après la guerre, la structure devient à nouveau un endroit ludique, comme si rien ne s'était passé. Quant aux témoignages directs des survivants ou de ceux qui ont réussi à échapper à la rafle ou à s'enfuir du Vélodrome, ils

tardent à paraître : contrairement à l’histoire de la Libération, qui connaît une véritable explosion après la guerre, l’histoire de la déportation fait son chemin plus lentement. C’est en effet plus difficile pour les peu de survivants d’élaborer le trauma. En outre, les documents ne peuvent pas toujours être utilisés par les historiens, car ils sont souvent manipulés ou cachés<sup>10</sup>.

Le silence est rompu par la publication, le 5 mai 1967, de *La Grande Rafle du Vel d’Hiv*, écrit par Claude Lévy et Paul Tillard, d’où sont tirées de nombreuses informations présentes dans ce chapitre. En mélangeant faits historiques et témoignages de survivants, cette œuvre dévoile le collaborationnisme de Vichy et l’ampleur de la responsabilité française. Quelques années plus tard, des films ayant en arrière-plan cet événement voient le jour, comme *Les guichets du Louvre* de Michel Mitrani (1974), tiré d’un livre dont l’auteur, Roger Boussinot, a assisté à la rafle, et *Monsieur Klein* de Joseph Losey (1976), pour lequel le réalisateur a utilisé des figurants qui l’ont vécue. En 1992, le livre de Tillard et Lévy est réédité, mais c’est après le sixième anniversaire de la tragédie qu’une nouvelle floraison de récits de derniers rescapés à la rafle paraît, comme ceux de Gabriel Wachman ou d’Anna Traube. La famille Traube est présente aussi dans le film *La rafle* de Rose Bosch (2010), qui raconte cet événement sur la base de témoignages directs, comme celui de Joseph Weisman, le jeune protagoniste qui réussit à s’évader de Beaune-la-Rolande. Certains personnages du film, comme justement la famille Traube, ou l’infirmière Annette Monod, ont réellement existé. Bien que la version des événements soit de fiction, ce film montre le drame vécu par de milliers de Juifs. En outre, les intermèdes historiques, où des Pétain, Laval, Bousquet, Hitler et des autorités allemandes fictives préparent la rafle, montrent la brutalité et le cynisme des organisateurs, aussi bien que la mesure de la collaboration française.

## 5. Les responsabilités

Les responsables de la rafle du 16 et 17 juillet 1942 ne paient pas, ils ne sont pas jugés pour cet événement. Par ailleurs, au procès de Pétain, l’antisémitisme français est à peine mentionné, de même qu’au procès de Laval. Il faut plus de cinquante ans pour que la culpabilité de la France soit reconnue. La France a, en effet, une certaine

---

<sup>10</sup> Lévy C., Tillard P., *La Grande Rafle du Vel d’Hiv*, p.223

réticence à admettre sa responsabilité. Les premières reconnaissances de la rafle contiennent des informations erronées : la première plaque apposée en 1946 sur la façade du Vélodrome ne mentionne pas le rôle joué par le gouvernement de Vichy ; une autre plaque placée sur le préau d'une école à Saint-Ouen, où plus de 600 habitants ont été rassemblés avant d'être envoyés au Vel d'Hiv, ne précise pas que ces arrêtés étaient des Juifs et affirme que les responsables étaient les troupes allemandes d'arrestation. À l'occasion du vingtième anniversaire de la rafle, en 1962, une cérémonie commémorative au Mémorial du Martyr juif inconnu a lieu. En tout cas, la France semble ne pas se rendre compte de la culpabilité du gouvernement de Vichy : en 1972, le président de la République Georges Pompidou gracie le chef milicien Touvier et, en 1978, le président Valéry Giscard d'Estaing fait déposer des fleurs sur la tombe du maréchal Pétain. En 1986, la plaque de 1946 est remplacée par une autre plaque mentionnant le nombre de Juifs internés au Vel d'Hiv et le rôle joué par la police du gouvernement de Vichy ; elle est posée sur le mur d'un jardinet jouxtant les nouveaux bâtiments qui se trouvent à la place de l'ancienne structure. En 1992, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la rafle, le président de la République François Mitterrand assiste aux cérémonies commémoratives et dépose une gerbe devant cette plaque. Cependant, il refuse d'admettre les responsabilités françaises. Son attitude est suspecte : pas seulement à Vichy il était ami de René Bousquet, chaque année il dépose aussi une gerbe présidentielle sur la tombe du maréchal Pétain, transformant en rituel ce que les autres présidents faisaient une seule fois au cours de leur mandat. Pour faire taire les polémiques, en 1993 il proclame chaque dimanche qui coïnciderait avec le 16 juillet ou qui le suivrait « Journée nationale commémorative des persécutions racistes et antisémites commises sous l'autorité de fait dite « Gouvernement de l'État français » (1940-1944) ». En outre, il fait édifier un monument commémoratif à place des Martyrs juifs du Vélodrome d'Hiver. Les choses changent sensiblement à partir de 1995, quand le président de la République Jacques Chirac reconnaît la responsabilité de la France :

« Il y a cinquante-trois ans, le 16 juillet 1942, 450 policiers et gendarmes français, sous l'autorité de leurs chefs, répondaient aux exigences des nazis. [...] La France, patrie des Lumières et des Droits de l'Homme, terre d'accueil et d'asile, la France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable. Manquant à sa parole, elle livrait ses protégés à leurs bourreaux. [...] »<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> Discours du président Jacques Chirac, 16 juillet 1995, <http://www.lefigaro.fr/politique/le-scan/2014/03/27/25001-20140327ARTFIG00092-le-discours-de-jacques-chirac-au-vel-d-hiv-en-1995.php>

Par contre, en 2002, il supprime la journée nationale commémorative établie par Mitterrand, mais il la substitue par la « Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux « Justes de France ». Chirac rompt donc avec la tradition de l'après-guerre d'utiliser la périphrase « autorité de fait dite « gouvernement de l'État français » »<sup>12</sup> et il admet la responsabilité de la France.

Cette responsabilité est remarquée par le président François Hollande aussi dans le discours du 22 juillet 2012 : il souligne la participation de la police et de la gendarmerie française, la totale absence de soldats allemands, et le fait que « ce crime fut commis en France, par la France »<sup>13</sup>. La France, terre de liberté et d'égalité de droits, a perpétré un crime pareil. Le grand pays de la Révolution, la Ville Lumière qui, en 1791, pour la première fois en Europe, avait concédé aux Juifs le statut de citoyens, n'a pas été à même de les protéger. Elle a déçu tous ceux qui s'y sont réfugiés, en croyant se sauver.

Finalement, des présidents de la République admettent la culpabilité de la France. En tout cas, *la France* est un appareil, mais cet appareil est composé de personnes. Implicitement, la faute semble être à tous ceux qui dirigeaient la machine d'État à l'époque : pas de doute, donc, sur la responsabilité de figures comme Pétain et Laval. Mais quoi dire sur les éminences grises ? Quel est le rôle de ceux que l'histoire officielle ne mentionne pas, mais qui travaillaient pour le gouvernement, à l'abri de la lumière ? Bref, quel est le rôle de Jean Jardin ? Qu'est-ce qu'il savait des rafles, et de la sorte des Juifs arrêtés ?

---

<sup>12</sup> Wieder T., « Vel d'Hiv : Hollande réaffirme le rôle de la France », dans *Le Monde.fr*, 23.07.2012, [http://www.lemonde.fr/politique/article/2012/07/23/vel-d-hiv-m-hollande-reaffirme-le-role-de-la-france\\_1736986\\_823448.html](http://www.lemonde.fr/politique/article/2012/07/23/vel-d-hiv-m-hollande-reaffirme-le-role-de-la-france_1736986_823448.html)

<sup>13</sup> Discours du président François Hollande, 22 juillet 2012, <http://www.elysee.fr/declarations/article/discours-du-president-de-la-republique-a-l-occasion-du-70eme-anniversaire-de-la-rafle-du-vel-d-hiv/>



## CHAPITRE 6. LA PRISE DE CONSCIENCE D'ALEXANDRE JARDIN

Bien qu'il s'agit d'une famille bizarre, Alexandre en a toujours subi la fascination. Nous avons appris de son rapport contradictoire avec son père Pascal, auquel il ressemble mais duquel il s'est affranchi, et de la séduction vers sa famille. Il adore son grand-père Jean, mais il a un passé sombre. Alexandre semble ne pas y prêter attention, d'autant plus que ses premiers livres sont des romans au sujet fictif. En fait, il ne cesse jamais de mener des recherches sur son grand-père : depuis sa mort, la découverte du passé de son grand-père et son rôle dans la Shoah l'obsède et, tandis que pendant le jour il écrit des romans légers, la nuit, à l'insu de tout le monde, il cherche des informations sur lui. Finalement, il est possible de trouver mention de Jean dans *Le Roman des Jardin*. Même si le poids de son passé est obscuré par la gaieté du roman, de façon que sa culpabilité résulte atténuée, Alexandre montre ici une première prise de conscience. En tout cas, la tournant arrive en 2011, par la publication de *Des gens très bien*, qui représente la reconnaissance de la responsabilité de Jean et le point de départ de la deuxième moitié de sa vie. L'axe d'analyse sur lequel tourne la réflexion d'Alexandre est la rafle du Vel d'Hiv : ce qui le choque le plus est la mort des 4.000 enfants juifs. Pas seulement il s'interroge sur le passé de son père, l'œuvre a aussi le but de faire raisonner sur la culpabilité de la France, ou mieux, des Français. Le titre du livre est en effet ironique : il peut être rapporté à la famille Jardin, qui a l'habitude d'exhiber pour cacher et qui paraît donc une famille de « gens très bien », mais il peut être également référé au peuple français, qui a permis l'instauration et la survivance du régime de Vichy.

### 1. *Des gens très bien* : le « journal de bord de ma lucidité »

*Des gens très bien* paraît en 2011, quand Alexandre a 46 ans. C'est un âge fatal : son père est mort à cet âge-là. Dans *Le Zubial*, Alexandre déclare que, depuis son décès, il a réglé sa vie comme s'il devait lui aussi mourir à 46 ans. Au fur et à mesure que cet âge s'approche, il a « peur d'hériter de son cancer, de vouloir ratifier ma filiation en me bricolant une maladie semblable à la sienne » <sup>1</sup>. Quel est le cancer duquel il parle, la

---

<sup>1</sup> *Le Zubial*, p.146

maladie qu'il a peur de contracter ? Il « inventait chaque instant comme s'il devait être le dernier »<sup>2</sup>, il embellissait le réel pour le rendre plus agréable. Alexandre a failli suivre ses traces : il a commencé sa carrière d'écrivain en publiant des romans frivoles, puis il a parlé de sa famille de façon gaie, en portant sa propre vérité que, nous l'avons vu, ne correspond pas toujours à la réalité. Mais *Des gens très bien* représente le tournant de sa vie : il veut rompre avec l'hérédité laissée par son père, « détricoter l'illusion littéraire qu'il confectionna pour se protéger – et nous soulager – d'une réalité irrespirable »<sup>3</sup>. Cela implique le dévoilement d'un passé familial dont personne a eu le courage de parler. *Le Roman des Jardin* mentionne le passé vichyste de Jean, mais la gaieté du roman empêche une réflexion approfondie sur son rôle et sa responsabilité. Par contre, *Des gens très bien* fait connaître, sans censures, un des épisodes les plus honteux de l'histoire de France, la rafle du Vel d'Hiv, et la mesure de la responsabilité de Jean Jardin, qui à l'époque était chef de cabinet de Pierre Laval, mais de la France aussi.

Le geste d'Alexandre, à savoir la publication de ce livre, constitue-t-il un acte de trahison vers sa famille ? La réponse paraît être positive, pour deux raisons. En premier lieu, il faut considérer le refus de Jean Jardin d'écrire ses propres mémoires et sa mauvaise réaction face à la publication de *La Guerre à neuf ans*. Avait-il quelque chose à cacher ? Était-il tout simplement un homme réservé ? La raison est tout à présent inconnue, mais le point central est qu'il ne voulait pas faire parler de soi. En deuxième lieu, en dévoilant l'implication de son grand-père dans la rafle du Vel d'Hiv, il souille un nom de famille que tout le monde tenait pour respectable.

D'ailleurs, sa famille ne réagit pas bien : son cousin Stéphane s'était lancé contre lui à la suite de *Le Roman des Jardin* et c'est encore lui qui, avec son père Gabriel, critique Alexandre pour la publication de *Des gens très bien*. Dans un entretien accordée à radio Europe 1, ils considèrent ce livre inadmissible, dans la mesure où Alexandre assume la culpabilité de Jean à priori. Il ne l'a vu que quatre ou cinq fois pendant sa vie et il n'avait que onze ans à la mort de son grand-père, donc il ne peut pas bien le connaître. La famille a toujours su que Jean était le chef de cabinet de Pierre Laval en 1942-1943, mais il donnait des explications à qui le souhaitaient. Rien d'étonnant, donc, pour Gabriel et Stéphane. Ils n'admettent pas la conduite d'Alexandre ; Stéphane arrive à affirmer qu'il fait intervenir des personnages de fiction – comme Zac – pour leur faire

---

<sup>2</sup> *Le Zubial*, p.146

<sup>3</sup> Jardin A., *Des gens très bien*, éd. Grasset, 2010, p.29

prononcer des phrases très fortes et qu'il raconte des choses qui sont historiquement fausses, par exemple l'endroit où se trouvait le bureau de Jean<sup>4</sup>. Bref, l'oncle et le cousin lui reprochent d'avoir condamné Jean sans le connaître et sans lui donner la possibilité de se défendre – ce qui est d'ailleurs impossible – et ils affirment qu'il est un personnage qui aime faire parler de soi.

Le livre a l'effet d'une bombe, la presse en parle mais pas de façon univoque. Un article du quotidien *Le Monde* est peu indulgent vers Alexandre, en affirmant que sa quête de vérité se révèle « maladroite et naïve » : il se transforme en procureur, décidé à montrer la culpabilité de son grand-père à tout prix, et il arrive jusqu'à faire des jugements anachroniques. La génération de la guerre ne devrait pas être soumise à un procès perpétuel, car une excessive attention du passé empêche de se concentrer sur le présent et sur l'avenir.<sup>5</sup> Moins critiques sont *L'Express* et *Le Point* : le premier juge le romancier excessif, comme d'habitude, et le roman dérangent, mais la recension de Véronique Poirson acquitte l'auteur car « écrire rend le droit au chagrin, même si on est du mauvais côté »<sup>6 7</sup>. Un article de *Le Point* reconnaît que les affirmations d'Alexandre ne sont soutenues par aucun document, mais il semble partager le point de Pierre Assouline, selon lequel un romancier, à la différence d'un historien, peut se permettre des visions. Par ailleurs, en absence de documents, il n'est pas possible prouver la culpabilité de Jean mais son innocence non plus, tant qu'il affirme : « Qu'on me prouve qu'il puisse avoir été le directeur du cabinet de Pierre Laval sans avoir rien su »<sup>8</sup>.

Cependant, nous ne sommes pas intéressés ici aux polémiques déclenchées par la parution de ce livre : ce qui est pertinent ici est l'importance de cette œuvre pour l'auteur, le rôle qu'elle a eu pour l'aider à se libérer de son passé et à mieux vivre la deuxième moitié de sa vie.

---

<sup>4</sup> Entretien à Gabriel et Stéphane Jardin, <http://www.europe1.fr/livres/une-demarche-odieuse-et-detestable-369293>

<sup>5</sup> Rousseau C., « Des gens très bien » d'Alexandre Jardin : le roman noir des Jardin », dans *Le Monde.fr*, 06.11.2011, [http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/01/06/des-gens-tres-bien-d-alexandre-jardin\\_1461623\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/01/06/des-gens-tres-bien-d-alexandre-jardin_1461623_3260.html)

<sup>6</sup> Payot M., « Alexandre Jardin face au fantôme de Vichy », dans *L'Express.fr*, 07.11.2011, [http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien\\_950077.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien_950077.html)

<sup>7</sup> Poirson V., « Des gens très bien : « Compassion et agacement mêlés » », dans *L'Express.fr*, 27.04.2011, [http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien-compassion-et-agacement-meles\\_986069.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien-compassion-et-agacement-meles_986069.html)

<sup>8</sup> Lanez E., « Jean Jardin, un grand-père indigne », dans *Le Point.fr*, 06.01.2011, [http://www.lepoint.fr/societe/jean-jardin-un-grand-pere-indigne-06-01-2011-1283167\\_23.php](http://www.lepoint.fr/societe/jean-jardin-un-grand-pere-indigne-06-01-2011-1283167_23.php)

### 1.1. La découverte du passé de Jean Jardin

Jean Jardin est un grand-père très aimé par ses grands-fils, il est pour eux une figure paternelle : pas seulement, à sa mort, sa petite-fille Nathalie affirme que c'est son vrai père qui vient de mourir, mais Alexandre même soutient avoir écrit *Le Zubial* pour donner à Pascal une consistance paternelle, car il a toujours été plus fils que père. Alexandre se sent également « fils petit » de Jean, plus que « petit-fils » et il remarque en avoir hérité les caractéristiques et les ambitions politiques : comme Jean, il s'est inscrit à Sciences Politiques plein de rêves, en songeant devenir quelqu'un d'important, un homme apte à trouver la solution aux problèmes, un homme qui croit nécessaire d'assumer le réel<sup>9</sup> <sup>10</sup>. Au début, donc, Alexandre admire son grand-père. Les choses changent quand son ami Zac lui ouvre les yeux. Zac, dont la mère est Allemande et le père Juif, est chargé de ramener Alexandre à la réalité. C'est le même rôle que couvrait Zouzou dans *Le Roman des Jardin* : ce n'est pas un cas, donc, que les chapitres qui reportent les dialogues entre Alexandre et Zac portent le titre « Zac m'a dit », tout comme les chapitres du *Roman des Jardin* décrivant les conversations entre Alexandre et Zouzou s'appelaient « Zouzou m'a dit ». Stéphane Jardin, cousin d'Alexandre, dans l'entretien à radio Europe 1 dont nous avons parlé ci-dessus, met en question l'existence de Zac, en affirmant qu'il s'agit d'un personnage fictif. À mon avis, le problème de la réalité ou pas de ce jeune homme n'est pas central : il représente tout simplement la conscience d'Alexandre, la voix de la vérité qui cherche à s'imposer sur la partie qui veut justifier le Nain Jaune et le voir comme un homme bien. Dans un premier moment, Alexandre essaie donc de défendre son grand-père : quand Zac observe que le 16 et le 17 juillet 1942, lors de la rafle du Vel d'Hiv, Jean Jardin était le chef de cabinet de Pierre Laval, ce qui implique la connaissance des événements de ces jours-là, Alexandre oppose que son grand-père ne savait rien. Même s'il était conscient de travailler pour un gouvernement collaborationniste, Alexandre présume qu'il ne l'a pas fait pour sauver la France, car il craignait que, au cas où Vichy refusait de collaborer, il pouvait être substitué par un Gauleiter tel que Déat ou Doriot. Encore une fois, Zac démonte l'hypothèse de son ami. Ce dernier cherche encore à montrer l'innocence du

---

<sup>9</sup> *Des gens très bien*, p.174-175

<sup>10</sup> Nous verrons plus avant que sa vraie ambition était de devenir président de la République pour réparer les erreurs de son aïeul. En s'inscrivant à Sciences Politiques, il suit donc ses traces en ce qui concerne la forme, pas le contenu : Jean est entré dans l'arène du pouvoir en travaillant pour des « gens pas bien », Alexandre veut le faire pour être au service du bien.

Nain Jaune, en soutenant que Laval s'était opposé à l'étoile jaune, mais Zac réplique qu'il l'avait fait pour ne pas troubler l'opinion publique<sup>11</sup>. Alexandre cherche enfin de montrer l'honnêteté de son grand-père en remarquant sa fidélité à Pierre Laval, ou le fait que, quand il a quitté son poste d'ambassadeur à Berne, il a livré tous les fonds secrets. Cependant, Zac est ferme : il soutient que Jean Jardin s'est déguisé en homme bien car, « pour préserver l'estime de soi, l'homme peut se raconter n'importe quoi »<sup>12</sup>, mais qu'en réalité il était complice des crimes commis par le gouvernement de Vichy. Lentement, Alexandre prend donc conscience de la responsabilité de son aïeul dans le régime et en particulier dans la rafle du Vel d'Hiv.

## 1.2. La responsabilité de Jean Jardin à Vichy

Alexandre s'interroge sur la responsabilité de Jean Jardin dans la rafle du Vel d'Hiv, mais il n'est pas le seul : *Des gens très bien* déclenche en effet une série de polémiques, notamment sur l'antisémitisme et sur le rôle de Jean Jardin à Vichy. Les questions fondamentales ici sont donc : était-il au courant des rafles et des déportations ? Qu'est-ce qu'il savait de la rafle du Vel d'Hiv ? Connaisait-il le sort des déportés ?

Jean-Pierre Azéma admet qu'aucun document sur la rafle du 16 et 17 juillet ne contient le nom de Jean Jardin : il n'est pas possible donc d'affirmer sur la base des archives qu'il était au courant de son déroulement. Cependant, il est improbable, pour ne pas dire impossible, que le chef du cabinet de Pierre Laval, son bras droit, son conseiller le plus fidèle, n'était pas informé sur les phases de préparation et sur la suite<sup>13</sup>.

L'historien Laurent Joly concorde sur la connaissance des faits de la part de Jean Jardin, mais il le voit comme un personnage égocentrique, qui ne se préoccupe pas de ce qui ne le touche pas directement : il aurait donc accepté la justification donnée par Pierre Laval, celle de l'arrestation des Juifs apatrides pour sauver les Juifs français<sup>14</sup>.

---

<sup>11</sup> *Des gens très bien*, p.66-74

<sup>12</sup> *Des gens très bien*, p.88

<sup>13</sup> Hecht E., « Jean-Pierre Azéma : à Vichy, les cabinets ministériels avaient un rôle majeur », dans *L'Express.fr*, 07.01.2011, [http://www.lexpress.fr/culture/livre/jean-pierre-azema-a-vichy-les-cabinets-ministeriels-avaient-un-role-majeur\\_950084.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/jean-pierre-azema-a-vichy-les-cabinets-ministeriels-avaient-un-role-majeur_950084.html)

<sup>14</sup> Joly L., « Jean Jardin n'a pas réfléchi... », dans *Le Nouvel Observateur*, 06.01.2011, <http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20110106.OBS5805/par-laurent-joly-jean-jardin-n-a-pas-reflechi.html>

Après tout, Jean Jardin a toujours voulu sauvegarder les intérêts de la France. L'historien Serge Klarsfeld aussi, il pense que Jean Jardin était au courant de la rafle et qu'il savait également la destination et le sort des Juifs, mais il n'avait pas de pouvoir décisionnel : s'il avait participé de façon directe, son nom figurerait dans les archives, mais en tout cas il n'est pas considéré un personnage si influent pour pouvoir décider<sup>15</sup>. De même, Yves Pourcher soutient que les choix étaient faits par les Allemands et que Laval et Jardin n'étaient que des marionnettes<sup>16</sup>.

Les historiens paraissent donc être d'accord : Jean Jardin connaissait ce qu'attendait les Juifs, mais il n'était pas directement responsable. Il n'est donc pas responsable politiquement. Pourtant, pour Alexandre, qui n'est pas un historien, c'est la responsabilité morale qui compte. Pierre Assouline et Pascal Jardin ont été trop indulgents, ils ont rappelé la meilleure partie de son grand-père, mais en fait il a véritablement participé à l'Holocauste<sup>17</sup>.

### **1.3. Une complicité de masse**

D'après Alexandre Jardin, Jean a donc une responsabilité morale : bien qu'il prétendît de ne pas connaître la destination des trains des Juifs arrêtés, malgré l'absence d'un antisémitisme manifeste, Alexandre est convaincu qu'il savait tout. Après tout, le directeur de cabinet de Pierre Laval était « son double. Ses yeux, son flair, sa bouche, sa main. Pour ne pas dire : sa conscience »<sup>18</sup>. Le secrétaire général à la Présidence du Conseil était Jacques Guérard mais, comme il était trop lié à l'administration, et Laval se méfiait de ce genre de collaborateurs, il faisait confiance à Jean Jardin. C'était donc Jean Jardin qui accordait les audiences avec Laval, c'est lui qui dirige les rapports avec les préfets et les services de renseignement ; le chef du gouvernement avait tellement de confiance en lui qu'il lui a délégué la gestion des fonds secrets sans demander des comptes. Jean était chargé également de trier la poste de Laval et de soumettre à sa signature les actes

---

<sup>15</sup> Klarsfeld S., « Jean Jardin n'était pas si influent... », dans *Le Nouvel Observateur*, 06.01.2011, <http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20110106.OBS5812/par-serge-klarsfeld-jean-jardin-n-etait-pas-si-influent.html>

<sup>16</sup> Pourcher Y., « Jean Jardin était une marionnette », dans *Le Nouvel Observateur*, 06.01.2011, <http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20110106.OBS5807/par-yves-pourcher-jean-jardin-etait-une-marionnette.html>

<sup>17</sup> Roussel E., « Alexandre Jardin: « Famille, je te hais ! » », dans *Le Figaro.fr*, 06.01.2011 <http://www.lefigaro.fr/livres/2011/01/06/03005-20110106ARTFIG00515-alexandre-jardin-famille-je-te-hais.php>

<sup>18</sup> *Des gens très bien*, p.11

du gouvernement : impossible, donc, que les lois anti-juives n'aient pas été déposées sur son bureau, et qu'il ne les connût pas. Il devait donc connaître aussi les événements du 16 et 17 juillet 1942. D'après Alexandre, il aurait dû au moins démissionner. Pourquoi il ne l'a pas fait ? « Sans doute – aussi révoltant cela puisse-t-il paraître – parce qu'il crut faire le bien, selon son code éthique aussi rigoureux qu'éloigné du nôtre »<sup>19</sup>.

Le petit-fils est assez dur à l'égard de son grand-père, mais la recherche de la culpabilité de Jean ne peut pas déformer l'histoire. Aujourd'hui nous connaissons la rafle du Vel d'Hiv, mais à l'époque elle n'était pas aussi importante, d'autant plus que Jean ne l'avait pas notée sur son agenda. Pierre Assouline non plus, il n'en parle pas dans la biographie de Jean Jardin, car il l'aurait considéré comme un anachronisme : à cette époque là, Jean Jardin, comme tous les Français, était concerné par la question alimentaire et par le problème des prisonniers de guerre. Loin d'assumer une vision en blanc et noir, où il y a les Juifs d'un côté et les collaborateurs de l'autre, il faut considérer le rôle du peuple français aussi.

Le régime de Vichy se base sur l'adhésion des Français ; par ailleurs, Laval cherche toujours à ne pas troubler l'opinion publique : la proposition de faire déporter les enfants aussi, lors de la rafle du Vel d'Hiv, répond à la nécessité de ne pas bouleverser les Français par la séparation des enfants des parents. La collaboration n'est donc pas limitée au niveau politique, c'est une affaire d'État. Le régime se sert des hautes valeurs morales des gens très bien pour poursuivre ses actions reprochables comme l'antisémitisme d'État. Alexandre arrive en effet à affirmer : « L'exceptionnel, dans le crime de masse, suppose le renfort de la normalité. [...] La criminalité de masse reste par définition le fait d'hommes éminemment *moraux*. Pour tuer beaucoup et discriminer sans remords, il faut une éthique »<sup>20</sup>.

Le contexte historique est expliqué par la grand-mère maternelle de Zac aussi. Zac, dont l'ascendance maternelle est allemande, n'a jamais avoué que cette femme était une nazie convaincue. Elle définit Jean comme « un homme de grande virilité morale »<sup>21</sup>, à admirer car il a transformé sa foi politique en protection pour les autres : il n'a pas quitté Vichy, il n'a jamais fait son propre intérêt. Quant à l'antisémitisme, il ne concernait ni le Nain Jaune ni la grand-mère de Zac. C'était en effet un valeur promu

---

<sup>19</sup> *Des gens très bien*, p.22

<sup>20</sup> *Des gens très bien*, p.25

<sup>21</sup> *Des gens très bien*, p.234

par le nazisme, qui voyait dans le Juif un obstacle pour la grandeur de l'Allemagne et un sympathisant communiste lié avec les Russes. Le nazisme avait du pouvoir à l'époque, Hitler était vu comme un héros qui promettait donner une nouvelle splendeur à une nation dévastée. Les raisons qui poussent les gens à suivre une telle figure mériteraient une analyse historique et psychologique plus approfondie, mais qui ne serait pas pertinente ici. Ici, il est suffisant de souligner que la grand-mère de Zac est encore convaincue d'avoir agi pour un idéal, et elle montre de ne pas être repentie.

Le Nain Jaune, était-t-il donc antisémite ou pas ? L'antisémitisme, à cette époque-là, n'était pas limité à la France. Aux États-Unis aussi, les Juifs étaient mal vus, tant que la politique d'immigration de Roosevelt se préoccupait de tenir ces indésirables en dehors des confins nationaux. Comme il s'agissait d'un phénomène international, il devait au moins nourrir quelques antipathies vers les Israélites. Alexandre affirme en effet : « Inséré dans un monde globalement antisémite, le Nain Jaune en partageait l'esprit ; et eût même jugé malséant de s'indigner trop véhémentement du sort que sa police réservait aux enfants d'Israël »<sup>22</sup>. Il ne les détestait pas, mais il ne les aimait non plus : favorable à les distinguer des Français, il n'avait pas de problèmes à les éloigner, d'autant plus que les Allemands remboursaient à la SNCF le coût du voyage jusqu'à la frontière allemande. Comme tout le monde, il les considérait une présence menaçante ; cette méfiance ne cesse pas après la guerre, car il désapprouve la fille Juive qui a une relation avec son fils Simon, même s'il ne la méprise pas publiquement. Quant aux Juifs ses amis, ils ne ressemblaient pas guère à la représentation stéréotypée du Juif, ils étaient des gens cultivées.

Il ne s'agit donc pas d'un valeur qu'il épousait car il y croyait profondément. Il semble partager le préjugé vers les Juifs, considérés comme dangereux pour l'économie, mais il ne les détestait pas en tant que catégorie : plus que l'appartenance à la catégorie « Juif », il jugeait la personne. Quant au sort des Juifs déportés, Jean paraît en être indifférent. Il suivait en effet la ligne du gouvernement de Vichy, qui ne se préoccupait pas de leur destin car il avait des exigences plus urgentes – c'est Jean même qui, nous le verrons plus avant, l'explique à Alexandre dans leur dialogue imaginaire.

Jean ne serait pas donc le seul méchant, la collaboration étant une machine complexe soutenue par la nation entière. Et pourtant, le rôle des Français et le contexte

---

<sup>22</sup> *Des gens très bien*, p.134



historique ne doivent pas soulever le Nain Jaune de sa culpabilité morale. Bien que le événement du passé ne puissent pas être jugés avec le regard d'aujourd'hui, car il y des variables psychologiques et sociales qu'il est impossible de comprendre si ces événements n'ont pas été vécus en première personne, morale et histoire doivent être séparées à un certain moment : la solidarité des Français n'a peut-être pas sauvé plus de 10.000 Juifs de la rafle, et beaucoup d'autres des persécutions ?

## 2. La renaissance

Assumer le passé n'est pas facile pour Alexandre qui, enfant, admirait son père. Mais la rafle du Vélodrome d'Hiver, le fait que, pendant ces jours-là, son grand-père était encore directeur de cabinet de Pierre Laval, le poussent à réfléchir. Le silence gardé sur la question, surtout sur le destin des 4.000 enfants, indigné Alexandre : son grand-père, et par extension la France, ont permis la perpétration d'un tel crime ; sa famille a toujours tu sur le passé du Nain Jaune, et la France n'a jamais questionné publiquement la collaboration jusqu'aux années 1990. En fait, la parution de *Le Nain Jaune* en 1978 connaît un véritable succès. Ici, Pascal met l'accent sur l'amour filial, en omettant les particuliers du passé vichyste de son père. Alexandre affirme que les français aiment cette « littérature absolvante » : il semble qu'à Vichy rien de terrible ne se soit passé, et la génération de leur parents en sort innocente, car ils l'identifient avec Pascal<sup>23</sup>. Maintenant, à la lumière de la connaissance des événements, il veut rompre ce silence, il veut reconstruire ce passé qu'il n'a pas vécu directement, mais qui conditionne son identité individuelle et familiale. Claire Gorrara reconnaît dans *Des gens très bien* les traits du *postmemory*, défini par Marianne Hirsch comme « la mémoire de ceux qui ont grandi à l'ombre d'un passé qui n'est pas le leur ». Il s'agit donc de la deuxième ou troisième génération, qui n'a pas vu le passé des parents auquel elle est quand-même liée. Pour recomposer ce passé, ces générations, faute de documents ou de témoignages, recourent souvent à l'imagination<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> *Des gens très bien*, p.38-39

<sup>24</sup> Gorrara C., « Le passé recomposé : mémoire et *postmemory* dans *Des gens très bien* d'Alexandre Jardin », dans *Mémoires occupées : fictions françaises et Seconde Guerre Mondiale*, ed. Presses Sorbonne Nouvelle

C'est grâce à l'imagination qu'Alexandre peut reconstruire les événements et accepter son passé. À la fin du livre, il se figure rencontrer le Nain Jaune le soir du 16 juillet 1942 dans son bureau, à l'hôtel du Parc. Alexandre prie son grand-père d'appeler Bousquet et d'arrêter la continuation de la rafle : s'il ne le fait pas, en futur ses descendants auront honte de porter le nom Jardin. Cependant, Jean refuse : il sauverait l'honneur, pas la nation. Face à l'insistance d'Alexandre, qui sait que les Juifs en Pologne vont mourir, Jean est inflexible. Les Français, en effet, n'ont pas de liberté d'action, et, plus qu'à la sorte des Juifs, ils se préoccupent des prisonniers français à Berlin. En outre, Jean argumente que le pays doit se soumettre à la volonté allemande pour continuer sa vie. Il doit accepter cette situation, il ne peut pas se défilier : « Le courage, c'est de rester et de sauver ce qui peut l'être »<sup>25</sup>. Le dialogue poursuit dans la voiture du Nain Jaune : cette soirée-là, il a un dîner avec le dr. Rahn à Charmeil. Alexandre n'obtient rien mais, dans la résidence de Charmeil, il rencontre son père Pascal, âgé de neuf ans. le livre se conclut sur une prophétie :

« Plus tard, tu ne pourras pas vivre avec le secret des Jardin. Il te tuera. Tu feras un livre pour le camoufler. Au même âge que toi, j'en ferai un pour l'exposer. Et je vivrai la deuxième partie de ta vie... la mienne. En essayant d'aimer Jean, un jour. »<sup>26</sup>

Le livre de Pascal auquel Alexandre se réfère est *Le Nain Jaune*, qui en effet cache le vrai passé de Jean. A l'âge de quarante-quatre ans, au fur et à mesure que l'âge fatale des quarante-six s'approche, Alexandre se rend à l'idée « qu'il me faudrait naître, me désenvouter de nos fidélités, briser nos allégeances claniques. Enfin. »<sup>27</sup>. Il pourrait continuer à justifier son grand-père, à se faire des illusions sur lui, mais il renoncerait à son honnêteté, à la partie meilleure de soi. Ce qui, après la découverte de l'horreur des camps de concentration, auquel Vichy a contribué, n'est plus possible. Car, « si nous ne sommes pas coupables des actes de nos pères et grands-pères, [...] nous restons responsables de notre regard »<sup>28</sup>.

*Des gens très bien* représente donc un acte de renaissance, mais aussi de reconnaissance du passé familial<sup>29</sup>. D'un côté, la cécité de Pascal face à l'histoire de Jean est pardonnée car cette cécité est indépendante de sa volonté, en effet il admet : « Il

---

<sup>25</sup> *Des gens très bien*, p.282

<sup>26</sup> *Des gens très bien*, p.295

<sup>27</sup> *Des gens très bien*, p.270

<sup>28</sup> *Des gens très bien*, p.29

<sup>29</sup> Bacholle-Bošković M., « Des pères et des fils: les récits de filiation d'Eric Fottorino, Alexandre Jardin et Jean-Louis Fournier », dans *The French Review*, Vol. 87, No. 2, December 2013

faut dire que mon père n'appartenait qu'à ses songes, et qu'il ne sût jamais se mélanger au réel »<sup>30</sup>. De l'autre côté, il s'éloigne de son grand-père en affirmant : « Je signe ces pages comme on refuse un héritage devant notaire. Pour sectionner une filiation après l'avoir reconnue »<sup>31</sup>.

Il tient son grand-père pour responsable moral de ce qui c'est passé à Paris le 16 et 17 juillet 1942 ; il ne comprend pas les raisons de sa complaisance, mais il ne peut rien faire : ce qui est fait est fait, il ne peut pas changer le passé. Tout ce qu'il peut faire c'est de montrer l'histoire de sa famille et de la collaboration de la France de façon critique, afin que tout le monde puisse connaître. En outre, dans l'espoir de réparer le passé, ou au moins éviter qu'il se répète, il poursuit l'engagement social commencé en 1999.

### 3. L'engagement politique et social

« Cette culpabilité de petit-fils de vichyste, je n'ai pas cessé de la porter ; elle est sans doute la cause directe de tous mes engagements associatifs actuels, publics et invisibles. Activités hélas rédemptoires... Comme si je devais quelque chose au genre humain, m'acquitter d'une dette immense contractée au-dessus de moi. »<sup>32</sup>

Tout au long de sa vie, Alexandre n'a jamais arrêté de mener des recherches sur son grand-père, même si personne ne le savait car il écrivait des romans légers. Les mots ci-dessus se trouvent dans *Le Roman des Jardin* ; il sent donc la culpabilité de Jean avant la publication de *Des gens très bien*. Il a l'impression de devoir agir pour réhabiliter son passé familial et son nom. Cette volonté se manifeste encore plus tôt, quand il n'a que dix-sept ans. Il souhaite en effet poursuivre l'engagement du grand-père de sa mère, Philippe Landrieu. Landrieu était l'administrateur de *L'Humanité*, journal fondé par Jean Jaurès, auquel le liait aussi un rapport d'amitié. Curieux héritage, celui d'Alexandre : se mêlent, dans son sang, le socialisme français et la collaboration de Vichy. Après son bac, il se rend chez Soko, l'ancien ami de Jean, pour lui demander un conseil : il veut devenir président de la République, afin de « réparer Vichy, désouiller mon nom et écouter Jaurès »<sup>33</sup>. Soko lui suggère une école de renseignements, la meilleure vie pour apprendre beaucoup de choses utiles en temps de crise. Cependant, Alexandre

---

<sup>30</sup> *Des gens très bien*, p.53

<sup>31</sup> *Des gens très bien*, p.176

<sup>32</sup> *Le Roman des Jardin*, p.183

<sup>33</sup> *Le Roman des Jardin*, p.189

ne l'écoute pas, car il s'inscrit à la faculté de Sciences Politiques. Cela se révélera être un mauvais choix, car ce parcours ne le conduit pas au résultat qu'il veut atteindre : il ne réalisera donc jamais son projet initial.

Aux élections régionales de 1998, la droite envisage une alliance avec l'extrême droite, représentée par le Front National de Jean-Marie Le Pen<sup>34</sup>. Le Front National est un parti nationaliste et extrémiste, voir xénophobe ; Jean-Marie Le Pen, qui a contribué à sa fondation, et qui en est le président de 1972 à 2011, est aussi accusé d'antisémitisme<sup>35</sup>. Particulièrement choquante est une déclaration faite dans une émission télévisée en 1987, où il affirme que les chambres à gaz des camps de concentration « c'est un point de détail de la Deuxième Guerre Mondiale »<sup>36</sup>. Son nationalisme militant et son racisme sont suffisants pour effrayer Alexandre Jardin : il connaît bien quelles peuvent être les conséquences de tels valeurs. En printemps 1998, Jean-Marie Le Pen est acclamé, il cache ses principes sous une masque d'homme bien, qui parle aux citoyens en se gonflant de vertus. Alexandre remarque donc qu'il n'est pas très différent de son grand-père. En suivant le principe selon lequel la haine est le résultat du préjugé, qui est à son tour le fruit de l'ignorance, il développe un projet dont le but est de promouvoir la lecture et la solidarité intergénérationnelle. C'est ainsi qu'en automne 1999 il lance, avec son ami Pascal Guénée, le programme *Lire et Faire Lire*. Ce programme se fonde sur la disponibilité de bénévoles de plus de cinquante ans qui rencontrent les enfants fréquentant les écoles ou les bibliothèques, pour partager le plaisir de la lecture<sup>37</sup>. L'esprit des fondateurs est celui de favoriser la lecture et la rencontre entre enfants et retraités ; à mon avis, il est possible de déceler un but plus noble, à savoir inviter les enfants à lire, afin qu'ils puissent apprendre à s'informer et à développer toujours une opinion personnelle et une pensée autonome, mais aussi favoriser les témoignages des personnes âgées, pour que les erreurs – et les horreurs – du passé ne se répètent pas. Par le biais de ce programme, Alexandre essaye réparer l'horreur du Vel d'Hiv, duquel il pense que son grand-père a une responsabilité morale.

---

<sup>34</sup> Boissieu L. de, « Aux régionales de 1998, le Front National en position de faiseur de roi », dans *La Croix*, 08.11.2015, <http://www.la-croix.com/France/Aux-regionales-de-1998-le-Front-National-en-position-de-faiseur-de-roi-2015-11-08-1377981>

<sup>35</sup> Wikipédia, « Jean-Marie Le Pen », [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Marie\\_Le\\_Pen](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Marie_Le_Pen)

<sup>36</sup> Igounet V., « Le mot de trop ? », dans *Derrière le Front*, 12.09.2016, <http://blog.francetvinfo.fr/derriere-le-front/2016/09/12/le-mot-de-trop.html>

<sup>37</sup> Site du programme Lire et Faire Lire, créé par Alexandre Jardin, <http://www.lireetfairelire.org/>

L'énergie qu'il dépense pour cette cause ne lui coûte rien, en effet il pense qu'il s'agit d'un moyen pour « rembourser nos dettes familiales contractées en 1942-43 »<sup>38</sup>.

Son engagement associatif poursuit en 2002 par la création de l'association *Mille Mots*, qui favorise la rencontre entre des retraités et des personnes incarcérées afin d'enrichir le vocabulaire de ces derniers et de les aider exprimer ses pensées et ses émotions<sup>39</sup> <sup>40</sup>. En outre, il est le parrain de l'association Unis-Cité, qui permet aux jeunes de suivre un service civil volontaire<sup>41</sup>. Plus récemment, en 2015, il fonde *Bleu Blanc Zèbre*, un mouvement citoyen qui réunit des « opérateurs de la société civile » tels que des associations, fondations, mairies et entreprises, pour sensibiliser les gens à prendre un rôle actif dans la solution des problèmes de la société<sup>42</sup>. Le nom même du mouvement semble rappeler cette action : bleu blanc et rouge sont les couleurs du drapeau français ; en substituant le mot « rouge » par « zèbre » - le zèbre étant celui qui agit – il veut signifier que les citoyens doivent être partie intégrante de la nation et participer à sa vie.

Alexandre Jardin voit donc dans le passé, dans la parenthèse honteuse du régime de Vichy, une expérience à ne pas répéter. Comme la solution d'un problème passe par le remède des causes, il reconnaît que l'État français a été le produit de l'inculture, de la violence et de la passivité des hommes, et il trouve une solution. Animé par la confiance dans la capacité d'agir de l'être humain, qui est à même d'améliorer la société, il encourage l'engagement associatif. Il croît que « Si l'on sort les gens du désespoir, on les sauve des extrêmes » et il veut empêcher que des hommes comme ceux qui faisaient partie de la classe politique de son grand-père, des hommes « hostiles à l'universalisme qui fait la grandeur de notre culture », reviennent au pouvoir<sup>43</sup>. Il est donc convaincu que la culture et la solidarité peuvent vraiment contribuer à la construction d'une nouvelle structure sociale.

---

<sup>38</sup> *Des gens très bien*, p.201

<sup>39</sup> Biographie d'Alexandre Jardin, <http://www.linternaute.com/biographie/alexandre-jardin/>

<sup>40</sup> Bacqué R., « Alexandre Jardin, guide inspiré de la « révolution positive » », dans *Le Monde.fr*, 12.09.2016, [http://www.lemonde.fr/festival/article/2016/09/12/alexandre-jardin-guide-inspire-de-la-revolution-positive\\_4996271\\_4415198.html](http://www.lemonde.fr/festival/article/2016/09/12/alexandre-jardin-guide-inspire-de-la-revolution-positive_4996271_4415198.html)

<sup>41</sup> Biographie d'Alexandre Jardin, <http://www.linternaute.com/biographie/alexandre-jardin/>

<sup>42</sup> Site du mouvement Bleu Blanc Zèbre, <http://www.bleublanczebre.fr/bbz-c-est-quoi/qui-sommes-nous>

<sup>43</sup> Bacqué R., « Alexandre Jardin, guide inspiré de la « révolution positive » », dans *Le Monde.fr*, 12.09.2016, [http://www.lemonde.fr/festival/article/2016/09/12/alexandre-jardin-guide-inspire-de-la-revolution-positive\\_4996271\\_4415198.html](http://www.lemonde.fr/festival/article/2016/09/12/alexandre-jardin-guide-inspire-de-la-revolution-positive_4996271_4415198.html)

« Aux actes citoyens ! » est l'un des slogans de Bleu Blanc Zèbre. « Aux livres citoyens ! » titre un article de *L'Express* sur Alexandre Jardin. Deux jeux de mots construits sur le vers de la Marseillaise « Aux armes citoyens ! » : la substitution de « armes » par « actes » et « livres » signifie donc que les nouvelles armes pour la construction d'une France meilleure doivent être l'action et la culture.

## CONCLUSION

Jean Jardin est présenté comme un personnage mystérieux, parfois contradictoire. Pierre Assouline le décrit comme un homme aux milles ressources, qui entretenait des rapports avec plusieurs gens, des toutes orientations. Désireux de servir sa patrie, il a travaillé pour le gouvernement de Vichy, même s'il n'en partageait pas complètement l'idéologie : un des points les plus évidents est l'antisémitisme. Le régime de Vichy poursuivait les Juifs, mais Jean Jardin comptait, parmi ses amitiés, justement des Juifs.

Son fils Pascal Jardin, qui est resté suffoqué par sa personnalité tout au long de sa vie, ne s'est jamais concentré sur le passé de son père à Vichy, en préférant souligner le côté humain. Il a cherché en effet à embellir le réel afin de le rendre plus acceptable. Au début de sa carrière, Alexandre Jardin fait la même chose : il écrit des romans légers, frivoles. Cependant, au même temps, il s'interroge sur le passé de son grand-père et sur ses responsabilités, mais sans rien faire filtrer. Au fur et à mesure que l'âge de 46 ans, âge auquel son père est mort, se rapproche, il comprend qu'il ne veut pas être comme lui : Pascal a vécu à l'excès, il a caché le réel ; raisons pour lesquelles, d'après Alexandre, il est mort si jeune. En outre, il veut prendre les distances de son grand-père.

L'événement qui déclenche la réflexion d'Alexandre est la rafle du Vélodrome d'Hiver. Bien que Jean n'eût pas de pouvoir décisionnel, il savait tout : Alexandre en est sûr, d'ailleurs il était l'homme de confiance de Pierre Laval. Jean Jardin ne serait donc pas l'homme bien que tout le monde croyait, mais il a toujours voulu maintenir le silence à propos de son rôle dans la rafle et, plus en général, dans le gouvernement de Vichy. Alexandre croit en effet que son opposition à la publication de *La guerre à neuf ans* était due à sa crainte de soulever un intérêt sur son passé, qui aurait pu conduire à des nouvelles enquêtes, même judiciaires. Il tient donc son grand-père pour responsable.

En tout cas, il ne serait pas correct de considérer Jean comme responsable sous tous les aspects. À mon avis, il existe en effet deux types de responsabilités : la responsabilité historique et la responsabilité morale. Jean Jardin n'aurait pas donc de culpabilité sous l'aspect historique car, nous l'avons vu, il n'avait qu'un rôle administratif à Vichy. Il serait toutefois responsable d'un point de vue moral : il n'a pas eu de pitié pour les milliers de Juifs arrêtés et déportés et il a feint de ne rien voir. Alexandre soutient qu'il aurait dû au moins démissionner. Est-ce qu'il pouvait vraiment le faire ? Bien sûr, il pouvait, mais il est facile de juger les événements à posteriori. Le

comportement de Jean Jardin est déplorable sous le point de vue moral, mais il faut considérer le contexte historique aussi. Jean Jardin, tout comme les acteurs de cette époque-là, ne savait pas comment les choses auraient évolués, il n'avait pas une vision d'ensemble. Tout ce qu'il pouvait faire c'était d'agir pour le bien de la nation, pour « sauver ce qu'il pouvait l'être ». À cela s'ajoutent des considérations psychologiques et sociales : en période de guerre, les gens se sentent incertains, faibles, ils sont plus enclins à suivre une idéologie censée leur donner une vie meilleure ; ce n'est pas un cas que les totalitarismes, à partir du fascisme en Italie, se soient affirmés dans des périodes difficiles. Dans *Des gens très bien*, la grand-mère de Zac aussi le confirme : le nazisme a pris pied car Hitler promettait de rétablir la grandeur de l'Allemagne. Hitler voyait dans les Juifs un ennemi à combattre, le peuple pensait à son propre salut, sans se préoccuper du sort de ces persécutés.

*Des gens très bien* est justement la dénonciation de la cécité de Jean Jardin et de l'égoïsme du peuple français qui, sauf des épisodes de sauvetage individuels et isolés, n'ont pas su s'organiser contre la barbarie allemande et empêcher l'horreur. Les mots d'Eva et le dialogue imaginaire de Jean Jardin, où il explique ses atténuantes, montrent qu'Alexandre considère le contexte historique, mais il semble ne pas le comprendre et il paraît dégoûté par cela.

Jean Jardin, était-il donc un homme méchant ? Pensait-il à ses propres intérêts ? Au contraire, il paraît qu'il ait toujours agi pour un bien supérieur, celui du futur de la France ; quant à ses rapports avec des Juifs ou des hommes de différents milieux politiques, je crois qu'ils étaient dictés parfois par la nécessité de préparer le futur de la France – c'est le cas des rapports bernois avec les résistants – parfois par l'estime personnelle – c'est le cas de l'amitié avec le Juif Robert Aron. En ce qui concerne le silence qu'il a toujours voulu garder sur son passé, je pense qu'il savait que son comportement était parfois immoral, mais il n'a pas voulu l'avouer : à son époque, les intérêts de la France étaient supérieurs, et après la guerre personne ne l'aurait compris. À propos de la rafle du Vel d'Hiv, ensuite, je pense qu'il ne faut pas condamner si durement Jean Jardin. Loin de justifier son silence, qui reste blâmable sous l'aspect moral, il était tout simplement le fils de son temps.

Bien que je ne partage pas complètement la condamnation d'Alexandre, je suis d'accord avec la fonction libératrice et de divulgation de la littérature qu'il promeut. Ce



qui est fait est fait, le passé ne peut pas être changé. Les fils ne sont pas responsables des actions de leur pères mais, comme Alexandre-même affirme, ils sont responsables de leur regard. Il écrit donc *Des gens très bien* pour se libérer, pour rompre avec un passé familial sombre et mensonger, mais aussi pour ouvrir les yeux sur les « gens très bien », les gens qui paraissent respectables mais qui en fait ne le sont pas. Dans le même but, il entreprend un fort engagement social. La connaissance de l'histoire, sous tous ses aspects, est en effet fondamentale : si nous ne connaissons pas les erreurs du passé, nous sommes condamnés à les revivre.



## BIBLIOGRAPHIE

- ASSOULINE Pierre, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)*, Paris : Balland, 1986
- BACHOLLE-BOŠKOVIĆ Michèle, « Des pères et des fils: les récits de filiation d'Eric Fottorino, Alexandre Jardin et Jean-Louis Fournier », dans *The French Review*, Vol. 87, No. 2, December 2013
- GALIMI Valeria, *L'antisemitismo in azione: pratiche antiebraiche nella Francia degli anni Trenta*, Milano: Unicopli, 2006
- GORRARA Claire, « Le passé recomposé : mémoire et *postmemory* dans *Des gens très bien* d'Alexandre Jardin », dans *Mémoires occupées : fictions françaises et Seconde Guerre Mondiale*, de Marc Dambre, Christopher Lloyd et Richard Joseph Goslan, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2013
- JADOULLE Vincent, *L'Amour dans l'œuvre d'Alexandre Jardin*, Orléans : Paradigme, 2004
- JARDIN Alexandre, *Des gens très bien*, Paris : Grasset, 2010
- JARDIN Alexandre, *Le Roman des Jardin*, Paris : Grasset & Fasquelle, 2005
- JARDIN Alexandre, *Le Zubial*, Paris : Gallimard, 1997
- JARDIN Pascal, *La guerre à neuf ans suivi de Guerre après guerre*, Paris : Grasset & Fasquelle, 2005, réédition de 1971 et 1973
- JARDIN Pascal, *Le Nain Jaune*, Paris : Julliard, 1978
- LEVY Claude, TILLARD Paul, *La Grande Rafle du Vel d'Hiv*, Paris : Tallandier, 2010, réédition de Laffont, 1967 et 1992
- ROUSSO Henri, *La Francia di Vichy*, Bologna: Il Mulino, 2010
- SERRA Maurizio, *La Francia di Vichy: una cultura dell'autorità*, Firenze: Le Lettere, 2011

## SITOGRAFIE

- Archive INA, « Alexandre Jardin à propos du Roman des Jardin – Archive INA », <https://www.youtube.com/watch?v=XEX0dSLQSc>

Archive RAI en ligne, « La Francia di Vichy : antisemitismo », <http://www.raiscuola.rai.it/articoli/la-francia-di-vichy-antisemitismo/4003/default.aspx>

Archive RAI en ligne, « La Francia di Vichy: 1940, il governo Pétain », <http://www.raistoria.rai.it/articoli/la-francia-di-vichy-1940-il-governo-p%C3%A9tain/8503/default.aspx>

Biographie d'Alexandre Jardin, <http://www.linternaute.com/biographie/alexandre-jardin/>

Dictionnaire Expressio en ligne, « Éminence grise », <http://www.expressio.fr/expressions/une-eminence-grise.php>

Discours du président François Hollande, 22 juillet 2012, <http://www.elysee.fr/declarations/article/discours-du-president-de-la-republique-a-l-occasion-du-70eme-anniversaire-de-la-rafle-du-vel-d-hiv/>

Discours du président Jacques Chirac, 16 juillet 1995, <http://www.lefigaro.fr/politique/le-scan/2014/03/27/25001-20140327ARTFIG00092-le-discours-de-jacques-chirac-au-vel-d-hiv-en-1995.php>

Encyclopédie Hérodote en ligne, « Rencontre de Montoire », [https://www.herodote.net/24\\_octobre\\_1940-evenement-19401024.php](https://www.herodote.net/24_octobre_1940-evenement-19401024.php)

Encyclopédie Larousse en ligne, « Gouvernement de Vichy », [http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/gouvernement\\_de\\_Vichy/148768](http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/gouvernement_de_Vichy/148768)

Encyclopédie Larousse en ligne, « L'Action française », [http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/L\\_Action\\_fran%C3%A7aise/103989](http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/L_Action_fran%C3%A7aise/103989)

Wikipédia, « Bête à bon Dieu », [https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%AAte\\_%C3%A0\\_bon\\_Dieu](https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%AAte_%C3%A0_bon_Dieu)

Wikipédia, « Jean-Marie Le Pen », [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Marie\\_Le\\_Pen](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Marie_Le_Pen)

Wikipédia, « Nain jaune », [https://fr.wikipedia.org/wiki/Nain\\_jaune](https://fr.wikipedia.org/wiki/Nain_jaune)

Site 123 jouons, « Le Nain Jaune », <http://www.123jouons.com/regle-jeu-Nain-Jaune>

Site de l'Académie française, « Maurice Barrès », <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/maurice-barres>

Site de l'émission Europe 1, entretien à Gabriel et Stéphane Jardin, 12.01.2011, <http://www.europe1.fr/livres/une-demarche-odieuse-et-detestable-369293>

Site du mouvement Bleu Blanc Zèbre,  
<http://www.bleublanczebre.fr/bbz-c-est-quoi/qui-sommes-nous>

Site du programme Lire et Faire Lire, créé par Alexandre Jardin,  
<http://www.lireetfairelire.org/>

Trésor de la langue française informatisé, « Roman »,  
<http://www.cnrtl.fr/definition/roman>

### Articles en ligne

BACQUE Raphaëlle, « Alexandre Jardin, guide inspiré de la « révolution positive » », dans *Le Monde.fr*, 12.09.2016,  
[http://www.lemonde.fr/festival/article/2016/09/12/alexandre-jardin-guide-inspire-de-la-revolution-positive\\_4996271\\_4415198.html](http://www.lemonde.fr/festival/article/2016/09/12/alexandre-jardin-guide-inspire-de-la-revolution-positive_4996271_4415198.html)

BOISSIEU Laurent de, « Aux régionales de 1998, le Front National en position de faiseur de roi », dans *La Croix*, 08.11.2015,  
<http://www.la-croix.com/France/Aux-regionales-de-1998-le-Front-National-en-position-de-faiseur-de-roi-2015-11-08-1377981>

BURRIN Philippe, « Assouline Pierre, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1976)* », dans: *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°14, avril-juin 1987. Dossier : Masses et individus.  
[http://www.persee.fr/doc/xxs\\_0294-1759\\_1987\\_num\\_14\\_1\\_1874\\_t1\\_0125\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1987_num_14_1_1874_t1_0125_0000_2)

GASTON-BRETON Tristan., « Jean Jardin, de Vichy à la quatrième République », dans *Les Echos.fr*, 06.08.2009,  
[http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013\\_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm](http://www.lesechos.fr/06/08/2009/lesechos.fr/300368013_jean-jardin--de-vichy-a-la-quatrieme-republique.htm)

HECHT Emmanuel, « Jean-Pierre Azéma: à Vichy, les cabinets ministériels avaient un rôle majeur », dans *L'Express.fr*, 07.01.2011,  
[http://www.lexpress.fr/culture/livre/jean-pierre-azema-a-vichy-les-cabinets-ministeriels-avaient-un-role-majeur\\_950084.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/jean-pierre-azema-a-vichy-les-cabinets-ministeriels-avaient-un-role-majeur_950084.html)

IGUNET Valérie, « Le mot de trop ? », dans *Derrière le Front*, 12.09.2016,  
<http://blog.francetvinfo.fr/derriere-le-front/2016/09/12/le-mot-de-trop.html>

JOLY Laurent, « Jean Jardin n'a pas réfléchi... », dans *Le Nouvel Observateur*, 06.01.2011, propos recueillis par Laurent Lemire,  
<http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20110106.OBS5805/par-laurent-joly-jean-jardin-n-a-pas-reflechi.html>

- KLARSFELD Serge, « Jean Jardin n'était pas si influent... », dans *Le Nouvel Observateur*, 06.01.2011, propos recueillis par Laurent Lemire,  
<http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20110106.OBS5812/par-serge-klarsfeld-jean-jardin-n-etait-pas-si-influent.html>
- LAFFITTE Michel., « La rafle du Vélodrome d'hiver, 16-17 juillet 1942 », 09.11.2009,  
<http://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/fr/document/la-rafle-du-va-lodrome-da-hiver-16-17-juillet-1942>
- LANEZ Émile, « Jean Jardin, un grand-père indigne », dans *Le Point.fr*, 06.01.2011,  
[http://www.lepoint.fr/societe/jean-jardin-un-grand-pere-indigne-06-01-2011-1283167\\_23.php](http://www.lepoint.fr/societe/jean-jardin-un-grand-pere-indigne-06-01-2011-1283167_23.php)
- LANEZ Émile., « Robert O. Paxton : “Jean Jardin, un lavaliste convaincu qui aidait ses amis” », dans *Le Point.fr*, 06.01.2011,  
[http://www.lepoint.fr/societe/robert-o-paxton-jean-jardin-un-lavaliste-convaincu-qui-aidait-ses-amis-06-01-2011-127359\\_23.php](http://www.lepoint.fr/societe/robert-o-paxton-jean-jardin-un-lavaliste-convaincu-qui-aidait-ses-amis-06-01-2011-127359_23.php)
- PAYOT Marianne, « Alexandre Jardin face au fantôme de Vichy », dans *L'Express.fr*, 07.11.2011,  
[http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien\\_950077.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien_950077.html)
- POIRSON Véronique, « Des gens très bien : « Compassion et agacement mêlés » », dans *L'Express.fr*, 27.04.2011,  
[http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien-compassion-et-agacement-meles\\_986069.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/des-gens-tres-bien-compassion-et-agacement-meles_986069.html)
- POURCHER Yves, « Jean Jardin était une marionnette », dans *Le Nouvel Observateur*, 06.01.2011, propos recueillis par Laurent Lemire,  
<http://bibliobs.nouvelobs.com/documents/20110106.OBS5807/par-yves-pourcher-jean-jardin-etait-une-marionnette.html>
- ROUSSEAU Christine, « « Des gens très bien » d'Alexandre Jardin : le roman noir des Jardin », dans *Le Monde.fr*, 06.11.2011,  
[http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/01/06/des-gens-tres-bien-d-alexandre-jardin\\_1461623\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/01/06/des-gens-tres-bien-d-alexandre-jardin_1461623_3260.html)
- ROUSSEL Eric, « Alexandre Jardin: « Famille, je te hais ! » », dans *Le Figaro.fr*, 06.01.2011,  
<http://www.lefigaro.fr/livres/2011/01/06/03005-20110106ARTFIG00515-alexandre-jardin-famille-je-te-hais.php>
- TOMASOVITCH Geoffroy., « Il croyait être le fils du réalisateur Claude Sautet », dans *Le Parisien.fr*, 17.03.2008,  
<http://www.leparisien.fr/faits-divers/il-croyait-etre-le-fils-du-realisateur-claude-sautet-17-03-2008-3296142067.php>

WIEDER Thomas., « Vel d'Hiv : Hollande réaffirme le rôle de la France », dans *Le Monde.fr*, 23.07.2012,  
[http://www.lemonde.fr/politique/article/2012/07/23/vel-d-hiv-m-hollande-reaffirme-le-role-de-la-france\\_1736986\\_823448.html](http://www.lemonde.fr/politique/article/2012/07/23/vel-d-hiv-m-hollande-reaffirme-le-role-de-la-france_1736986_823448.html)

## FILMOGRAPHIE

« Monsieur Batignole », de Gérard Jugnot, avec Gérard Jugnot, Michèle Garcia, Jules Sitruk, Jean-Paul Rouve, France, 2002

« La rafle », de Rose Bosch, avec Mélanie Laurent, Jean Reno, Gad Elmaleh, France/Hongrie/Allemagne, 2010





## RIASSUNTO

Nel corso della seconda guerra mondiale, la Francia combatte con gli Alleati a fianco di Gran Bretagna e Cina. Tra maggio e giugno 1940, però, il suo esercito è distrutto dall'armata tedesca, e il 22 giugno dello stesso anno essa firma un armistizio con la Germania. Conseguenza di questo armistizio è la divisione del territorio francese in due parti: la zona occupata e la zona libera. La zona occupata, che comprende la parte nord e la parte occidentale, rimane sotto il controllo tedesco, mentre nella zona libera, che copre la parte sud ad eccezione della costa atlantica e di Grenoble, nasce il governo di Vichy, altrimenti detto regime di Vichy. Il regime di Vichy, affidato al generale Philippe Pétain, sembra permettere il mantenimento della sovranità francese nella zona libera, ma in realtà il potere rimane nelle mani dell'occupante tedesco: egli ha interesse all'instaurazione di tale regime, che gli consente di gestire meglio un territorio così vasto, e lascia credere a Vichy di avere un margine di libertà, consentendogli di amministrare anche la zona occupata, mentre invece conserva il controllo dell'intero territorio. Peraltro, il regime di Vichy collabora con la Germania nazista: la collaborazione, che non è imposta dall'occupante tedesco ma è liberamente scelta da Vichy, inizia il 24 ottobre 1940 con la stretta di mano tra Hitler e Pétain; essa è motivata dalla necessità di salvaguardare la sovranità francese, di garantire alla Francia un posto nell'Europa futura, che si prefigura tedesca, e di garantire il ritorno dei prigionieri di guerra francesi. Inoltre, l'ideologia del regime di Vichy è molto vicina a quella della Germania nazista: potere concentrato nelle mani di un unico leader, esaltazione della nazione, etnocentrismo e odio verso i diversi. Ulteriore aspetto che il regime condivide con l'occupante tedesco è l'antisemitismo. L'antisemitismo è radicato in Francia da molto tempo, almeno dalla fine del XIX secolo. Attenuatosi nel primo ventennio del Novecento, prende di nuovo piede al termine della Prima guerra mondiale: in questo periodo di crisi e di cambiamenti sociali ed economici, l'ebreo diventa il capro espiatorio, il responsabile di tutti questi sconvolgimenti. Nel periodo tra le due guerre, da 175.000 a 200.000 ebrei emigrano in Francia, e contribuiscono a formarvi una comunità israelita che però non è omogenea, in quanto ebrei francesi ed ebrei stranieri rimangono distinti per stili di vita, occupazione e pratiche religiose. Nel 1940, le persecuzioni razziali iniziano a colpire gli ebrei residenti nella Francia metropolitana, che sono 330.000; tra questi, 200.000 sono cittadini francesi mentre i restanti 130.000

sono stranieri. A partire dall'anno seguente iniziano le prime deportazioni, che diventano consistenti dal 1942, anno in cui Pierre Laval viene richiamato da Pétain come Primo Ministro di Vichy, il quale rinnova la sua volontà di collaborazione con il regime nazista. In seguito agli accordi Bousquet-Oberg (rispettivamente segretario generale della polizia francese e plenipotenziario tedesco in materia di polizia), il governo di Vichy ottiene che solo gli ebrei stranieri delle due zone vengano arrestati: teme infatti che l'arresto di ebrei francesi susciti il malcontento dell'opinione pubblica, cosa che il regime non può permettersi, dato che si basa proprio sul consenso popolare. Tali accordi prevedono anche un rafforzamento dell'autorità della polizia francese anche nella zona occupata: ecco allora che questa può procedere all'arresto di ebrei nelle due zone. L'estate del 1942 è particolarmente calda dal punto di vista delle deportazioni: hanno luogo diverse retate, la più vasta delle quali è quella del Velodrome d'Hiver di Parigi, che conducono all'arresto e alla deportazione di migliaia di ebrei. Le stime parlano di circa 76.000 ebrei deportati durante il periodo del regime di Vichy; tra questi, solo 2.600 sopravvivono. Generalmente, la responsabilità dei crimini commessi da Vichy è attribuita alla Germania nazista: il ruolo del regime viene quindi sottovalutato. Negli ultimi trent'anni, tuttavia, vi è una tendenza a rivalutare il peso di Vichy nelle barbarie perpetrate in quegli anni, per sottolineare la partecipazione attiva di tale governo, e soprattutto il fatto che nulla, dalla forma di governo alla collaborazione, fino ad arrivare all'antisemitismo e alle deportazioni, sia stato imposto dalla Germania nazista, bensì sia stato voluto dalla Francia stessa.

Tra gli attori di quel periodo storico vi è Jean Jardin. Jean Jardin nasce a Bernay, in Normandia, nel 1904, in una famiglia cattolica e monarchica. Naturalmente portato alle relazioni, intraprende gli studi in Scienze Politiche, e in gioventù partecipa a diversi movimenti e riviste. Conosce molte persone, di tutti gli orientamenti politici; è un consigliere fidato, molti si appoggiano su di lui contando sulla sua discrezione, ma nessuno sa niente sul suo conto. Infatti, non si sbilancia apertamente circa le sue convinzioni politiche, non si attacca radicalmente a partiti o ideali. Rinuncia alla carriera diplomatica perché preferisce un posto di lavoro più stabile, che gli permetta di stare con la sua famiglia. Svolge così diversi lavori: impiegato di banca, segretario di Raoul Dautry (direttore della rete ferroviaria antenata della SNCF), ma la vera svolta arriva negli anni Quaranta. Forse per compensare la sua mancata partecipazione alla

Seconda guerra mondiale, e quindi per dare un contributo alla patria, è particolarmente attivo nel regime di Vichy, seppure in posizione nascosta. Nel 1941, è direttore aggiunto del gabinetto di Yves Bouthillier, ministro delle Finanze, dove si occupa di questioni come l'arianizzazione dell'amministrazione e delle società ebraiche. Nel 1942, poi, viene nominato direttore di gabinetto di Pierre Laval, per il quale è più di un semplice collaboratore: è un consigliere, una persona fidata, tanto che gli viene affidata in toto, e senza bisogno di renderne conto, la gestione dei fondi segreti di Vichy. Jean Jardin vive quindi in prima persona gli avvenimenti del periodo e, benché turbato da alcune misure prese dal governo di Vichy, prime tra tutte quelle contro gli ebrei, sostiene e difende Pierre Laval. L'antisemitismo è un punto controverso nella vita di Jean Jardin: presta un tacito assenso ai provvedimenti contro gli israeliti, ma al tempo stesso conta, tra le sue amicizie, proprio degli ebrei. Dal 1943 al 1944 è a Berna come ambasciatore di Vichy; lì intrattiene rapporti sia con i tedeschi che con uomini legati alla Resistenza e a Charles de Gaulle. Dopo la Liberazione, mentre i responsabili della collaborazione vengono puniti, Jean Jardin riesce ad evitare l'azione giudiziaria: in quanto direttore di gabinetto, ha avuto un ruolo puramente amministrativo nel regime, e quindi si è limitato ad eseguire degli ordini; riesce inoltre a salvarsi grazie alle sue molteplici conoscenze in tutti gli ambienti politici. Fino al 1947 rimane in Svizzera, poi torna a Parigi, dove però non risiede ufficialmente, in quanto preferisce alloggiare all'hotel Lapérouse. In Francia svolge un ruolo importante, ma sempre in ombra, nella Quarta Repubblica, dove sfrutta il suo talento per i rapporti umani per favorire intese e relazioni; riesce ad avere un ruolo anche nella Quinta Repubblica, nonostante la sua struttura non favorisca la presenza di consiglieri e mediatori. Dal momento che Jean Jardin non ha mai voluto scrivere di sé, né ha mai voluto far parlare di sé, le informazioni sul suo conto sono quelle che si possono ricavare dalla biografia scritta da Pierre Assouline, *Une éminence grise. Jean Jardin (1904-1986)*, pubblicato nel 1986, dieci anni dopo la morte di Jean. Scritto grazie alle testimonianze di familiari, collaboratori e amici, e alle (poche) informazioni presenti negli archivi privati e pubblici, tale biografia fa emergere il lato pubblico di Jean Jardin, quello di un uomo profondamente attaccato alla patria e al proprio lavoro. È possibile invece conoscerne il lato privato grazie alle opere del figlio di Jean Jardin, Pascal.

Nato nel 1934, Pascal Jardin vive in modo traumatico i primi anni della sua vita: la guerra, l'assenza del padre, la non comprensione di ciò che accade intorno a sé segnano profondamente il suo carattere e avranno conseguenze nella sua vita futura. Il suo rapporto con il padre non è facile: egli ne parla in diverse opere, le più importanti delle quali sono *La guerre à neuf ans* (1971) e *Le Nain Jaune* (1978). Emerge così il ritratto di un Jean Jardin più umano: un gran lavoratore, un uomo pieno di risorse, ma anche un padre e marito affettuoso e geloso, un amico fidato e altruista. Pascal si concentra sul passato familiare di Jean, sul suo lato privato, senza soffermarsi sul suo passato come consigliere di Laval e, più in generale, per usare l'espressione di Pierre Assouline, di eminenza grigia. Pascal ammira il padre, ma al tempo stesso lo vede come una presenza soffocante, una personalità eminente che lo mette in ombra. Eppure, sente di essere diventato un secondo Jean Jardin. Così come Jean ha sempre rifiutato di parlare del proprio passato, e ha quindi nascosto la realtà, anche il figlio assume questa abitudine di celare la realtà. Complice quindi l'infanzia difficile vissuta, si rifugia in un mondo fatto di passioni vissute all'estremo, di esperienze senza limiti. Il figlio Alexandre, nipote di Jean, in un primo momento eredita anch'egli la tendenza a rifugiarsi in un mondo irreali: i primi romanzi sono quindi frivoli, leggeri. Al contempo, però, si interessa al passato della famiglia, soprattutto al ruolo del nonno nel regime di Vichy. Conduce quindi delle ricerche, ma senza farne parola. Nel 1997, *Le Zubial* propone il ritratto di Pascal sulla falsa riga di quello fatto 19 anni prima da Pascal su Jean: una trasfigurazione del padre, una descrizione filtrata dai suoi occhi e dalle sue emozioni. Anche Alexandre ama profondamente il proprio padre ma, mentre Pascal non è mai riuscito a liberarsi dall'ombra di Jean, Alexandre riesce a riscattarsi, a evitare gli la vita estrema di Pascal pur conservando, nella scrittura, la sua eredità. Nel 2005, poi, dedica *Le Roman des Jardin* all'intera famiglia: una famiglia bizzarra, piena di stranezze e contraddizioni, a cui egli deve molto, ma da cui, al contempo, vorrebbe liberarsi. In questo romanzo Alexandre parla anche del nonno come una persona molto amata, un punto di riferimento per tutta la famiglia. Oltre a indagare il passato familiare, si inoltra anche in quello storico, svelando i suoi primi dubbi circa la presunta complicità di Jean nel regime di Vichy. Tuttavia, il tono leggero dell'opera impedisce che questa diventi lo spunto per una riflessione più profonda. Mano a mano che l'età di 46 anni si avvicina, età in cui il padre è morto, Alexandre comincia a sentire sempre di

più il peso del passato. Non vuole diventare come il padre, i cui eccessi l'hanno condotto ad una morte prematura, e nemmeno come il nonno. Vuole quindi liberarsi dal suo passato, e lo fa in *Des gens très bien*, pubblicato nel 2011, che è al contempo romanzo autobiografico, saggio storico ed evocazione letteraria. Alexandre parte dalla retata del Vélodrome d'Hiver, la più grande retata di ebrei che la Francia abbia mai visto. Svoltasi il 16 e il 17 luglio 1942, ha condotto all'arresto di 13.152 ebrei stranieri per mano della polizia francese. Alexandre sostiene che, dal momento che Jean era l'uomo di fiducia di Laval, doveva per forza conoscere il destino a cui andavano incontro gli ebrei. Ciò che lo turba in particolare è la presenza di più di 4.000 bambini tra gli arrestati, ed il silenzio del nonno anche di fronte a questa barbarie. Alexandre denuncia quindi la responsabilità morale del nonno nella retata, ed esprime la sua indignazione per la sua mancata reazione o, perlomeno, per le sue mancate dimissioni. La denuncia si estende anche all'insieme del popolo francese che, salvo qualche raro caso di eroismo, si è reso complice dei crimini di Vichy sostenendo questo regime. Tuttavia, Alexandre sembra assolvere il padre per la mancata rivelazione del passato storico di Jean, in quanto Pascal ha sempre vissuto al di fuori della realtà, e si dissocia dal comportamento del nonno. Il passato è passato, ciò che è stato non si può cambiare, ma Alexandre ha una profonda fiducia nella possibilità di migliorare il futuro: è tutt'oggi attivo nel sociale, con diversi programmi e associazioni finalizzati a diffondere la cultura e la conoscenza del passato, affinché gli errori non si ripetano.

Jean Jardin risulta quindi fino alla fine un personaggio misterioso e contraddittorio; il figlio non ha saputo liberarsi dalla sua ombra mentre il nipote, che in un primo momento ha rischiato anch'egli di vivere in un mondo di rifiuto della realtà, decide di rendere pubblico il passato del nonno. Per quanto Alexandre dimostri, attraverso i dialoghi con i personaggi che hanno vissuto quell'epoca e il dialogo immaginario con il nonno, di conoscere le giustificazioni delle loro azioni deprecabili, egli sembra mantenere un certo atteggiamento di critica. Appare invece più appropriato distinguere la responsabilità morale da quella storica, nonché considerare il contesto storico e tutte le variabili psicologiche e sociali del caso: certo, Jean Jardin è moralmente responsabile per la sua omertà, ma condannare a posteriori con la mentalità contemporanea sarebbe un anacronismo, in quanto egli era figlio del proprio tempo, e ha agito secondo ciò che gli sembrava giusto nel proprio periodo storico.